

Jean-Louis Gaillard

365 Histoires volume 3

ISBN 979-10-9184803-9-

Numéro d'impression :

Dépôt légal 4 Trimestre 2012

Table des matières :

Avant-propos.....	13
L'homme dépressif	15
Le linge sale par la fenêtre	15
La jeune fille aveugle et son fiancé	17
Dieu ne se trompe jamais !.....	18
« Offert par l’auteur »	19
Je lui ai cassé la patte	20
Ne passez pas outre.....	21
Courage et confiance.....	22
Le nom qui ne parut pas.....	24
Talleyrand, c’est tout simple	25
Trois genres d’athées	26
Courage d’une petite fille	27
Athée... ou paresseux	28
Sucrée ou acide ?.....	29
Et ce fut : « Ben-Hur »	30
Newton, personne !.....	32
Luther et sa fille Madeleine : comme Dieu voudra !.....	33
Conduit par l’Esprit.....	33
Être dans le ciel.....	34

L'envers de la tapisserie	36
Georges Muller	37
Les doutes prétextes	39
Une vie nouvelle	41
Un jour il faut choisir	42
La présence de Dieu	43
Sa grâce est suffisante.....	45
La mort de Darwin	46
Pour moi, j'espérerai toujours.....	48
Les dernières paroles de Moody	50
Sauvé du suicide	51
Le départ du compagnon de sa vie.....	53
Odyssée d'une petite Hongroise	54
L'enfant et la Bible.....	56
L'Amour va au-delà.....	57
Quelqu'un m'aide	58
Le mal, sur l'estomac.....	59
C'est mon père	61
Puissance de l'amour.....	62
Parlez-leur de Jésus !	63
Un groupe de parlementaires français.....	64

Le petit « phénomène »	65
Quelles traces laissons-nous ?	67
Expérience faite	68
Faut-il vraiment écouter ses parents ?	70
A ma fille qui va avoir treize ans	70
On dirait des paroles de la Bible	73
Fruits de la semence divine	74
Un petit traité	75
Ayrton Senna, la Bible a changé ma vie	76
L'enfant évangéliste	78
Jimmy Carter, 39ème président des États-Unis	79
Je me suis lassé	80
Une simple lecture	81
Le petit mousse	82
Sans lui, je ne suis rien !	84
Une petite fille courageuse	86
Compassion	88
Et le Seigneur dit	89
Douceur	90
Ce que peut faire un doigt au service de Dieu	91
Le courrier du cœur	93

Mon oncle Attilio	93
Le malade et le psychiatre.....	96
Rêve	97
Ô Dieu ! Si tu existes... ..	98
Sur le lit de mort de Philippe Melanchthon	99
Le roi et le sage.....	101
Comment Dieu répond aux prières	102
Ce qu'il ne faut pas faire.....	103
Une meilleure lumière.....	105
La personne malade, un témoin.....	106
Avoir la foi d'un enfant.....	108
Ne pas vouloir être guéri	109
Empoisonnés... mais vainqueurs !	110
La force d'agir	112
Elle offrit ses mains.....	113
Pas d'accidents avec Dieu.....	114
Si je peux toucher son vêtement.....	115
Une déclaration d'amour peut-elle être un piège ?.....	117
Elle était mignonne, mais est-ce suffisant ?.....	118
L'expérience	118
Ne tuez pas le chien.....	120

La conversion de Jacques	120
Ne faites pas comme moi	124
Abandonné par sa fiancée, il découvre Jésus-Christ	126
La prière : le président Lincoln	129
La retraite	130
Le roi et le berger	131
Si c'est votre livre.....	132
Félix Mendelssohn et l'organiste.....	133
Vainqueur par la foi.....	134
Témoignage lointain.....	135
Avec les deux rames	137
Les cailloux de la vie	139
Les trois médecins	142
Le vent avait brisé le vitrail.....	143
Mme de Staël, vous avez tout	144
Je ne le lâcherai pas.....	146
L'influence d'un cantique	147
La parabole du fil de fer.....	149
La louange	149
Il faudrait que je le laisse à la porte.....	151
L'auditeur invisible	152

Regardez les oiseaux du ciel (a).....	153
Regardez les oiseaux du ciel (b).....	153
Sagesse humaine et sagesse de Dieu	155
La consécration.....	155
Entrer « pour deux ».....	156
Couper complètement le lien	157
Il prêchait si bien	158
Tragique solitude.....	159
Ce difficile équilibre.....	160
Plus vite au but ?	163
Le vin, non plus jamais.....	164
Depuis combien de temps ?	167
L'appel, du commencement à la fin	167
Une tasse de thé.....	169
Plus que 2 heures à vivre.....	170
Sacrifice ou privilège.....	171
Fidèle dans les petites choses	173
L'obéissance indispensable à notre salut.....	174
La nuit du destin	175
Obéir sans comprendre	177
Etienne et le canard.....	178

Le pardon.....	179
Le grand Luther découragé.....	181
La petite fille ne perdit pas espoir	182
C'est Dieu qui est le maître de toute chose	184
Choisir de pardonner	185
Ce qui doit changer.....	186
Le sang de Jésus-Christ nous purifie.....	187
Deux Bibles pour une conversion	189
Voir Dieu	190
Repos et abandon.....	191
Le vêtement de Dieu	192
Par une révélation de Dieu	193
Aller où Dieu nous veut	194
Le serpent.....	196
On ne se moque pas de Dieu.....	197
En mémoire de lui	198
Il aurait pu la dépanner	199
La conversion d'un enfant	200
Conversion.....	201
Le titre de propriété	203
La grâce divine	204

Je meurs pour toi.....	205
Il s'aperçut que l'eau le portait !	207
Mort pour moi	208
La grâce.....	209
La burette d'huile	212
Sauvé sans mentir.....	213
Une lutte et non un jeu	215
Conscience du Peau-Rouge	215
La langue, poison mortel	216
Comment ai-je succombé à la tentation ?	217
Soyez vigilants	218
Un mal irréparable.....	219
Portable	220
La fleur rare	222
L'enfant handicapé	223
Un cœur plein d'amertume	224
Dieu voit au-delà de l'horizon	224
Parabole : la tapisserie	226
Jésus sait comment je me sens	227
Une voix venue du ciel.....	228
Que vos enfants soient fiers de vous !	229

La puissance d'un livre	230
C'était aussi pour elle	231
La puissance de la croix	233
Conversion d'un tueur à gages	234
Utiliser la puissance de Dieu	235
Le prix du refus	236
Aucune exception	237
La cause du naufrage	238
Incroyable !	240
John Newton	242
Dieu m'a parlé	243
Le garagiste	244
Témoignage dans l'étang	245
Notre vie ne tient qu'à un fil	246
L'aumône de trois écus	247
Vaincre le mal ?	248
Remerciements	250
Distributions et contact :	252

Avant-propos

C'est avec joie que nous nous retrouvons à la découverte de cette nouvelle série d'histoires (les volumes 1,2 et 4 sont disponibles en librairie).N'hésitez pas à les lire, puis à les méditer plus profondément.

Quand j'étais enfant et que je passais mes étés dans la ferme de ma tante, je me rappelle qu'un jour, alors que mon oncle et ma tante étaient affairés à traire manuellement les vaches, un homme a passé la tête à travers la porte de l'écurie et a commencé à prêcher l'Evangile. Personne ne pouvait se sauver car tous avaient les mains occupées à traire les vaches.

Cet homme était un colporteur biblique, dont le rôle était d'aller de ferme en ferme pour porter la bonne nouvelle du salut. Il vendait des Bibles et distribuait des traités. Ce fut-là mon premier contact avec l'Evangile. Il racontait l'histoire merveilleuse du fils prodigue de Luc 15.C'était comme cela que se répandait l'Evangile, par le contact d'une personne après l'autre !

A votre tour, profitez et écoutez ces histoires qui vous ramèneront à la source de nos vies, afin d'y découvrir Celui qui veut se révéler à nous pour nous donner pleinement Sa vie en abondance.

Bonne lecture !

Jean-Louis Gaillard,

Pasteur

1119 Avenue Roger Salengro 92370 Chaville

www.eglisedechaville.net

Les versets bibliques sont extraits de la Bible version Louis SEGOND, édition de 1975. Ils sont présentés de la façon suivante :

- En premier, le livre de la Bible : exemple Matthieu ;
- puis le chapitre : exemple 3, soit Matthieu 3 ;
- suivi du verset exemple 4 (Matthieu 3 :4) ou des versets de 13 à 15 (soit Matthieu 3 :13-15).

L'homme dépressif

Un jour à Londres, un monsieur vint consulter un médecin renommé.

Le docteur, homme perspicace, comprit bien vite qu'il avait devant lui un cœur rongé de soucis, d'inquiétudes, de craintes, d'angoisses.

— Cher Monsieur, lui dit-il, vous êtes sain de corps. Allez quelquefois le soir aux représentations du comédien très connu Monsieur X. Il sait si bien amuser les gens par ses farces et ses drôleries désopilantes. Car pour vous, le remède qu'il faut : c'est un peu de gaîté et de changement d'humeur !

— Ah ! Cher docteur, lui répondit tristement le malade, ce comédien si connu et réputé qui pourrait me guérir, c'est moi-même en fait.

En vérité, le cœur de l'homme est misérable ; il essaie sans cesse de le dissimuler et combien d'hommes se laissent tromper par les apparences, tout en trompant les autres à leur tour !

Le linge sale par la fenêtre

Une femme regardait par la fenêtre, chaque matin, et faisait immanquablement un commentaire désobligeant sur le linge « sale » étendu sur la corde de sa voisine.

Un jour, elle remarqua que pour une fois, il était étincelant de propreté :

— Peut-être avait-elle trouvé un nouveau détergeant ? fit-elle remarquer.

— J'en doute fort ! répondit son mari. Car ce matin, je me suis levé plus tôt et j'ai nettoyé les vitres de nos fenêtres!

Cela vous dit quelque chose ? Lorsque Paul parle de nos péchés, comme la cupidité, la haine, l'envie, le meurtre, les querelles, les jalousies, les commérages dans Romains 1 : 29, nous avons vite fait d'imaginer que tout cela ne nous concerne pas. Mais il ajoute :

Vous êtes tout aussi mauvais [...] vous faites les mêmes choses.

Peut-être n'avez-vous jamais détourné de l'argent, mais vous avez floué quelqu'un ? Ou réclamé une déduction fiscale « douteuse » ? Que dites-vous quand vous êtes coincé dans un embouteillage? Comment réagissez-vous si quelqu'un colporte de mauvaises choses sur vous?

Quelqu'un a dit : « La différence entre assassinat ou adultère, et haine ou lubricité n'est qu'une affaire de degré ». Paul réserve ses commentaires les plus acerbes aux bien-pensants. Pharisien strict parmi les pharisiens, il savait de quoi il parlait, et connaissait les dangers qu'engendre un sentiment de supériorité morale. Tout comme chacun de nous est tenté de ne pas aller voir son médecin lorsqu'il remarque sur son corps une boule ou une lésion suspecte, de même refuser d'admettre l'existence du péché dans notre vie entraîne des conséquences dramatiques. Je me suis rappelé que nous sommes comme ces alcooliques en réhabilitation qui doivent avouer leurs échecs personnels chaque jour et leur besoin constant de la grâce divine, et ces deux choses représentent un obstacle quasi insurmontable pour ceux d'entre nous qui sont si fiers de leur indépendance et autosuffisance.

Il n'y a pas de justes pas même un seul. Romains 3 : 10.

La grâce de Dieu est la seule solution. Elle est offerte gratuitement, n'a rien à voir avec la loi ou avec nos propres efforts pour nous améliorer. Il suffit de garder les mains ouvertes, reconnaissant notre besoin de Lui, le geste le plus difficile pour les bien-pensants.

La jeune fille aveugle et son fiancé

Il y avait une jeune fille aveugle qui se détestait parce qu'elle était aveugle. Elle détestait tout le monde, sauf son petit ami qui l'aimait. Il était toujours là pour elle. Elle lui dit :

— Si seulement je pouvais voir le monde, je t'épouserais.

Un jour, quelqu'un lui donna une paire d'yeux, et les deux cornées lui furent greffées aussitôt. Les bandages retirés, elle fut capable de tout voir, y compris son petit copain. Il lui demanda :

— Maintenant que tu peux voir le monde, quand vas-tu m'épouser?

La jeune fille regarda son petit ami et vit qu'il était aveugle. La vue de ses paupières fermées la bouleversa. Elle n'avait pas imaginé cela. La pensée de le regarder ainsi le reste de sa vie, la poussa à refuser de se marier avec lui. Son petit ami la quitta en larmes et quelques jours plus tard, il lui écrivit quelques mots qui disaient ceci :

— Prend bien soin de tes yeux, ma chère et tendre, car avant qu'ils soient les tiens, ils étaient les miens.

Voilà comment le cerveau humain fonctionne souvent lorsque nos conditions de vie changent. Seuls quelques-uns se rappellent comment leur vie était avant, et qui était toujours à leurs côtés dans les situations les plus douloureuses.

Dieu ne se trompe jamais!

Un roi qui ne croyait pas en la bonté de Dieu, avait un esclave qui dans toutes les circonstances, disait:

— Mon roi, ne vous découragez pas, car tout ce que Dieu fait est parfait, il ne se trompe pas!

Un jour, ils portaient à la chasse et chemin faisant, une bête sauvage attaqua le roi. Son esclave réussit à tuer l'animal, mais ne put empêcher sa majesté de perdre un doigt. Furieux et sans montrer sa gratitude d'avoir été sauvé, le noble dit:

— Dieu est-il bon? S'il était bon, je n'aurais pas été attaqué et n'aurais pas perdu mon doigt.

L'esclave répondit seulement:

— Mon roi, en dépit de toutes ces choses, je peux seulement vous dire que Dieu est bon, et IL connaît le « pourquoi » de toutes ces choses. Ce que Dieu fait est parfait. Il ne se trompe jamais!

Indigné par la réponse, le roi ordonna l'arrestation de son esclave.

Un jour, il partit pour une autre chasse. Mais, le Roi fut capturé par des hommes sauvages qui faisaient des sacrifices humains. Dans l'autel, prêts à le sacrifier, les nobles sauvages ayant constaté que l'un des doigts manquait à la victime, ils le

relâchèrent. Selon eux, « il n'était pas si complet pour être offert aux dieux ».

À son retour au palais, il autorisa la libération de son esclave qu'il reçut très affectueusement.

— Mon cher, Dieu était vraiment bon pour moi! J'ai failli être tué par les hommes sauvages, mais comme il me manquait un doigt seulement, on m'a relâché! Cependant, j'ai une question: Si Dieu est si bon, pourquoi a-t-Il permis que je te mette en prison?

— Mon roi, si j'étais allé avec vous dans cette chasse, j'aurais été sacrifié à votre place, parce qu'il ne me manque aucun doigt. Par conséquent, rappelez-vous: tout ce que Dieu fait est parfait. Il ne se trompe jamais!

Souvent, nous nous plaignons de la vie et des choses apparemment néfastes qui nous arrivent, en oubliant que rien ne se fait au hasard et que tout a un but. Chaque matin, offrez votre journée à Dieu. Demandez à Dieu d'inspirer vos réflexions, de guider vos actes, d'apaiser vos sentiments. Et ne craignez pas, Dieu ne se trompe jamais!

« Offert par l'auteur »

Une petite fille avait prié pour savoir ce qu'elle donnerait à son père pour son anniversaire et avait été conduite à lui offrir une Bible.

Elle se demandait ce qu'elle allait écrire sur la page de garde : De Maggy ? C'était trop froid. De la part de ta petite fille ? Justement son père venait de lui dire qu'elle devenait une grande fille !

Elle finit par se rendre à la bibliothèque de son père et ayant aperçu sur la première page d'un livre les mots : « Offert par l'Auteur », elle adopta cette formule. Lorsque son père ouvrit son cadeau et lut : « Offert par l'Auteur », il réalisa qu'il ne connaissait pas d'une façon personnelle l'auteur de la Bible. Il se mit à étudier celle-ci, se convertit à Jésus-Christ et devint par la suite prédicateur. Nous aussi, acceptons la Bible, croyons dans ce qui y est écrit, présentons-la comme un don de Dieu offert à chaque homme.

Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par son Fils, Hébreux1 : 1

Je lui ai cassé la patte

Une vacancière qui s'était aventurée sur le versant très reculé d'une montagne des Alpes rencontra une bergerie. Elle se dirigea vers la porte et regarda à l'intérieur.

Le berger était assis et tout autour de lui se trouvait le troupeau. Mais, à portée de sa main sur un tas de paille, une seule brebis était étendue et semblait souffrir. S'étant approchée et l'ayant examinée de plus près, elle remarqua que la brebis avait la patte cassée, et elle leva les yeux vers le berger d'un air interrogateur. Que lui est-il donc arrivé ? À son grand étonnement, le berger répondit : « Je lui ai cassé la patte ! »

Une expression de douleur put se lire sur le visage de la visiteuse. Et le berger continua : « De toutes les brebis de mon troupeau, celle-ci était la plus capricieuse. Elle ne voulait jamais

obéir à ma voix ni aller là où je conduisais le troupeau. Nous avons côtoyé de nombreuses falaises abruptes et des précipices vertigineux et c'était un danger non seulement pour elle-même mais pour les autres brebis entraînées par elle à quitter le droit chemin. Ayant déjà fait cette expérience avec une autre brebis de la même sorte, je lui ai cassé la patte ! Le premier jour, je suis venu vers elle avec de la nourriture, et elle a essayé de me mordre. Je l'ai alors laissée seule pendant deux jours. Je suis revenu vers elle et maintenant non seulement elle a pris la nourriture mais elle m'a léché la main et m'a montré des signes de soumission et même d'affection. Laissez-moi vous dire une chose : dès qu'elle sera rétablie, comme ce sera rapidement le cas, elle sera le modèle de tout le troupeau. Aucune n'écouterà ma voix avec une oreille plus attentive, aucune ne me suivra de plus près. »

La parole de Dieu nous dit :

Il est vrai que tout châtiment semble d'abord un sujet de tristesse, et non de joie ; mais il produit plus tard un fruit paisible de justice, Hébreux 12 : 11.

Ne passez pas outre

Un roi plaça un jour une lourde pierre sur une route. Des hommes de différents milieux vinrent à passer et contournèrent, certains en blâmant le roi de ne pas entretenir les routes.

Un pauvre paysan qui portait à la ville un gros sac de légumes passa à son tour. Ayant regardé la pierre, il déposa son sac et roula la pierre dans le ruisseau. Il découvrit alors une bourse cachée sous la pierre. Il l'ouvrit. Elle était pleine de pièces d'or,

avec une note du roi, disant que cela était pour celui qui enlèverait la pierre.

Sous toute croix, notre Roi a caché une bénédiction. Nous pouvons nous détourner d'une croix, passer outre, mais si nous le faisons, nous sommes les perdants de richesses éternelles. Cette merveilleuse histoire nous rappelle celle de Joseph qui fut premier ministre du pharaon en Egypte. Cela nous rappelle cette histoire car Joseph aussi a été vendu, a été abandonné par ses frères et pourtant, ce fut lui-même qui allait les sauver. Lorsque les frères de Joseph partirent en Egypte pour acheter du blé, ils furent reçus par le premier ministre. Et celui-ci leur annonça qu'il était leur frère, Joseph, et il leur dit :

Ne soyez pas fâchés de m'avoir vendu. C'est pour vous sauver la vie que Dieu m'a envoyé.

Vous trouverez ce merveilleux passage dans le livre de la Genèse 45 : 5.

Mais, dites-moi celui qui est venu nous sauver de la mort éternelle, l'avons-nous reconnu ?

Courage et confiance

À la fin d'une journée particulièrement chargée, je me couchai à une heure tardive. Ma femme dormait déjà et j'étais sur le point de m'assoupir quand le téléphone sonna. Une voix en colère disait : « Écoute, nègre, nous en avons assez de toi. Avant la semaine prochaine, tu regretteras d'être venu à Montgomery. » Je raccrochai, mais le sommeil était parti.

Je sortis du lit et commençai à arpenter le plancher. Finalement, j'allai à la cuisine et fis chauffer du café. J'étais prêt à abandonner. J'essayai de trouver un moyen de disparaître sans avoir l'air d'un lâche. Dans cet état d'épuisement, alors que mon courage était presque entièrement perdu, je décidai de remettre mon problème à Dieu. La tête entre les mains, je m'inclinai sur la table de la cuisine et je priai à haute voix. Ce que je dis à Dieu cette nuit-là est encore vivant dans ma mémoire.

« Je suis ici pour ce que je crois juste. Mais maintenant j'ai peur. Les gens se tournent vers moi pour être guidés et si je vais devant eux sans force et sans courage, eux aussi chancelleront. Je suis au bout de mes forces. Il ne me reste rien. J'en suis venu au point où seul je ne puis plus faire face ».

À ce moment même, j'eus conscience de la présence divine comme jamais auparavant. C'était comme si je pouvais entendre la tranquille assurance d'une voix intérieure :

« Debout pour la justice. Debout pour la vérité. Dieu sera toujours à tes côtés. »

Presque aussitôt mes craintes commencèrent à me quitter. Mon incertitude disparut. J'étais prêt à tout affronter. La situation extérieure n'avait pas changé, mais Dieu m'avait donné le calme intérieur.

Trois nuits plus tard, notre maison sauta. Cela peut paraître étrange, mais je reçus calmement la nouvelle. Mon expérience avec Dieu m'avait donné courage et confiance.

Fortifie-toi [...], ne t'épouvante point, car l'Éternel, ton Dieu, est avec toi... Josué 1 : 1-9.

Le nom qui ne parut pas

Alors que l'évangéliste Peter James tenait une série de réunions d'évangélisation dans le bassin lorrain en France, il déclara un jour qu'il pouvait prouver en dix minutes, d'une manière satisfaisante pour l'intéressé, qu'il était un sot s'il ne croyait pas au message de Dieu. Lors d'une promenade que l'évangéliste fit le jour suivant, quelqu'un l'accosta et lui demanda à brûle-pourpoint :

—N'êtes-vous pas l'évangéliste qui parle ici à l'église ?

—Oui, c'est moi.

—Bien, j'admets que vous pensez être un honnête homme.

—C'est certain.

—Moi, j'en doute ! N'avez-vous pas dit clairement, hier soir, que vous pouviez prouver à n'importe quel incroyant qu'il était un sot ? Si vous ne pouvez pas me le prouver maintenant, à mon entière satisfaction, je publierai votre nom dans tous les quotidiens de la ville comme étant celui du plus grand menteur qu'elle n'ait jamais abrité.

Peter James vit immédiatement qu'il était inutile de chercher à convaincre son interlocuteur, il lui dit :

—Où donc est cet incrédule ?

—C'est moi, je l'avoue franchement, et vous pouvez être certain que je ne suis pas un sot.

—Vous ne pouvez cependant prétendre que le christianisme ne contienne aucune réalité !

—Si, Monsieur, j'ai étudié le sujet à fond. J'ai entrepris de longs voyages et tenu de nombreuses conférences contre la foi

chrétienne pendant plus de douze ans. Je puis vous le dire : il n'y a rien là-dessous !

—Êtes-vous certain qu'il n'y ait rien là-dessous, comme vous le dites ?

—J'en suis absolument sûr.

—Voulez-vous me dire, dit lentement M. Peter James, qui, d'après vous, est un sot, sinon celui qui, pendant douze ans, a fait des conférences contre quelque chose qui n'existe pas ?

L'incroyant se retourna, écumant de rage. M. Peter James tira sa montre et constata qu'il lui restait encore six minutes pour répondre... Cependant l'homme ne voulut plus rien entendre.

Mais le lendemain, comme d'ailleurs les jours suivants, le nom de M. Peter James ne parut pas dans les journaux de la ville !

Talleyrand, c'est tout simple

Quelqu'un disait un jour à Talleyrand, évêque d'Autun, président de l'Assemblée nationale sous la Révolution, ministre et diplomate sous différents régimes par la suite, l'un des hommes les plus astucieux qui ait jamais existé :

—Quelle difficulté y aurait-il à fonder une religion similaire à la religion chrétienne ?

—Aucune, répondit Talleyrand, il suffirait de se laisser crucifier et de ressusciter le troisième jour !

Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et il a permis qu'il apparaisse, Actes 10:34-48.

Trois genres d'athées

Un magistrat, se trouvant un jour dans un grand repas, faisait parade de son incrédulité. Après avoir raillé une dame sur sa foi, il s'adressa au frère de la maîtresse de maison qui était jeune pasteur :

—Je suis convaincu qu'un homme aussi cultivé que vous ne peut que me donner raison. Sans doute, votre fonction vous force-t-elle à prêcher toutes ces vieilleries, c'est peut-être ce qu'il faut au peuple ignorant ; mais au fond du cœur, vous êtes de mon avis, n'est-ce pas ?

Avec un regard calme et scrutateur, le jeune pasteur répondit :
—Il y eut de tout temps des athées comme vous. On en distingue trois sortes : les premiers sont des philosophes, des penseurs qui ont cherché la vérité ; mais le problème leur a paru insoluble et ils ont dit : Il n'y a point de Dieu ! Est-ce là votre cas ?

—Pour ça non, dit le magistrat, rien n'est moins de mon goût que la philosophie.

—À d'autres époques, continua le pasteur, l'incrédulité a trouvé des adeptes parmi ceux qui veulent démolir tout ce qu'on tenait pour sacré ; la foule aveugle les croit sur parole et imite leur langage par mode, pour faire écho, malgré ce qui lui reste de foi. Êtes-vous de cette catégorie ?

—Non, dit le magistrat, je ne suis l'écho de personne.

—La troisième catégorie d'athées se compose de ceux qui, longtemps et sans scrupules, se sont abandonnés à leurs convoitises, s'enfonçant par plaisir dans les souillures du péché. Un jour, Dieu secoue leur conscience ; alors ils cherchent à

étouffer la voix intérieure pour n'avoir rien à craindre de la mort. Ils voudraient nier Dieu, pour échapper au jugement dernier.

Le pasteur n'eut pas besoin de demander si c'était là le cas du moqueur. Les yeux de tous étaient fixés sur lui. Sa face rougie par l'intempérance et son silence répondirent suffisamment.

Comme ils ne se sont pas souciés de connaître Dieu, Dieu les a livrés à leur sens réprouvé. Romains 1 :28-32.

Courage d'une petite fille

Dans une région d'Allemagne se trouvaient des instituteurs qui cherchaient à rendre leurs élèves incrédules dès leur enfance. L'un d'eux força un jour toute la classe à écrire cent fois : « Il n'y a pas de Dieu. »

Les enfants obéirent à l'exception d'une fillette de 10 ans, Anna. Anna avait des parents chrétiens et elle était elle-même convertie. Elle se souvint que la Bible défend de mentir et qu'il est dit aussi :

Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur. Ephésiens 6:1.

Elle eut le courage d'écrire cent fois : « Il y a un Dieu. » Très en colère, le maître menaça de la battre et lui dit : « Demain, tu m'écriras deux cents fois : 'Il n'y a pas de Dieu'. »

La pauvre Anna raconta tout à sa mère en pleurant, car le courage commençait à lui manquer.

— Maman, je ne veux pas aller à l'école demain. Herr E. va se mettre encore plus en colère et qu'est-ce qu'il va me faire ?

— Anna, dit la mère, je crois qu'il faut y aller quand même. Mais j'irai avec toi, et nous verrons Monsieur le Directeur avant l'heure de la classe.

Le lendemain matin, la mère et la fille prièrent ensemble le Seigneur de venir à leur secours et, bravement, malgré leurs craintes, se mirent en route pour l'école.

Elles arrivèrent très en avance et demandèrent à parler au Directeur à son bureau. Elles se disaient : « Pourvu que Monsieur le Directeur ne soit pas aussi un ennemi de Dieu, comme Herr E. ! »

La maman d'Anna expliqua pourquoi elle était venue. La réponse du Directeur fut si extraordinaire qu'Anna et sa mère, loin de s'en réjouir, furent saisies d'horreur :

— Madame, que votre petite fille ne se fasse plus de souci, Herr E. est mort subitement cette nuit.

Ainsi, grâce au courage de cette fillette, un incrédule, au dernier jour de sa vie, avait encore eu cent fois le témoignage qu'« il y a un Dieu ».

Cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve ; Invoquez-le, tandis qu'il est près. Esaïe 55:6.

Athée... ou paresseux

Un homme va voir un maître spirituel et lui dit :

—Je suis athée, peux-tu m'éveiller à la question de Dieu ?

—As-tu étudié l'Évangile, les Écritures ?

—Non, je suis athée !

—As-tu appelé Dieu tous les matins pour lui demander d'éclairer ta route ?

—Non, je suis athée !

—As-tu cherché une communauté pour trouver des frères et des sœurs avec qui partager ta quête ?

—Non, je suis athée !

—Tu n'es pas athée, tu es un paresseux et un ignorant.

Vous tous qui avez soif, venez aux eaux, Même celui qui n'a pas d'argent ! Venez, achetez et mangez, Venez, achetez du vin et du lait, sans argent, sans rien payer !

Pourquoi pesez-vous de l'argent pour ce qui ne nourrit pas ? Pourquoi travaillez-vous pour ce qui ne rassasie pas ? Ecoutez-moi donc, et vous mangerez ce qui est bon, Et votre âme se délectera de mets succulents. Prêtez l'oreille, et venez à moi, Ecoutez, et votre âme vivra : Je traiterai avec vous une alliance éternelle, Pour rendre durables mes faveurs envers David, Esaïe 55:1-3.

Sucrée ou acide ?

Lors d'une conférence en faveur de l'athéisme, l'orateur invita tous ceux qui avaient des questions, à monter sur l'estrade. Au bout d'un moment, un ancien alcoolique bien connu dans la ville accepta le défi. Il vint tranquillement s'asseoir devant le public, puis il sortit une orange de sa poche, et lentement, il commença à l'éplucher. Agacé, le conférencier le pressa de poser sa question, mais l'autre, imperturbable, continuait à manger son orange. Une fois fini, il se leva, il jeta ses épluchures, et enfin posa sa question :

— Alors, mon orange, elle était sucrée ou acide ?
— Arrêtez vos pitreries, lui répondit l'orateur avec colère.
Comment voulez-vous que je le sache ? Je n'y ai pas goûté !

L'ancien ivrogne se mit à rire, et il expliqua qu'il avait bien changé, qu'il ne buvait plus et cela grâce au Dieu que son interlocuteur essayait de nier. Il termina sa tirade par une simple question :

— Si vous ne connaissez pas le goût de mon orange, comment pouvez-vous savoir qui est Dieu, puisque vous refusez d'y goûter ?

J'ai cherché l'Éternel, et il m'a répondu ; il m'a délivré,
Psaumes 34.

Et ce fut : « Ben-Hur »

Lew Wallace, général anglais, au cours d'un voyage en train, rencontra le colonel Ingersoll, athée notoire.

Les deux hommes s'entretenaient du ridicule du christianisme et de toute forme de croyance religieuse.

— Mon cher Wallace, disait Ingersoll, avec votre intelligence et votre immense culture, je vous crois capable de réaliser un ouvrage qui sonne le glas et assène un coup de grâce à tout cet obscurantisme religieux qui retient nos semblables dans ses filets. Je suis assuré du succès d'un tel livre.

Wallace fut séduit par la proposition, et par la perspective d'atteindre la célébrité, mais ne voulant pas écrire n'importe

quoi, il entreprit de faire des recherches sérieuses sur les sources des différentes croyances.

Comme dans son pays la foi chrétienne et biblique était la plus implantée, il s'attaqua au plus gros morceau : la Bible. Confiant en sa perspicacité et son esprit d'analyse, il ne doutait pas qu'il trouverait, dans la Bible elle-même, toutes les erreurs, contradictions et affabulations qui réduiraient à néant les croyances fondées sur ce « bouquin ». Il se mit au travail, lisant, étudiant, confrontant les textes.

Plus il avançait dans ses recherches, moins il trouvait d'arguments soutenant ses idées. Par contre, il en voyait de plus en plus qui plaidaient en faveur de l'authenticité des textes, de la réalité d'un Dieu vivant, et de la validité d'une foi vraie et active. Il finit par acquérir la conviction que Jésus était réellement le Fils de Dieu, venu pour lui pardonner son incrédulité, le réconcilier avec ce Dieu qu'il avait si longtemps nié. Par la repentance et la foi, il accepta Jésus comme Sauveur personnel et maître de sa (nouvelle) vie.

Et le livre prévu ? Il l'écrivit. Ce fut... « Ben-Hur », ce best-seller mondial, véritable plaidoyer en faveur de la Bible et de la foi en Jésus-Christ, qui en a convaincu plus d'un et d'une, partout dans le monde.

L'avez-vous lu ami ? Encore sceptique ? Si non, ce n'est pas grave. Vous trouverez dans la Bible, surtout dans les quatre Évangiles, tous les éléments que Wallace a développés en les romançant quelque peu, à condition que vous vouliez bien faire les investigations nécessaires. Mais... cela dépend de vous, et de vous seul.

Il m'a aussi semblé bon, après avoir fait des recherches exactes sur toutes ces choses depuis leur origine, de te les exposer par écrit d'une manière suivie, excellent Théophile, afin que tu reconnaisse la certitude des enseignements que tu as reçus, Luc 1 :3-4.

Newton, personne !

On dit que le grand savant Newton, vrai chrétien, avait un collègue athée. Il le reçut un jour dans son cabinet de travail. Un globe s'y trouvait, sur lequel les constellations étaient fort bien représentées. C'était un vrai chef-d'œuvre.

Le visiteur fut frappé de la beauté de ce globe. Il l'examina de près, admira le travail. Puis se tournant vers Newton, il demanda :

— Qui a fait cela ?

— Personne ! Répondit le savant en souriant. Cela s'est fait tout seul !

L'incrédule comprit l'allusion et ne dit plus rien. Les insensés pensent : Dieu n'existe pas.

Dieu, du haut des cieux, regarde les fils de l'homme, Pour voir s'il y a quelqu'un qui soit intelligent, Qui cherche Dieu. Tous sont égarés, tous sont pervers ; Il n'en est aucun qui fasse le bien, pas même un seul, Psaumes 53.

Luther et sa fille Madeleine :comme Dieu voudra !

Le troisième enfant de Luther, Madeleine, né le 4 mai 1529, mourut à l'âge de quatorze ans. Rien de plus touchant que la résignation du réformateur dans cette épreuve.

— Je l'aime beaucoup, disait-il près du lit de douleur de la chère enfant, mais si c'est ta volonté, ô mon Dieu, qu'elle nous soit ravie, je me réjouirai de la savoir auprès de toi. Madeleine, mon enfant, tu voudrais bien rester avec ton père ici-bas. Mais si ton Père d'en haut t'appelle, tu iras aussi avec joie, n'est-il pas vrai ?

—Oui, mon bon père, dit la mourante, ce sera comme Dieu voudra.

Se détournant du lit de la malade :

—Ah ! s'écria le père affligé, je l'aime beaucoup, je l'aime extrêmement, la chair est si faible !

Mon Père, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ! Toutefois, non pas ce que je veux, Matthieu 26 : 36-46.

Conduit par l'Esprit

Il y a quelques années, à la sortie d'une conférence professionnelle, je fus saisi d'une véritable angoisse au sujet d'un collègue, jusqu'alors inconnu de moi, à qui je venais de serrer la main.

Point de repos pour moi jusqu'à ce que je me décide à prendre ma voiture pour aller chez lui ; mon collègue parut heureux de me voir et je ne dis mot de ce que j'avais ressenti, mais fut poussé à lui dire : « Je vous écrirai souvent. » Qu'avais-je fait ? Moi pour qui la correspondance était un cauchemar. Au moment

d'écrire, je fus conduit vers une phrase soulignée dans ma bible et, chose extraordinaire, cela formait un tout cohérent. Après 6 mois de cette correspondance, Monsieur Pierre m'écrivit : « Merci pour vos lettres et votre affection qui m'ont aidées à trouver en Jésus mon Sauveur et mon libérateur. Mais je dois vous avouer que le jour de votre première visite, j'étais à bout : vous êtes arrivé juste à temps pour m'empêcher de me suicider. » Déjà le livre des Actes 8:26 nous parle de l'Esprit qui appelle Philippe et lui dit :

Lève-toi, et va du côté du midi [...] il se leva, et partit.

Il est important que nous obéissions à ce que l'Esprit met dans notre cœur.

Être dans le ciel

Adèle Kamm étant à l'agonie et sur le point de rendre l'âme, on lui fit une dernière piqure de « Pantopon ». Elle reprit connaissance, mais laissa paraître un sentiment de regret, tant, disait-elle, les choses qu'elle avait aperçues étaient merveilleuses.

Ces derniers jours, je lisais dans une de ces revues à grand tirage du genre « Sélection », un récit bien émouvant et d'autant plus significatif qu'il était consigné dans cette revue. C'était l'histoire d'un médecin incrédule qui venait de voir mourir un enfant et qui assistait maintenant un homme jeune, père de famille, lequel venait aussi de trépasser à la suite d'une crise cardiaque.

Et ce médecin, au cœur généreux, pendant plus de deux heures s'évertua à ranimer ce mort. Or il y réussit, au moins pour quelques heures. L'épouse fut aussitôt appelée au chevet de ce ressuscité. Et le miraculé dit à sa compagne :

—Je suis persuadé que Dieu a permis ce retour pour que je te dise que, sans aucun doute possible, nous serons de nouveau réunis auprès de Lui.

Et comme il narrait au docteur les merveilles dont il avait été le témoin pendant ces deux heures, celui-ci lui demanda :

— Avez-vous eu souvent ces rêves au cours de votre vie ?

À quoi le malade répondit :

—J'ai eu souvent des rêves, mais cette fois ce n'était pas un rêve !

On ne dit pas si le médecin s'est rallié à la foi chrétienne, mais de tels récits, qu'on pourrait multiplier à l'infini, vont au-devant de notre conscience, ils suivent la ligne de notre espérance, et surtout ils entrent dans l'esprit de l'Évangile.

Vous qui pleurez sur le départ de vos bien-aimés ou qui redoutez pour vous-même l'heure suprême, levez les yeux et regardez vers les demeures de la maison du Père. Il n'y a pas d'autre consolation à vos larmes, mais celle-là suffit à tout.

L'apôtre Paul, dans sa deuxième épître aux Corinthiens 12:4, nous parle d'un homme qui fut enlevé dans le paradis et qu'il y entendit des paroles merveilleuses.

L'envers de la tapisserie

Un pasteur visitait une personne de son assemblée. L'entretien était pénible. La bonne dame ne cessait de se plaindre. Tout y passait : sa santé, ses enfants, ses voisins et finalement l'église où tout allait mal. Tout marchait de travers. Rien n'était bien ! Alors le pasteur, excédé, avisa la tapisserie à laquelle son interlocutrice travaillait quand il était arrivé. Il s'en saisit. Sans avoir l'air de rien, il la retourna à l'envers et fit une moue :

— Oh ! Mais ce n'est pas beau du tout, ce que vous faites là ! C'est plein de nœuds et de bouts de laine qui dépassent partout !

La réaction fut immédiate :

— Mais, monsieur le pasteur, vous la regardez à l'envers. Il faut la mettre à l'endroit !

Lui prenant la tapisserie des mains, elle la lui présenta à l'endroit ; mais lui, feignant de ne pas comprendre, la retourna et dit :

— Non, je vous assure, il n'y a rien de beau dans ce travail.

La dame impatientée répliqua :

— Monsieur le pasteur, vous l'avez encore prise à l'envers, vous le faites exprès !

— Chère sœur, je fais comme vous ! Vous regardez à l'envers tout ce qui vous entoure, et particulièrement l'église et les chrétiens. Dans votre tapisserie, je ne vois que les nœuds et vous, vous ne voyez que les défauts et les faiblesses de ceux qui vous entourent. Mais regardez-les à l'endroit et vous admirerez l'œuvre que le Seigneur a accomplie malgré tout dans leur cœur.

Une multitude de gens sont comme cette chrétienne. Jésus a sévèrement condamné cette attitude.

Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ? Matthieu 7 : 1-5.

Georges Muller

Georges Muller, le père des orphelins de Bristol, avait mené une vie très dissipée durant ses jeunes années. À seize ans, il avait déjà été emprisonné. Ses études de théologie ne changèrent rien à sa manière de vivre et il continua à fréquenter les tavernes et autres lieux de plaisir. Pour se procurer de l'argent, il donna en gages ses vêtements et ses livres, il vola ses compagnons. Mais Dieu intervint dans sa vie.

« Je ne possédais pas de Bible et je n'avais pas ouvert ce livre depuis des années. Je n'allais que rarement à l'église ; mais, comme c'était la coutume, je communiais deux fois par an. Jusqu'à ce mois de novembre, je n'avais encore jamais entendu prêcher l'évangile. Jamais personne ne m'avait dit vouloir vivre selon les enseignements de l'Écriture. Bref, je croyais que tout le monde me ressemblait plus ou moins, avec des différences de degrés. Un samedi après-midi, vers mi-novembre, comme je rentrais de promenade avec mon ami, il me dit que maintenant, il allait le samedi soir à une réunion chez un commerçant chrétien du nom de Wagner. Je m'enquis de ce qu'on y faisait. Mon ami me dit qu'on y lisait la Bible, on priait, on chantait des cantiques et on lisait un sermon imprimé. Aussitôt il me sembla que je venais de découvrir une chose après laquelle j'avais soupiré toute ma vie, et je dis à mon ami combien j'aimerais y aller avec lui.

Mais, connaissant mes mœurs légères, il hésitait, craignant que je m'y ennuie, enfin il promit qu'il viendrait me prendre le soir même.

Ce samedi soir, nous partîmes ensemble pour la réunion. Ne connaissant pas encore les chrétiens, ni la joie qu'ils éprouvent lorsqu'ils voient de grands pécheurs s'intéresser aux choses divines, je crus devoir m'excuser d'être venu. Jamais je n'oublierai la réponse du cher frère :

—Venez aussi souvent qu'il vous plaira, ma maison et mon cœur sont ouverts.

La prière d'un frère fit sur lui une grande impression. Ensuite vint la lecture de la Bible et d'un sermon imprimé, car il était interdit, en Prusse, de commenter la Bible en l'absence d'un pasteur. En retournant à la maison, je dis à mon ami :

—Tout ce que nous avons vu en Suisse, tous nos plaisirs passés, ne sont rien en comparaison de cette soirée.

Je ne puis me rappeler si le même soir je me mis à genoux pour prier, mais ce que je sais bien, c'est qu'en me couchant, la joie et la paix habitaient mon cœur. Ceci montre que le Seigneur peut agir de bien des manières ; car je suis persuadé, bien que je fusse encore dans la plus grande ignorance, n'éprouvant ni sentiment de repentance, ni tristesse selon Dieu, qu'il avait déjà commencé son œuvre en moi en me communiquant sa joie. Cette soirée fut l'instant décisif de ma vie. Dès le lendemain, et presque chaque jour, je retournai chez M. Wagner pour lire la Bible avec lui et un autre frère. Il m'eût été impossible d'attendre jusqu'au dimanche suivant.

Dès lors, ma vie changea. J'abandonnai la société de mes anciens amis ; je ne remis plus les pieds dans les tavernes ; je renonçai à dire des mensonges, bien qu'exceptionnellement il m'arrivât encore de m'écarter de la vérité. J'abandonnai aussi l'idée caressée depuis quelque temps d'aller à Paris...

Désormais, je ne vivais plus de façon habituelle dans le péché, bien qu'il m'arrivât que celui-ci me dominât encore ; mais alors j'en ressentais la plus profonde tristesse. Je lisais la Bible, je priais avec les frères, j'allais à l'église avec les sentiments que Dieu demande, et restais fidèle à Christ, malgré toutes les moqueries des étudiants ».

Après sa conversion, Georges Muller désira partir en mission, mais Dieu le conduisit en Angleterre, où il devint attentif à la misère des orphelins. Il fonda de nombreuses maisons où il éleva quelque dix mille enfants, sans jamais demander de secours, ni faire connaître ses besoins à personne, sinon à Dieu.

Celui qui demeure en moi et en qui Je demeure porte beaucoup de fruit, Jean 15 : 1-8.

Les doutes prétextes

À l'issue d'une de mes conférences, j'eus un long entretien nocturne avec un étudiant. Il était très énervé, pour ne pas dire hors de lui. « C'est impensable, me dit-il, de parler de Dieu ou même de Jésus-Christ comme vous venez de le faire ». Comme témoins principaux de son point de vue, il me cita tout un cortège de philosophes et de penseurs, il n'hésita pas non plus à faire valoir les dires des scientifiques des siècles passés pour étayer sa thèse. Alors que l'aube commençait déjà à poindre, il avoua

lentement : « Si je veux être honnête, je dois dire qu'en définitive, vous avez réfuté tous mes arguments les uns après les autres. » Ce disant, il admettait donc être impuissant à produire quelque autre argument valable parlant contre la foi. Je lui demandai alors :

—Puisque vous admettez vous-même ne plus rien trouver qui s'oppose à la foi, qu'est-ce qui vous empêche encore de devenir chrétien ?

Un instant, son regard fixa le sol, puis il répondit lentement :
—Je n'ai pas du tout l'intention de devenir chrétien.

Évidemment, je ne pus m'empêcher d'être assez étonné qu'un être jeune et bien-pensant s'engage avec un tel acharnement dans le refus de la foi en Dieu.

—Ah, vous ne voulez pas du tout ? Demandai-je à nouveau. Et pourquoi donc, exactement ?

—Si je dois être honnête encore une fois...

Il fit une pause puis reprit :

—C'est que j'ai une amie.

—Ma fois, à votre âge, cela n'a rien d'étonnant. Je ne vois pas en quoi cela pourrait vous empêcher de devenir chrétien.

—Seulement, il y a quelque chose qui ne colle pas dans cette affaire, dit-il à mi-voix.

—Et quoi donc ?

— Elle est mariée...

C'était donc là que se trouvait le fin mot de toute l'histoire. Ainsi, un étudiant avait trouvé moyen de discuter une nuit durant des difficultés intellectuelles qui, affirmait-il, l'empêchaient absolument de croire en Dieu. Et en fin de compte, il apparaissait

que toutes ses difficultés soi-disant engendrées par la pensée n'étaient tout bonnement que des prétextes mis en avant, cachant son intérêt à ce qu'il n'y ait pas de Dieu.

Son problème, ce n'était pas du tout la pensée : c'était sa vie qui était problématique. Elle était dérégulée; la Bible appelle cela le péché et c'est pourquoi Jésus est venu pour nous en délivrer. La Bible nous dit que :

Si nous confessons nos péchés, Il est fidèle et juste pour nous pardonner et pour nous purifier de tout mal, 1Jean 1 : 9.

Une vie nouvelle

« Je pense avoir réussi à vous persuader que la religion chrétienne n'est qu'un opium destiné aux masses incultes pour les aider à se contenter de moins que leurs droits, et que Jésus n'est qu'un mythe. »

Ainsi concluait un conférencier libre-penseur, lors d'une conférence où il avait exposé tous ses arguments pour démolir la Bible.

Un mineur se leva et déclara :

« Monsieur, je ne sais pas ce que c'est qu'un mythe. Ce que je sais, c'est qu'il y a trois ans, mon foyer était un taudis, ma femme et mes enfants vivaient dans la misère. Je buvais, je jurais, je blasphémiais, j'étais un voyou. Puis, un jour, quelqu'un m'a parlé de l'amour de Dieu, qui s'est révélé en Jésus mort sur la croix pour mes péchés. Depuis, tout est changé. Nous habitons un logement convenable, j'aime ma femme et mes enfants. Je ne bois plus. Ma vie a été transformée parce que j'ai reconnu Jésus comme mon Sauveur. Monsieur, ajouta le mineur rayonnant, si

tout ce que vous venez de dire est vrai, je vous prie de me donner l'explication de ce qui s'est passé en moi. »

Nous ignorons quelle réponse fit le conférencier. Mais l'Écriture fournit l'explication demandée :

Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle créature : les choses anciennes sont passées ; voici, toutes choses sont devenues nouvelles ; et toutes sont du Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même, 2 Corinthiens 5:17-21.

Un jour il faut choisir

Quand j'avais 19 ans, mon professeur de philosophie demanda un volontaire pour faire une thèse sur la « non-existence de Dieu ». Pour moi, c'était l'occasion d'essayer de me libérer de mon éducation chrétienne. La vie des chrétiens me semblait faite d'obligations et d'interdictions.

Je me portais donc volontaire : si Dieu n'existait pas, la vie aurait une autre saveur. Après deux mois de travail soutenu, je dus avouer que je ne trouvais pas de preuves claires et incontestables que Dieu n'existait pas. Le professeur fut irrité et me dit :

—Si vous ne pouvez pas prouver que Dieu n'existe pas, prouvez au moins qu'il existe ! Et il me donna un délai supplémentaire.

Quelques semaines plus tard, je présentai mon travail devant la classe. C'était un moment qui me paraissait difficile mais je fis mon exposé. Dieu existait et il s'était révélé clairement à mon esprit. Son amour avait touché mon cœur. Tout parlait en sa

faveur : la nature, la science, la vie, l'histoire et surtout ce livre étonnant qu'est la Bible.

Le professeur, touché lui aussi, me fit présenter l'exposé à d'autres classes. Ma vie changeait de sens, mais pas comme je l'avais prévu ! Dieu m'aimait, il me demandait de l'aimer et de le servir : c'est ce que j'ai fait. Je ne l'ai jamais regretté !

Aujourd'hui, je vous invite à chercher Dieu honnêtement, avec persévérance, jusqu'à ce que vous soyez convaincu. Dieu est fidèle et se révélera à vous : Il vous aime.

Cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. Luc 11 : 5-13.

La présence de Dieu

Il y avait une petite fille qui était très malheureuse. Appelons-la Mireille. Son père était un homme faible. Vous savez combien une petite fille a besoin d'admirer son père, et d'en être fière. Ce n'était pas le cas de Mireille : elle avait une tante qui avait fait un très bon mariage et qui ne manquait pas une occasion de faire sentir sa supériorité sociale aux parents de Mireille. Celle-ci ressentait violemment ces affronts ; elle avait honte de son père qui se laissait dominer par la tante riche et qui avait abdiqué son autonomie de père de famille.

Quand Mireille rentrait de l'école, alors que ses petites amies allaient s'amuser, elle devait travailler dur à faire le ménage, non seulement de ses parents, mais aussi de la tante. Cette tante, elle la détestait, aussi tout ce qu'elle devait faire pour elle l'épuisait-elle davantage. Et, si elle se plaignait, la tante grondait :

—Tu n'es qu'une paresseuse ! Quand on est pauvre, on doit apprendre à travailler !

Mireille pleurait secrètement la nuit ; elle n'avait plus faim, elle dépérissait, sans que ses parents parussent s'en inquiéter ni prendre sa défense.

Heureusement, le médecin scolaire fit sa visite et il alerta d'urgence l'assistante sociale de la lutte contre la tuberculose qui emmena sans délai Mireille à la montagne, dans un sanatorium pour enfants. Le médecin-chef l'examina ; elle vit sur son visage son inquiétude. Il la passa aux rayons X ; et là, dans le silence feutré de l'obscurité, la petite, ayant une très bonne ouïe, entendit le médecin murmurer à son assistant :

—Voilà une pauvre petite fille qui est perdue !

Et Mireille passa sa première nuit au sanatorium. Son lit était juste en face de la fenêtre. C'était la pleine lune ; et la lune toute ronde était venue se placer juste au centre de la fenêtre, comme le soleil rouge au centre du rectangle blanc du drapeau japonais. À cet instant, devant ce spectacle si simple, Mireille sentit qu'une force souveraine et paisible l'envahissait, elle sentit que Dieu était là, avec elle, et que sa présence éveillait dans son âme une conviction : « Tu guériras. » Mireille s'endormit, confiante.

Notez que Mireille n'était pas religieuse, au contraire. Comme sa tante était d'une autre confession que ses parents, elle avait vite compris que les querelles religieuses peuvent alimenter et envenimer les conflits entre les hommes et leurs souffrances. Mais il ne s'agissait pas, pour Mireille, dans son petit lit, de religion ; il s'agissait d'une présence de Dieu, ce qui était tout autre chose.

Le lendemain matin, elle prenait son petit déjeuner avec un appétit qu'elle avait perdu depuis fort longtemps. Le médecin-chef passa, il l'observa, il se pencha sur elle :

—Tu manges avec plaisir, c'est bien ça !

Alors la petite lui dit :

—Vous savez, docteur, je vous ai entendu hier quand vous avez chuchoté que j'étais perdue ; mais, cette nuit, Dieu m'a dit que je guérirai.

—Alors, si tu veux guérir, répliqua le docteur, tu m'obéiras sagement.

— Oui, répondit-elle.

Et Mireille fut guérie en quelques mois.

Lève-toi, lui dit Jésus, prends ton lit, et marche ! Jean 5 : 8.

Sa grâce est suffisante

Booth Tucker prêchait un jour à Chicago, quand, au milieu de la foule, un ouvrier l'air accablé de fatigue, s'approcha et lui dit devant tout le monde :

— Vous pouvez bien raconter que le Christ vous est cher et qu'il est votre aide ; mais si votre femme était morte, comme c'est le cas pour moi ; si vous aviez des enfants appelant en criant leur maman qui ne répond jamais, vous ne pourriez pas parler comme vous le faites !

Peu de temps après Booth Tucker perdit sa noble épouse dans un accident de chemin de fer et son corps fut transporté à Chicago dans l'un des baraquements de l'Armée du Salut, pour un service mortuaire.

Après que d'autres eurent commencé le service, il se tint près du cercueil, jeta un regard sur le visage silencieux de son épouse, la mère de ses enfants et déclara :

— L'autre jour, ici même, un homme est venu me dire que si ma femme était morte et mes enfants en train d'appeler leur mère en criant, je ne pourrais pas dire que Christ est suffisant pour moi. Eh bien, si cet homme est ici, dites-lui que Christ est suffisant. Mon cœur est brisé, mon cœur saigne, mais dans mon cœur, il s'élève un chant et c'est Jésus qui le met ; si cet homme est ici je puis lui dire, quoique ma femme ne soit plus là et que mes enfants soient orphelins, que Christ me réconforte maintenant même.

Cet homme était là ; il descendit du bas-côté et se jeta devant le cercueil en disant :

— Vraiment, si Christ est un tel soutien, je veux m'abandonner à Lui.

Comme un homme que sa mère console, ainsi je vous consolerai, nous dit Esaïe 66: 13.

La mort de Darwin

Charles Darwin, le grand apôtre de l'évolution, mourut en 1882 et fut enseveli dans l'Abbaye de Westminster. Voici le récit des derniers moments de sa vie.

Darwin est couché, soutenu par des oreillers. Son regard se dirige souvent vers la fenêtre ouverte, par laquelle entrent les derniers rayons de soleil. Dans la demi-clarté du jour finissant, le mourant essaie de lire... la Bible !

Lady Hope, bien connue pour son travail évangélique, est près de lui :

— Je faisais allusion, raconte-t-elle, aux opinions de certaines personnes sur l'histoire de la création et du peu de cas qu'elles font des premiers chapitres de la Genèse.

Une ombre passa sur les traits de Darwin, son regard devint angoissé et ses doigts se tordirent nerveusement.

— J'étais jeune alors, répondit-il (il pensait à son livre "De l'origine des espèces"). Mes idées n'étaient pas mûres, j'aimais à faire des suggestions, à lancer des « pourquoi », à émettre des idées nouvelles, et, à ma grande surprise, ces idées se sont répandues comme un feu de prairie. Les gens en ont fait une religion !

Y eut-il jamais scène plus tragique ? Darwin, Bible en mains, parlant avec tout l'enthousiasme dont il était encore capable de la grandeur du « Livre », déplorant les funestes résultats de ses théories évolutionnistes, implorant Lady Hope (qui était lectrice de la Bible dans les villages) de réunir ses domestiques, ses fermiers, ses voisins et de leur prêcher Jésus-Christ, confessant que ses idées de jeunesse étaient responsables, en grande partie tout au moins, de l'évolution théologique à laquelle il avait assisté, effrayé, lorsqu'il s'était rendu compte qu'il ne lui était pas possible d'arrêter la marche de ses théories nuisibles, comme on retire de la circulation une fausse pièce de monnaie. Quel avertissement à tous les détracteurs de la parole de Dieu !

Il est réconfortant de penser que les dernières forces de ce grand « remueur d'idées » ont été employées à exalter Jésus-

Christ, révélation vivante, et la Bible, révélation écrite de Dieu à l'humanité.

Voyez comme un petit feu fait embraser une grande forêt ! La langue aussi est un feu, Jacques 3 : 4-12.

Pour moi, j'espérerai toujours

Henri avait 6 ans. Ses parents étaient des chrétiens fidèles et convaincus. Ils avaient tout naturellement enseigné les grandes vérités de la Bible à leur petit garçon. Henri était assidu à l'école et il avait beaucoup de bons camarades. Il menait donc une vie d'enfant plutôt harmonieuse et jouissait du privilège de grandir dans une famille heureuse et unie.

Mais soudainement cette vie de famille gaie et paisible fut changée en drame. Le petit Henri fut atteint d'une maladie grave qui pouvait mettre ses jours en danger. Après un assez long séjour à l'hôpital, les médecins n'osaient toujours pas se prononcer sur l'issue de cette terrible épreuve. Bien entendu, les parents d'Henri priaient avec ferveur pour la guérison de leur petit garçon bien-aimé. Leurs amis chrétiens partageaient leur inquiétude et se joignirent à eux pour demander à Dieu une intervention de sa toute-puissance.

Un jour lorsque le petit Henri, toujours dans son lit d'hôpital, parlait au téléphone avec son meilleur camarade de jeu, il dit : « Tu sais, je crois que je vais bientôt rentrer à la maison chez papa et maman. En tout cas, je l'espère bien. Mais si jamais je ne rentre pas chez eux, je rentrerai à la maison de Dieu. »

Quelques jours plus tard, le petit Henri s'éteignit paisiblement dans son lit d'hôpital, laissant ses parents et ses camarades dans une immense tristesse et avec la question lourde et pesante : pourquoi ? Oui, pourquoi Henri devait-il mourir si jeune ? Pourquoi Dieu ne l'avait-il pas guéri ?

Ici-bas, il y aura toujours des questions qui resteront sans réponse. Parfois, nous avons peut-être un élément de réponse. Dans d'autres cas, tout semble inexplicable, incompréhensible et totalement dénué de sens. Pourtant, les paroles que le petit Henri adressa à son meilleur camarade au téléphone expriment bien la nature de l'espérance du chrétien. En effet, Henri avait d'abord un espoir humain et tout à fait légitime. C'était de pouvoir bientôt rentrer chez son papa et sa maman. Mais malgré son jeune âge, il avait compris la gravité de la situation. C'est pour cela qu'il ajouta que si jamais cet espoir ne se réalisait pas, il avait une autre espérance. « Alors je rentrerai à la maison de Dieu », disait-il.

C'est le psalmiste dans la Bible qui dit : *Pour moi, j'espérerai toujours*. Comment pouvait-il dire une chose pareille ? Il savait très bien que certains de nos espoirs terrestres ne se réaliseraient pas. Il savait que toutes nos attentes ne seraient pas comblées. Il connaissait probablement le témoignage de Job qui disait : *J'attendais le bonheur, mais le malheur est arrivé ; j'espérais la lumière, mais les ténèbres sont venues*. Pourtant, le psalmiste pouvait dire qu'il espérerait toujours car, exactement comme le petit Henri, il avait une autre espérance qui allait au-delà de toutes les attentes terrestres.

Savez-vous que dans la Bible, Jésus-Christ est appelé « notre espérance » ? En mettant votre confiance et votre espoir en Lui comme Sauveur et Seigneur, vous ne serez jamais totalement sans espérance. Vous aurez vous aussi cette autre espérance qui ne dépend plus des circonstances d'ici-bas. Et malgré les questions qui resteront sans réponse, vous pourrez dire vous aussi :

Pour moi, j'espérerai toujours ! Psaumes 71:14.

Les dernières paroles de Moody

— Non ce n'est point un rêve : c'est merveilleux, c'est admirable ! Si c'est la mort, alors elle est belle ! Ici pas de sombre vallée. Dieu m'appelle, je dois aller !

Puis, ayant avec ses proches et ses amis réglé différentes choses concernant la continuation de son œuvre, il redevint silencieux comme contemplant à travers le voile, l'éternité bienheureuse qui l'attendait. Soudain, il s'écria encore :

— Ce jour est un jour de triomphe et de couronnement ; je l'attendais depuis de longues années...

Une heure plus tard, il s'endormit sans combat dans la paix de son Dieu.

La Parole de Dieu nous dit dans le livre de l'Apocalypse 21:1-4 :

Puis je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus.

Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux.

Et j'entendis du trône une voix forte qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ! Il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux.

Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu.

Sauvé du suicide

Je certifie, moi qui écris ces lignes, qu'un homme du Nord m'a tenu ce langage, à Paris, dans ce XVe arrondissement à un cinquième étage, alors que je faisais du colportage de porte en porte, un dimanche après-midi. C'était il y a dix ans. J'habitais avec ma femme et mes enfants rue Vaugirard.

J'étais malheureux en ménage ; le cafard m'avait pris. Alors j'avais décidé de me jeter dans le canal St Martin. J'ai demandé une permission à l'usine afin de quitter mon travail à 17 heures - on était en décembre-et je suis rentré chez moi. J'ai griffonné quelque chose pour ma femme à la cuisine, et me voilà dehors. Il était loin ce canal. J'ai pris le métro, l'affaire de vingt minutes. J'étais bien décidé, vous savez. Ça ne pouvait plus continuer.

Voilà qu'à l'arrêt suivant monte un homme comme il n'y en a pas beaucoup, âgé, voûté, une moustache de général de la guerre 39-40, une cape un peu verdâtre sur les épaules, un front comme le général deGaulle, et des yeux bons, bons... Un quart d'heure il m'a regardé, là, simplement. Impossible de supporter ce regard.

Ça pleuvait sur moi comme une lumière douce, douce et pénétrante. Rien que ça, sans un mot, je vous l'assure. Un regard. Tenez, je me rappelle que son chapeau noir était à l'envers, le nœud devant. Mais ça ne fait rien ; j'étais drôlement tourmenté. Tout à coup on a dit :

— Terminus... alors, vous ne descendez pas ? Mais descendez !

Je suis sorti sous la pluie et dans la nuit. L'homme avait disparu. J'ai marché, marché comme un fou, courbé en deux et brassant la boue. J'avais l'impression que ce regard d'homme me courait après. Là, dans les terrains vagues, je vis une église comme une ombre froide ! Ça a été plus fort que moi.

Je suis entré. À peine dedans, je me suis effondré sur les dalles au pied d'un mur de l'enceinte ! Je pleurais devant la lumière de ce regard bleu, le regard doux de cet homme inconnu. Le canal ne m'a pas vu, parce que je suis rentré, avant ma femme, heureusement. J'ai brûlé le papier, et je n'ai plus rien dit. Ma femme m'a trouvé couché. Mais cette nuit, mon pauvre monsieur, je m'en souviendrai longtemps. J'essayais de dormir, mais pas moyen ! Ce regard de lumière me poursuivait. J'ai cherché l'homme. Je disais :

— Vous n'avez pas vu cet homme grand avec une cape et des moustaches grises ?

On me répondait :

— Non.

Un jour, je l'ai rencontré. C'était un lundi soir, dans la rue Pierre Bonté. Oui, c'était lui, sous la pluie, à 8 heures du soir. Avec des grands gestes de ses bras en croix, il invitait les

passants à entrer dans une cour. Au fond de la cour, c'était son Foyer, je le connais maintenant, on pénétrait dans une grande salle éclairée. Encore de la lumière ! Je suis entré. Je me suis blotti là, au fond, du côté gauche.

Ah mon Dieu ! Des chants, des chants, et puis l'homme est monté sur l'estrade. Mon regard, pour le coup, s'est accroché à son visage. Il parlait, il lisait l'Évangile, il expliquait. Tout était pour moi, tout pour les candidats au suicide comme moi. J'ai encore pleuré, pleuré, puis ri. Oui, j'ai ri, parce que cette lumière, maintenant, je la sentais en moi comme un volume de joie dorée et chaude.

Après la réunion, j'ai foncé tout de suite sur lui, le pasteur. Il m'a regardé. J'ai tout raconté. Alors il m'a dit comme ça tout simplement :

— Oui, je priais pour vous dans le métro, je priais pour vous. Voilà, monsieur, comment je suis devenu chrétien.

Ouvrons sur le monde nos deux yeux purifiés et notre cœur lavé, les vannes de la lumière et de l'amour de Dieu.

Tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. Jean 13 :31-35.

Le départ du compagnon de sa vie

La vieille dame de 93 ans tremble un peu en racontant cette page précieuse de sa longue, très longue vie. Son compagnon était cardiaque. Ce jour-là, rien de spécial ne s'était passé. Mais le soir il lui dit :

— Le Seigneur m'a dit : « je viendrai te chercher cette nuit ».

Elle était sous le coup de l'émotion.

— On partira ensemble, tu sais bien !

Et elle le regardait. Il est dans son bon sens, pensait-elle, cela doit être vrai.

— Chérie, nous avons passé 67 années de bonheur ensemble. Nous allons rendre grâce à Dieu, le remercier. Parce que ce n'est pas le lot de tout le monde, tu sais. Nous allons lire un Psaume et après nous prions.

Et c'est ce qu'ils firent. Puis ils allèrent se coucher. Vers quatre heures du matin, voici ce qu'il lui dit :

— Je te remercie d'avoir été une compagne aussi admirable pour moi. Pardonne-moi si je t'ai peut-être peinée sans le savoir...

Elle, dans un souffle :

— Toi aussi, tu as été un mari merveilleux pour moi. Merci...

Et il s'endormit pour toujours. La vieille dame aux mains qui tremblent ajoute :

— Et je reste là avec ces beaux souvenirs. En attendant qu'un jour prochain, le Seigneur vienne me chercher à mon tour et que nous soyons réunis à nouveau dans le royaume de notre père céleste.

Odyssée d'une petite Hongroise

La barrière aux lignes rouges et blanches du poste de frontière de Hegeyeshalom venait d'être baissée. C'était le soir du dimanche 10 novembre. Sans pitié, les gardes refoulaient le fleuve de réfugiés, de femmes, d'enfants et de vieillards, qui, trop tard, s'étaient décidés à abandonner leur foyer et la terre qui les

avait vus grandir pour affronter l'inconnu dans un pays étranger. Les chemins étaient boueux ; il pleuvait et neigeait ; l'atmosphère était grisâtre ; il y avait tant de désordre et tant de douleur que le froid en paraissait plus intense et cruel...

Soudain, on vit apparaître, dans les jambes des soldats, une minuscule petite fille qui, résolument, se frayait un chemin à travers la frontière. Elle passa aisément entre les barres rouges et blanches et continua sa marche sans s'arrêter. Toute trempée par la pluie, elle tenait sous son menton son petit poing bien fermé et tout bleui par le froid ; elle ne répondait à aucune question. Une infirmière de la Croix Rouge remarqua que, de son petit poing serré, sortait un petit bout de papier ; s'approchant de l'enfant, elle voulut lui prendre la main, mais tout effort fut inutile, la fillette résistait énergiquement. Alors l'infirmière la prit dans ses bras et l'enfant, sentant enfin la chaude affection d'un cœur aimant, ouvrit sa petite main et l'on put lire sur le billet qui s'en échappa :

« Cette enfant s'appelle Illonka, elle n'a pas trois ans. Nous, ses parents, sommes médecins à Győr ; nous ne pouvons abandonner nos blessés malades. Nous confions notre Illonka à la miséricorde de Dieu et à la bonté des hommes. »

Comment cette enfant a-t-elle pu franchir les 50km qui séparent Győr de la frontière ? Jamais personne ne le saura. Personne ne saura non plus quel est l'instinct qui l'a poussée à sortir de cette multitude refoulée pour pénétrer en terre autrichienne.

L'explication de ce miracle se trouve sur le billet écrit par les parents d'Illonka : ils ont recommandé leur enfant à la miséricorde de Dieu !

L'enfant et la Bible

Dès ton enfance tu connais les saintes lettres qui peuvent te rendre sage à salut par la foi en Jésus-Christ. 2 Timothée 3 : 15.

Donnez de bonne heure la Bible à vos enfants sans prêter l'oreille à ceux qui prétendent que l'Écriture ne les concerne pas ou, en tout cas, dépasse leur entendement. C'est totalement inexact et le texte cité en exergue en est la preuve. L'un de mes amis, évangéliste comme moi, dut m'avouer :

— Quand j'étais jeune, j'éprouvais plus d'intérêt pour la Parole de Dieu que maintenant où je l'explique aux autres. J'avais l'impression de mieux la comprendre et de recevoir plus aisément son message. Elle me parlait beaucoup et me paraissait tellement plus vivante et précieuse pour moi.

Lors de mon activité dans le cadre de la « Ligue pour la lecture de la Bible », le plus beau courrier (et le plus touchant) que nous recevions relatif à la lecture de la Bible, provenait des plus jeunes. Quoi qu'il en soit, et en règle générale, les enfants qui fréquentent les saintes lettres sont gardés plus que les autres. Ils s'attachent plus tôt et plus profondément à leur Seigneur, et s'avèrent aussi être les meilleurs élèves aux enseignements bibliques... et pour cause ! Il faut se persuader qu'il n'y a pas de vie chrétienne solide sans contact permanent avec la Parole, qu'il s'agisse des grands comme des petits. Si vous aimez les vôtres et désirez les voir suivre de bonne heure le chemin de Dieu, confiez-leur la Bible. Imitez l'aïeule ou la mère de Timothée dans 2 Timothée 1 : 5; et 3 :14 -15, et vous ne le regretterez pas.

Gardant le souvenir de la foi sincère qui est en toi, qui habita d'abord dans ton aïeule Loïs et dans ta mère Eunice, et qui, j'en suis persuadé, habite aussi en toi.

Toi, demeure dans les choses que tu as apprises, et reconnues certaines, sachant de qui tu les as apprises ; dès ton enfance, tu connais les saintes lettres, qui peuvent te rendre sage à salut par la foi en Jésus-Christ.

L'Amour va au-delà

L'histoire est celle d'un couple de jeunes mariés qui paraissaient très amoureux l'un de l'autre. Un jour, l'état de la charmante épouse nécessita une intervention chirurgicale au visage. Après avoir examiné toutes les possibilités et envisagé toutes les conséquences, le couple se résolut à l'opération. Celle-ci se déroula parfaitement.

Après l'intervention, le visage de la jeune femme demeura bandé pendant plusieurs jours. Mais au cours de cette période, le médecin l'informa qu'une complication avait surgi. Il s'agissait d'une tumeur qu'on ne pouvait ôter qu'en sectionnant un nerf du visage.

Cette nouvelle opération allait la défigurer définitivement. Un côté de sa bouche allait être tiré littéralement vers le bas. En clair, elle ne serait plus aussi belle qu'elle avait été.

Naturellement, elle était accablée. Puis, elle s'inquiéta de savoir si son mari lui demeurerait attaché. Allait-il l'aimer encore ? Le jour vint d'enlever les bandages. La voix sécurisante de son médecin ne l'avait préparée qu'en partie à ce qui allait se passer.

Lorsqu'elle vit dans la glace sa bouche déformée, elle commença à pleurer et guetta anxieusement la réaction de son mari. C'est alors qu'elle sut pourquoi elle lui était si reconnaissante et qu'elle n'aurait jamais à douter de son amour.

Sa réaction fut d'une simplicité désarmante. Il la prit dans ses bras et dit :

« Cela te donne un air plutôt sympa ! Ça me plaît. »

Voyez-vous, l'amour n'est pas le sentiment que l'on reçoit de quelqu'un. C'est le sentiment qu'on lui donne. Ce jeune époux avait certainement été attiré romantiquement par sa femme. Mais son amour allait bien au-delà de l'apparence extérieure. Il avait fait d'elle sa femme pour prendre soin d'elle et l'aimer. Rien ne pouvait changer cela.

L'amour couvre toutes les fautes, Proverbes 10 :7-14.

Quelqu'un m'aide

Une dame recevait la visite d'un enquêteur pour un « sondage d'opinion ». Elle avait été veuve jeune, mais grâce à son travail et à son savoir-faire, elle avait non seulement élevé ses six enfants, mais pris en charge six orphelins dont elle s'était occupée avec dévouement. En dépit de ses « travaux forcés », elle était connue pour son contentement et son affabilité.

Alors que l'enquêteur s'informait des moyens qu'elle employait, étant seule, pour faire face à tout à la fois, elle dit :

— Oh, je ne suis pas seule, j'ai Quelqu'un qui m'aide !

— Tiens, tout le monde me dit qu'on vous voit toujours seule ?

— Voici mon secret. Quand j'ai perdu mon mari, j'ai dit au Seigneur : 'Si tu veux, Seigneur, moi je ferai le travail, et Toi, Tu t'occuperas des soucis et du tracass.' Et je sais qu'il a accepté, car depuis, j'ai été en paix et je n'ai jamais eu à dénouer moi-même les difficultés !

Quel beau témoignage ! Dieu tient ses promesses. *N'a-t-il pas dit : Je ne te délaisserai point et je ne t'abandonnerai point,* Hébreux 13 :5.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y aura pas de souffrances, mais qu'il donnera la force de les traverser avec confiance et même avec joie et actions de grâces.

Le mal, sur l'estomac

Simone est hospitalisée en urgence pour des vomissements incoercibles, accompagnés de douleurs abdominales très violentes. Elle reçoit des calmants très forts et les médecins stomatologues, et gastro-entérologues pratiquent tout un bilan. Du banal calcul vésiculaire au cancer digestif le plus grave, tout est recherché minutieusement et tout est éliminé ! On ne trouve aucune cause organique ! Pourtant, la douleur est toujours là et les vomissements toujours prêts à revenir malgré le traitement médicamenteux mis en place. C'est alors qu'on appelle le psychiatre.

Que peut faire le psychiatre pour une femme de la quarantaine, en pleine vie active, mariée, mère de deux enfants, à cent lieues de la folie ?

« Je suis allé voir Simone à la demande de mes collègues et l'ai écoutée. Simone a parlé, beaucoup parlé, plus d'une heure la première fois. Mariée jeune à 19 ans, après une enfance sans problème particulier, Simone avait eu rapidement ses deux enfants : une petite fille, puis un petit garçon. Son mari était un passionné de sports, et surtout de moto. Il s'était rapidement mis à son compte comme carrossier. Tout allait bien.

Un jour Simone partit le week-end à une réunion de famille. Son mari, lui, était à un week-end de moto. Mue par un étrange pressentiment, Simone rentra précipitamment le samedi soir à la maison. Elle découvrit son mari dans la chambre avec une femme qui participait également au week-end de moto. Ce fut le choc ! Simone se sentit flouée et demanda le divorce. Cependant, à la conciliation devant le juge de Paix, le mari de Simone s'effondra, demanda pardon ; il ne voulait pas briser leur famille par un égarement ponctuel, Simone céda... et la vie reprit comme avant ?

'J'ai pardonné mais je n'ai pas oublié', me dit-elle.

Au fil des années, les enfants grandissaient, l'entreprise s'étoffait, et la moto prit de plus en plus de place dans la vie du mari de Simone. Voilà que le fils aussi devint passionné de moto et commença à participer à des compétitions. Simone se sentit délaissée. Elle me dit : « Je voudrais être sa moto, il lui donne tellement d'attention et de soin. C'est comme s'il y avait une autre femme dans la vie de mon mari. » Bientôt, Simone tomba malade ; elle ne put plus rien avaler. La situation lui resta sur l'estomac. »

Le problème de Simone est qu'elle n'avait pas réellement pardonné à son mari. Quand nous demandons pardon au Seigneur

Jésus, il nous pardonne et efface nos péchés comme si nous n'avions jamais rien fait. Il nous dit :

Les choses anciennes sont passées toutes choses sont devenues nouvelles, 2 Corinthiens 5 : 17.

C'est cela le miracle de la nouvelle naissance : un changement de cœur suivi d'un changement de vie

C'est mon père

Sous le règne de Louis XIV, un officier nommé Duras servait dans le régiment d'Aubusson. La plupart de ceux qui le connaissaient, le croyaient issu d'une puissante famille portant le même nom. Mais il était fils d'un simple paysan. Un jour, son père vint le voir en sabots et vêtu d'une blouse de laboureur, l'officier le présenta avec déférence à son colonel. Le roi, instruit de la manière dont ce soldat avait honoré son père en présence de tous, le fit venir et lui dit :

— Je suis très heureux de connaître un des plus honnêtes hommes de mon royaume.

Il semble que ce geste devrait être tout naturel, car ce n'est pas l'habit ni la profession d'un homme qui en font la qualité. Cependant, si nous y pensons, nous constatons que dans notre monde où tout est « tape-à-l'œil », des fils et des filles qui ont bénéficié du travail acharné ou des sacrifices substantiels de leurs parents n'ont pas toujours la simplicité de cet officier.

Eh oui, cet homme est mon père, ne vous en déplaise, il est né à une autre époque, c'est vrai. Il n'est peut-être pas versé dans les mathématiques modernes, c'est encore vrai. Il est plus à l'aise en pleine nature que dans vos salons artificiels. Mais, c'est mon

père, je l'aime et le respecte. Si je suis ce que je suis, après Dieu, c'est à mes parents que je le dois et, bien que je sois adulte, j'aime à connaître leur avis et à m'entretenir avec eux.

Les choses iraient certainement mieux si comme l'officier de Louis XIV la jeunesse savait honorer ses parents. C'est le seul des dix commandements qui soit suivi d'une promesse :

Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent dans le pays que l'Eternel, ton Dieu, te donne. Exode 20:12.

Puissance de l'amour

Un petit garçon de cinq ans, pensionnaire dans un orphelinat, avait pris l'habitude de dérober les affaires de ses camarades et de les cacher dans son casier.

Le surveillant entreprit de le raisonner : peine perdue. Il essaya différentes méthodes de correction mais l'enfant continuait de voler.

« Peut-être que si l'enfant prend les choses des autres c'est pour compenser le manque d'affection d'un père et d'une mère, suggéra quelqu'un. Essayons de lui témoigner beaucoup, beaucoup d'amour. »

De différentes façons, les responsables de l'orphelinat s'efforcèrent de lui prodiguer les marques d'une affection véritable et au bout de peu de temps on put s'apercevoir d'un changement extraordinaire : l'enfant ne dérobait plus. L'amour avait triomphé.

Essayez-vous aussi. Pour nous les chrétiens il n'y a pas plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Jésus a donné sa

vie pour nous. Vous pouvez lire dans 1 Corinthiens 13, l'hymne à l'amour fraternel.

1 Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour, je suis un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit.

2 Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien.

Je vous invite à lire la première Epître de Paul aux Corinthiens 13 : 1-13.

Parlez-leur de Jésus !

Il y a bien des années, les troupes du gouvernement des États-Unis capturèrent d'une bande d'indiens qui avaient longtemps exercé le vol et les rapt d'enfants sur les frontières de l'Ouest. On trouva entre autre dans leur campement nombre d'enfants volés qui avaient vécu des années parmi eux. Le fait fut rendu public dans la contrée, avec invitation adressée à tous ceux qui avaient perdu des enfants à venir reconnaître les leurs.

De toutes parts, on vit accourir des mères et, parmi elles, une maman à qui deux enfants avaient été volés, un garçon et une fille. Elle s'approcha du groupe des enfants, le cœur palpitant de crainte et d'espérance. Promenant le regard de l'un à l'autre, elle cherchait avec angoisse quelques traits de ressemblance avec ses enfants, mais en vain. Elle ne vit les yeux d'aucun de ces petits s'éclairer d'un signe de reconnaissance subite. Déjà la pauvre

mère allait s'en aller, le désespoir au cœur, lorsqu'un assistant lui demanda si elle n'avait pas le souvenir d'une mélodie qui pût rappeler à ses enfants le temps de leur enfance. Refoulant ses larmes, elle se mit à chanter d'une voix douce et claire un cantique glorifiant Jésus qu'elle avait l'habitude de leur chanter autrefois. Elle n'eut pas le temps de finir la première strophe, qu'un petit garçon et une fillette sortant du groupe s'écrièrent : « Maman ! Maman ! »

Et s'élançèrent dans les bras ouverts de leur mère. Le souvenir de leur maman s'était effacé de leur cœur avec les années, mais le souvenir de ce qu'elle leur avait dit et chanté de Jésus subsistait.

Entretenez-vous par des psaumes, par des hymnes et par des cantiques, nous dit Ephésiens 5:19.

Un groupe de parlementaires français

On a raconté qu'un groupe de parlementaires français, invités avec plusieurs ministres par un de leurs collègues dans sa villa du bord de la méditerranée, admiraient ensemble la vue sur la mer, lorsque soudain, l'un des convives, le ministre du Travail, apercevant un vieux grémant avec des voiles blanches, se mit à fredonner « Blanc plus blanc que Neige ». À mi-voix, une femme, la compagne du ministre de l'Éducation nationale, continua « Lavé dans le sang de l'agneau, Je serai plus blanc que la neige ! ». Quelqu'un d'autre reprit « Jésus par ton sang précieux, enlève mon iniquité ! Regarde-moi du haut des cieux, Dis-moi que tu m'as pardonné...J'ai longtemps erré cœur rebelle, Mais j'entends ta voix qui m'appelle, Au pied

de ta croix, maintenant, Tout confus, brisé, je me rends.» Alors, ils furent plusieurs à achever le vieux cantique de l'École du Dimanche, entraînés par le ministre de la Santé publique. On dit que le président du conseil n'en revenait pas !

Cette anecdote, certifiée authentique, prouve qu'un chant, tout naïf et insignifiant qu'il paraisse, appris dans l'enfance, ne s'effacera peut-être jamais de la mémoire d'un homme, quelle que soit sa carrière.

Dès ton enfance, tu connais les saintes lettres, qui peuvent te rendre sage à salut par la foi en Jésus-Christ, 2
Timothée 3 : 10–17.

Le petit « phénomène »

Invité dans une famille chrétienne pour le repas du soir, je frappe à la porte. Le mari m'accueille avec chaleur, comme un ami. J'en suis fort aise. Il me débarrasse de mon manteau et m'introduit dans le salon où Loïc, un gros bonhomme de sept à huit ans, se fait tirer l'oreille pour me saluer.

À peine dans le fauteuil, la maman s'adresse à son garçon :
—Montre à notre visiteur comme tu joues bien du piano !

Sans se faire prier cette fois, le petit grimpe sur le siège et, avec importance, la poitrine gonflée, tapote les touches d'un doigt malhabile. Il « annonce » une mélodie qui rappelle un air connu : « Au clair de la lune » sans doute.

J'observe la maman. Émerveillée, la bouche ouverte, elle suit les exploits de son rejeton, les mains en position pour déclencher les applaudissements.

—C'est très bien, enchaîne-t-elle. Nous te félicitons... Ça promet, n'est-ce pas Monsieur ?

Et l'enfant de me fixer des yeux pour recueillir quelque louange.

—En effet, dis-je. Pour un commencement...

Mais je n'ai pas envie de terminer ma phrase.

Et la conversation s'engage devant le « petit » qui trône majestueusement sur son siège à vis. Naturellement, Loïc est le centre de cette conversation. Les parents -la maman surtout- passent en revue les dons exceptionnels, les qualités du jeune « phénomène ». On étale ses cahiers et l'on s'attarde sur les « très bien » du professeur. Chacun mentionne sa facilité à apprendre, sa mémoire hors du commun, son intelligence qu'il a manifestée de très bonne heure. Au berceau presque !

—Montre à Monsieur comme tu récites bien...

Et le petit, mis en goût, débite d'un trait « La cigale et la fourmi » qui se termine par des applaudissements encore plus nourris.

Voilà comment on fabrique un orgueilleux, un être suffisant et prétentieux. Non, Madame ! Votre fils n'est pas un phénomène et vous ne le préparez sûrement pas à la lutte persévérante qui fera de lui un vrai pianiste. D'ailleurs, quand votre fils serait un artiste, n'en dites rien. D'abord, vous rendriez jaloux ses frères et sœurs moins doués, et puis vous rendriez un très mauvais service à votre enfant.

L'homme est par nature plein de lui-même, orgueilleux dès le berceau. Il faut donc lui résister puisque, comme vous le savez, « Dieu résiste » à cette catégorie de gens (*Jacques 4:6*). Bien sûr, il ne s'agit pas d'humilier votre enfant, de l'amener à se sous-estimer ou de souligner sans cesse ses travers et ses défauts devant les autres. Non ! Vous le blesseriez sans le conduire sur la voie de l'humilité. Mais c'est une grave -très grave-erreur d'encenser constamment son fils devant les autres. En multipliant les éloges, vous lui faites croire qu'il est un phœnix, ce qui le marquera pour la vie. Certainement, vous ne l'aidez pas à plaider coupable devant son Seigneur.

Votre fils a-t-il de réels talents ? Ne les ignorez pas mais donnez-lui l'occasion d'en rendre grâce à Dieu. Apprenez-lui de bonne heure à confier ses dons au Maître, à les Lui consacrer vraiment. À les perdre même plutôt que de courir le risque de devenir un « centre » et de s'idolâtrer soi-même. Ce qui est appris dans l'enfance -bien ou mal-s'efface difficilement. Il est donc important de veiller à l'éducation des siens. La Parole de Dieu nous dit :

Et vous, pères (parents) élevez vos enfants en les corrigeant et en les instruisant selon le Seigneur, Ephésiens 6 : 1-4.

Quelles traces laissons-nous ?

Un général américain raconte qu'un jour d'hiver il sortait de chez lui avec son fils ; une neige épaisse couvrait le sol. Le garçon avait la main dans celle de son père, mais peu à peu il la lâcha et resta en arrière. Au bout d'un moment, le général se retourna et le vit qui, bien droit, la tête haute, essayait d'imiter tous ses mouvements. L'enfant faisait de grands efforts pour

placer bien exactement ses petits pieds dans les empreintes de son père. « Quand je vis, dit celui-ci, que le gamin se mettait déjà en tête de suivre mes traces, je me sentis obligé de marcher droit, et je pensai que je devais prendre un soin plus grand de faire le bien en toutes choses. » Dans la première épître de Paul aux Corinthiens 11:1 :

Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Christ. » Ou encore « Te montrant toi-même à tous égards un modèle de bonnes œuvres, et donnant un enseignement pur, digne, Tite 2 : 7.

Expérience faite

En 1946 paraissait aux Etats-Unis un manuel d'éducation : « Comment soigner et éduquer votre enfant. » Il pouvait se résumer ainsi : « Toute civilisation étant en répression ou mutilation de l'instinct sexuel, il faut supprimer l'éducation répressive du bébé et de l'enfant. » Ce qui a amené à tout laisser faire. Des millions de parents, américains d'abord, puis européens, l'ont cru.

Or, en 1974, le docteur Spock, l'auteur du manuel en question, a avoué : « Je me suis trompé. »

C'est que, entre les deux dates, il était devenu père et grand-père. Mais néanmoins, le mal était fait, et c'est ainsi que l'on s'est acheminé vers la société permissive que l'on connaît aujourd'hui.

Le docteur Spock a donné ensuite ce conseil aux parents qui venaient le consulter :

« Donnez à vos porcs et à vos enfants tout ce qu'ils désirent. C'est ainsi que vous aurez de bons porcs... et de mauvais enfants. »

En France, il y a presque 50 ans, Françoise Dolto, une psychanalyste, reprenait la théorie du Dr Spock sur l'éducation des enfants. Mon petit frère venait de naître et ma maman qui ne supportait plus l'éducation autoritaire dans laquelle elle et mon père nous avaient élevés, décida de se fier aux théories modernes de ces spécialistes à la mode. Ce fut une véritable catastrophe et 50 ans plus tard, on peut voir de nos yeux les méfaits de la théorie de l'enfant Roi.

A 10 ans, mon petit frère a mis le feu à la maison qui a été consumée presque totalement. A 12 ans, il ramenait une copine à la maison pour passer la nuit, à 13 ans, il aimait l'herbe et il la fumait. Toute sa vie il a été rebelle et insoumis, les pauvres parents ont pleuré toutes les larmes de leur corps.

La Bible ne manque pas de donner de sages conseils en ce qui concerne l'éducation des enfants, entre autres, dans le livre des Proverbes situé dans l'Ancien Testament, juste après le livre des Psaumes. Cet ouvrage, essentiellement l'œuvre du roi Salomon, est une suite de développements pédagogiques ou de brèves sentences, dont l'objet est d'enseigner la "Sagesse", mais la sagesse selon Dieu et non selon les hommes. Un exemple :

Instruis l'enfant selon la voie qu'il doit suivre ; et quand il sera vieux, il ne s'en détournera pas.

Je vous propose de lire Proverbes 22 du verset 1 au 10.

Faut-il vraiment écouter ses parents ?

L'entrée du terrier des rats musqués se trouve généralement en dessous du niveau de l'eau. Le rat musqué plonge donc sous l'eau pour rentrer chez lui, et remonte dans son terrier creusé dans la terre des berges. Un jour, je trouvai une entrée prometteuse, car j'estimai que ce terrier devait abriter toute une famille. Ne pouvant placer le piège habituel, je fixai solidement à l'entrée une nasse de ma fabrication (rouleau de grillage fermé d'un côté et portant de l'autre une entrée en forme de cône); le rat musqué entra par le cône dans la nasse et n'arriva plus à en ressortir. La famille était donc enfermée dans son terrier et le piège mortel les attendait à la sortie. Mais cette fois, je ne capturai que deux jeunes membres de la famille.

On peut imaginer les choses ainsi : papa et maman rats musqués, sages et expérimentés, firent comprendre solennellement à chacun qu'il ne fallait sortir à aucun prix. Mais avec le temps, perdant patience, sûrs d'eux-mêmes, bravant le danger, deux de leurs enfants sortirent dans la nasse... pour y perdre la vie.

Pourquoi donc ces « jeunes » n'ont-ils pas écouté la voix de la sagesse, selon qu'il est écrit :

Ecoute, mon fils, l'instruction de ton père, et ne rejette pas l'enseignement de ta mère, verset tiré de l'un des plus beaux Proverbes à savoir, 1 : 33.

A ma fille qui va avoir treize ans

Johanne, ma chérie,

Hier nous avons mis en cartons les restes de ton enfance. Tu vas avoir treize ans et tu as décidé qu'il en était temps. Alors, nous avons descendu à la cave ta maison de poupée, le berceau, tes jeux, tous ces jouets qui disaient : « Voici la chambre d'une petite fille. » Maintenant, tu veux des posters au mur, des cassettes, et faire en sorte que cette chambre soit celle d'une grande.

Comme tu es la deuxième de nos enfants, cela ne nous a guère étonnés, ta maman et moi. La seule surprise, comme pour ton frère, c'est la rapidité avec laquelle c'est arrivé. Ne viens-tu pas tout juste de naître ? Quand as-tu cessé d'avoir peur du noir ? Il y a combien de temps que nous avons fait notre dernière partie de cache-cache ?

Aujourd'hui, te voilà mi-enfant, mi-femme, pleine de contradictions, impatiente de quitter le rassurant cocon familial, avide de nouveautés et d'émotions fortes.

Ce qui veut dire, ma presque adolescente, que dans les quelques années qui viennent tu seras stupéfaite de constater notre ignorance en matière de tout ce qui est branché, ringard ou super. Il y a bien des chances pour que nous n'ayons pas les mêmes goûts et que tu détestes ce qui nous plaît. Lorsque nous te refuserons une activité, tu t'empresseras de nous apprendre qu'on l'autorise à toutes les filles de ton âge.

Il t'arrivera de penser que tu as les parents les plus idiots, les plus minables et les plus injustes que la Terre ait jamais portés. A mon avis, rien de plus normal, car nous t'aimons assez pour courir le risque de ne pas toujours être aimés de toi.

Par moments, lorsque nous serons à bout de patience, ta mère et moi serons tentés de lâcher : « C'est bon... Fais ce que tu

veux ! » Mais une pensée nous arrêtera : celle de ces gosses livrés à eux-mêmes parce que les parents ont baissé les bras.

Nous, nous sommes des parents vieux jeu dans la mesure où nous croyons que la vie est un don sur lequel il faut veiller, et que ce rôle incombe aux parents.

Rôle parfois effrayant quand on se dit qu'il n'existe aucun service de voyage accompagné pour passer en toute sécurité de l'enfance à l'âge adulte ; aucune possibilité de te prendre par la main et de t'y conduire sans danger. Ce voyage, tu dois le faire seule. Nous pouvons te conseiller, te faire part de nos expériences, avancer des suggestions, mais la décision de nous écouter ou non, t'appartiendra. Tu seras responsable de tes choix.

Il est parfois difficile de ne pas avoir hâte de grandir. Crois-le ou non, Johanne, ton vieux papa ne l'a pas oublié. Avoir treize ans, c'est comme une promesse en voie de réalisation. Des rêves attendent de devenir réalité ; des rencontres nouvelles se préparent, l'indépendance te fait signe au coin de la rue... Mais souviens-toi que ça ne veut pas dire que tout va t'arriver du jour au lendemain, même si tu le souhaites.

Hier encore, lorsque tu voulais attirer mon attention et que tu me sentais distrait, tu prenais mon visage entre tes mains et tu me grondais :

« Papa, écoute-moi avec tes yeux et vois-moi avec ton cœur. »

Combien de choses tu nous as apprises ! Tu as toujours été rêveuse et poète. Merci, Johanne, pour les joies dont tu as comblé notre existence. Puisses-tu voir toujours la vie non pas simplement avec tes yeux, mais aussi avec ton cœur.

Je t'aime ma fille.

Signé : Ton Papa.

Garde ton cœur plus que toute autre chose, car de lui viennent les sources de la vie. Proverbes 4: 23.

Puis ce merveilleux texte d'Ecclésiaste chapitre 12 du verset 1 à 16 :

Jeune homme (jeune fille), réjouis-toi dans ta jeunesse, livre ton cœur à la joie pendant les jours de ta jeunesse, marche dans les voies de ton cœur et selon les regards de tes yeux ; mais sache que pour tout cela Dieu t'appellera en jugement.

On dirait des paroles de la Bible

Il y a plusieurs années, j'eus à cœur de mettre des affiches bibliques sur la vitrine de la boutique qui nous servait de salle de réunion. Un jeune garçon, les colla sur du polystyrène rigide. Je lui dis :

— Prions afin qu'un grand nombre d'âmes se convertisse par ce moyen !

Peut-être quinze jours après, alors que j'étais dans la salle, j'entendis à l'extérieur quelqu'un dire :

— On dirait des paroles de la Bible.

Je sortis et parlai avec un couple habitant à 300km d'ici, de passage dans notre ville pour aller visiter le château de Versailles. Je leur proposai une Bible et nous avons parlé de Dieu ; le lendemain, ils me visitèrent à nouveau et l'homme me dit :

— J'aimerais bien rencontrer un pasteur là où nous habitons dans le Nord de la France.

J'écrivis aussitôt à un chrétien qui habitait près de chez eux. Il les visita, l'un et l'autre se convertirent quelques mois après. Ils

furent baptisés et témoignèrent à leurs enfants : une de leurs filles à Lyon se convertit... Puis, le reste de la famille a suivi, soit plus de 60 personnes en tout !

Celui qui marche en pleurant, quand il porte la semence, Revient avec allégresse, quand il porte ses gerbes, Psaumes 126 : 6.

Dès le matin sème ta semence, et le soir ne laisse pas reposer ta main ; car tu ne sais point ce qui réussira, ceci ou cela, ou si l'un et l'autre sont également bons. Ecclésiaste 11 : 6.

Le Seigneur nous dit aussi dans Esaïe 55 : La Parole qui sort de ma bouche ne retourne point à moi sans effet, sans avoir exécuté ma volonté, dit l'Eternel. C'est notre responsabilité de semer la Parole de Dieu.

Fruits de la semence divine

Elle avait bien souvent le moral en berne, la jeune épouse, en attendant son capitaine qui voguait sur les mers. Un jour, une servante du Seigneur lui parla de Jésus, de son amour et de son œuvre sur la croix et lui laissa en partant un petit calendrier de La Bonne Semence.

Feuillet après feuillet, la grâce divine pénétra dans ce cœur, et lui apporta la joie de Jésus. Il va bientôt rentrer, mon capitaine, se dit-elle, quel plus beau cadeau puis-je lui offrir que ce calendrier, il l'emportera sur les eaux avec son merveilleux message, et Dieu exaucera mes prières pour qu'il opère dans son cœur.

Lui, de son côté, pensait avec joie à son retour prochain dans sa patrie, l'Italie. Enfin, voici la première escale, Gênes. Après une courte promenade sur les quais, il rejoignit sa

cabine :surprise, un joli calendrier aux vives couleurs était accroché là près du hublot : c'était un évangéliste de la mission des marins qui était passé par là. A son tour, le capitaine découvrit jour après jour le message divin qui illumina son cœur et fit de lui une nouvelle créature. Cemerveilleux calendrier ne sera-t-il pas le plus beau parmi tous les souvenirs apportés à ma bien-aimée ? Pensa-t-il... Enfin ce fut le retour dans la petite île de Fiorio d'Ischio baignant dans l'azur et toute embaumée par les bougainvilliers.

Après avoir offert les quelques souvenirs rapportés de ses voyages, il dit :

—J'ai encore quelque chose de précieux pour toi, ma bien-aimée,

—Oh, moi aussi ! Répondit-elle.

Et tous les deux s'avancèrent tenant chacun, glorieuse surprise, le calendrier instrument de leur salut. La joie fut grande dans le ciel et dans leur cœur ! Deux calendriers évangéliques distribués, deux miracles de la grâce de Dieu au XXIème siècle !

Que cela nous incite, amis chrétiens, sans nous relâcher, à répandre la divine semence.

La semence, nous dit la Bible, c'est la Parole de Dieu.

Un petit traité

Un jeune Français blessé au siège de Saint-Quentin était étendu languissant sur la couchette d'un hôpital ; ses regards tombèrent sur un feuillet que quelqu'un avait posé. Il le lut et sa vie en fut transformée. Le monument de ce soldat se trouve devant l'église réformée de l'Oratoire, à Paris. Il tient une bible à la main. Ce soldat, c'était l'amiral de Coligny.

Mais le petit feuillet n'avait pas terminé son œuvre. Après avoir apporté dans le cœur de Coligny la conviction des vérités de l'Évangile, il tomba entre les mains d'une sœur de la Miséricorde qui soignait le soldat. Terrifiée et pénitente à l'idée d'avoir lu des déclarations si contraires à tout ce qu'elle révérait, la sœur se hâta d'aller confesser ses péchés à la supérieure. Cette dernière, pour juger de la culpabilité de la pénitente, fut obligée de lire le traité. Tandis qu'elle le lisait, une grande lumière brilla dans son cœur. La conviction apportée par cette lumière l'obligea à quitter la France et à s'en aller au Palatinat où elle emporta le feuillet contenant le message divin.

Ce n'était qu'une feuille de papier, coûtant quelques centimes seulement ; mais destinée à se tenir devant les rois.

En effet, l'ex-sœur supérieure rencontra Guillaume d'Orange et devint sa femme. Le feuillet qui l'avait éclairée encouragea le prince à tenir ferme pour les vérités évangéliques.

Tout cela parce qu'un inconnu laissa un jour un petit traité sur une couchette d'hôpital !

L'apôtre Paul disait :

Je n'ai pas honte de l'Évangile, c'est la puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit ! Romains 1 : 16.

Ayrton Senna, la Bible a changé ma vie

Il y a quelques années disparaissait, dans un tragique accident, Ayrton Senna, triple champion du monde automobile de Formule 1, alors au sommet de la gloire et de la popularité.

Quatre ans avant sa mort, un journaliste d'un magazine de presse, spécialisée dans le sport auto, l'interrogeait sur ses motivations et ses préoccupations en dehors du sport. Voilà un extrait de ce qu'il répondit :

« Je ne lis aucun roman, je me contente de quotidiens et de quelques magazines, mais je ne me sépare jamais de ma bible, mon livre de chevet. J'en lis chaque jour un passage... La lecture de la Bible a changé ma vie. Je m'identifie à cent pour cent à ce que je lis. J'y trouve les solutions aux questions qui se posent à moi. Mais j'ai encore beaucoup à apprendre, beaucoup de chemin à parcourir, si je veux à la fois recevoir et transmettre le savoir contenu dans la Bible. Pour le moment, je reçois plus que je ne donne... Le ciel, la terre, les oiseaux, la vie sont des dons de Dieu et moi, simple humain, j'aspire à être en harmonie et en paix avec mes convictions.

Je crois beaucoup en Dieu, c'est lui qui a le contrôle sur toute ma vie. »

Ta parole est une lampe à mes pieds, et une lumière sur mon sentier, ou encore,

Je te cherche de tout mon cœur

Je te cherche de tout mon cœur : Ne me laisse pas m'égarer loin de tes commandements !

Je serre ta parole dans mon cœur, Afin de ne pas pécher contre toi.

Ces extraits sont tirés du Psaume 119, le plus long Psaume de la Bible, qui parle des différents aspects de la parole de Dieu.

L'enfant évangéliste

Quand feu l'évêque de Madras était en train de visiter Travancore, on lui amena une petite esclave connue sous le nom de l'enfant évangéliste. Elle avait mérité ce titre par son zèle à parler de Jésus-Christ tout autour d'elle. Sa persévérance pleine de calme mais de ferme détermination dans cette voie avait fini par attirer plusieurs personnes au Sauveur.

C'était une remarquable évangéliste, parlant de la mort et de la résurrection du Seigneur à toute personne souhaitant l'interroger, puis elle amenait ces personnes à recevoir Jésus-Christ comme Sauveur et Seigneur de leur vie.

Mais que de traitements d'une incroyable brutalité n'avait-elle pas eu à subir ! Quand elle fut présentée à l'évêque, son visage, son cou, ses bras étaient balafrés et lacérés par les coups !

En la voyant, les yeux de l'évêque se remplirent de larmes :
— Mon enfant, comment avez-vous pu supporter tout cela ?
S'écria-t-il.

Elle leva les yeux vers lui, surprise, en disant :
— N'aimez-vous pas, vous aussi, souffrir pour Christ ?

Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre, Jean 15 : 20.

Heureux serez-vous, lorsqu'on vous outragera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement de vous toute sorte de mal, à cause de moi, Matthieu 5 : 11.

Jimmy Carter, 39ème président des États-Unis

Son mandat est marqué par d'importantes réussites en politique extérieure dont les traités sur le Canal de Panama, les Accords de Camp David (le traité de paix entre l'Égypte et Israël), le traité SALT II sur la limitation des armements stratégiques avec l'Union soviétique et l'ouverture de relations diplomatiques avec la République populaire de Chine.

Depuis son départ de la Maison Blanche, il s'est proposé en tant que médiateur de conflits internationaux et il met son prestige au service de causes caritatives. En 2002, il reçoit le Prix Nobel de la paix en récompense de ses « efforts pour résoudre les conflits internationaux par des solutions pacifistes, pour faire progresser la démocratie et les Droits de l'homme, et pour promouvoir le développement économique et social ». Il se distingue également en littérature, étant l'auteur de nombreux livres.

L'expérience chrétienne de Jimmy Carter plonge ses racines dans le milieu baptiste au sein duquel il a grandi.

Il fut baptisé par immersion en 1935, bien que -admet-il-pas encore né de nouveau à ce moment-là.

Il déclara un jour à propos des années 1963-1965 : « Je n'avais jamais connu d'intimité personnelle avec Christ jusqu'à dix ou douze ans en arrière environ. C'est alors que je commençai à voir beaucoup plus clairement la signification de Christ dans ma vie, et cela changea totalement mon comportement. »

A partir des années 1970, Jimmy Carter a souvent répété : « Ma religion est aussi naturelle pour moi que la respiration », et

« le plus important dans ma vie, bien avant toutes choses, c'est Jésus-Christ. »

Je me suis lassé

Un chrétien distribuait un jour des tracts dans les rues de sa ville, quand il fut soudain interpellé par un homme d'un certain âge :

— Ah, dit-il, j'ai distribué des tracts moi aussi lorsque j'étais plus jeune, mais c'est un travail qui ne porte pas de fruits. Je n'ai jamais vu une âme venir au Seigneur par ce moyen. Aussi, me suis-je lassé et n'ai-je pas continué.

Le zélé distributeur fut quelque peu déconcerté par cette remarque décourageante. Mais il se souvint aussitôt de sa propre conversion et comment il avait été lui-même attiré à Dieu par un tract. Ce travail portait quand même du fruit.

Il raconta sa conversion au chrétien sceptique et quand il eut fini celui-ci lui demanda :

— Pourriez-vous me préciser l'époque, le lieu, le moment où vous avez reçu le prospectus qui vous a amené à la conversion ?

— Oh, oui, cela m'est chose facile, car de tels moments marquent dans la vie. C'était dans telle rue, un homme se trouvait à telle heure, le soir, devant tel lieu de culte. Il m'a appelé et m'a invité à assister à la réunion, mais voyant mon refus, il m'a donné le tract en disant :

‘Jeune homme, lisez ce prospectus et si un jour vous êtes dans la détresse venez me voir.’

Les yeux du monsieur se remplirent de larmes ; il secoua les mains de son jeune interlocuteur :

— Monsieur, l'homme dont vous venez de parler, c'est moi ! Oui chaque soir, je faisais ce travail ; j'étais jeune converti, mais ne voyant venir aucune âme au Seigneur par ce moyen, je me suis lassé. Maintenant, après vingt ans, Dieu me montre que ce n'était pas en vain et il me pousse ce soir à confesser ma faiblesse et à travailler de nouveau pour Lui, et cela par ce moyen.

Pour n'avoir tenu compte que des choses qui se voient, cet homme a perdu vingt ans de sa vie et laissé bien des âmes courir à la perdition, alors que Dieu l'avait choisi pour être une sentinelle dans sa ville et offrir le salut aux perdus.

Une simple lecture

J'ai tenu pendant plusieurs mois un kiosque biblique à l'entrée de la cathédrale Saint-Pierre à Genève. Beaucoup de personnes de plusieurs pays venaient la visiter.

Un jour, un jeune homme s'intéressa à ma littérature. Mais je réalisai vite qu'il parlait l'italien (que je ne connaissais pas) : comment alors lui faire comprendre l'importance de lire la Bible ?

Comme j'avais la Parole de Dieu en plusieurs langues, je pris un volume en italien et l'ouvrant au Psaume 1er, je lui fis signe de lire ce texte, et il le fit avec un intérêt manifeste.

Cette simple lecture a suffi pour le convaincre d'acheter le livre qui rend heureux celui qui le médite.

*Heureux l'homme qui ne marche pas selon le conseil des méchants, Qui ne s'arrête pas sur la voie des pécheurs, Et qui ne s'assied pas en compagnie des moqueurs,
Mais qui trouve son plaisir dans la loi de l'Eternel, Et qui la médite jour et nuit !
Il est comme un arbre planté près d'un courant d'eau, Qui donne son fruit en sa saison, Et dont le feuillage ne se flétrit point : Tout ce qu'il fait lui réussit, Psaumes 1 : 1-3.*

Le petit mousse

La tempête faisait rage. La pluie et les vagues balayaient tout le pont. Le clairon sonna :
— Tout le monde sur le pont !

Il fallait monter aux huniers. La besogne allait être dure. On débuta par une rasade de genièvre. Les hommes, à la file indienne, passèrent devant le distributeur. Chacun avala son grog. Quand vint son tour, Jack, le petit mousse, douze ans, hésita, recula, puis résolument murmura :
— Excusez-moi, je préfère ne pas boire !
— Quoi ? gamin de malheur ! Fit le matelot en avalant sa lampée.

On ne pensa plus au petit. L'océan crachait sa colère, il fallait lutter. Mais en rentrant à l'écoutille, le distributeur d'alcool s'écria :
— Capitaine, voilà un particulier qui rechigne à la distribution !
— Ton nom ? demanda le capitaine... Il faut que tu apprennes à boire de l'eau-de-vie, si tu veux être un marin.
— Pardon capitaine, je préfère ne pas boire !

Le capitaine n'était pas homme à entendre discuter ses ordres :

— Qu'on lui donne la corde ! Hurla-t-il.

Le fouet siffla dans l'air et zébra le dos du petit. A chaque coup, les larmes sautaient de ses yeux bleus ciel.

— Et maintenant, boiras-tu, oui ou non ?

— S'il vous plaît, je préfère ne pas boire !

— Ah ! Tête de mulet ! Grogna le capitaine, monte au mât, tu y passeras la nuit !

L'obscurité était lugubre. Le pauvre petit escalada les cordages et subit toute la nuit le balancement formidable du navire. Le lendemain, on l'appela. Pas de réponse. On grimpa le chercher. Son petit corps était accroché au mât. On le descendit, à moitié gelé, et l'on frotta ses membres jusqu'à qu'il ait repris connaissance.

— A présent, bois cela !

— S'il vous plaît, capitaine...

— Tonnerre, je ne permets pas qu'on me résiste !

L'enfant prit courage et expliqua.

— Nous étions heureux, autrefois. Mon père se mit à boire. Il n'y eut plus d'argent ; il fallut vendre la maison. Ma mère, le cœur brisé, me fit jurer de ne jamais boire d'alcool. Dois-je manquer à ma promesse ?

— Non, non, petit, fit le capitaine, visiblement ému.

Il prit l'enfant dans ses bras et, s'adressant aux matelots, leur dit :

— Marsouins, tâchez de soigner ce gosse-là : c'est un homme, ça !

*Ne regarde pas le vin qui paraît d'un beau rouge,
Qui fait des perles dans la coupe, Et qui coule aisément.
Il finit par mordre comme un serpent,
Et par piquer comme un basilic.
Tes yeux se porteront sur des étrangères,
Et ton cœur parlera d'une manière perverse.
Tu seras comme un homme couché au milieu de la mer, Comme
un homme couché sur le sommet d'un mât:
On m'a frappé,... je n'ai point de mal !... On m'a battu,... je ne
sens rien !... Quand me réveillerai-je ?... J'en veux encore !*
Proverbes 23 : 31-35.

Sans lui, je ne suis rien !

Pendant plus de vingt ans, Michael Chang a été sur le devant de la scène dans le monde du tennis. Lorsqu'il a sorti Yvan Lendl et Stefan Edberg pour remporter, en 1989, à Roland Garros, ce tournoi du Grand Chelem, il est devenu le vainqueur le plus jeune de toute l'histoire du tennis.

Quand il a publiquement remercié Jésus-Christ pour sa victoire, en disant que sans lui il ne pouvait rien, la foule a réagi diversement : critiques et applaudissements ont jailli. D'autres joueurs, anciens et vétérans, n'ont pas manqué de rire et de s'attendre à la chute rapide de cet étrange témoin de Jésus. Mais Michael ne s'est pas laissé troubler et il a gardé le même discours, même lorsqu'il est devenu une star, un phénomène médiatisé dans le monde entier. Devant son public, il a expliqué

un jour : « J'ai reçu tant de joie, d'amour et de bénédiction de la part de Dieu que je ne peux qu'en témoigner. N'est-ce pas ainsi lorsque le meilleur vous arrive ; vous souhaitez partager votre bonheur ! »

Michael avait pourtant un handicap pour un joueur de ce niveau, sa petitesse. Les clés de sa réussite furent dans des entraînements intensifs très complets et, ajouta-t-il, sa vie spirituelle. En effet, sa foi était autant nécessaire à son épanouissement que les exercices sportifs. Il tenta constamment de la développer, notamment dans sa vie privée.

« La première chose que je fais le matin, en me levant, c'est de passer un moment à lire la Bible et à prier. Le soir encore, j'étudie cette Bible. Chaque jour, je passe du temps dans la prière et je sens Dieu présent à mes côtés, m'enseignant et me guidant dans tous les aspects de ma vie. Comment peut-on se priver de sa richesse ? Dans les bonnes et les moins bonnes circonstances de la vie, si vous gardez les yeux fixés sur lui, vous êtes assurés de recevoir sa joie et sa paix. »

Alors qu'il entrait dans sa première année de joueur professionnel, Michael a demandé à Jésus d'être le maître de sa vie. Depuis, il eut la profonde conviction que la main de Dieu était sur lui à chaque instant de sa vie.

« Bien avant même la gloire et l'argent, le Seigneur est là pour diriger ma vie. Sa présence et son soutien me donnent une confiance sans limites. Plein de choses se passent dans ma vie et je ne crois pas qu'elles soient dues au hasard. Le Seigneur m'aime, veille, surveille et marche toujours à mes côtés. C'est une grande satisfaction de le savoir présent, quoi qu'il m'arrive ! »

Une petite fille courageuse

— Je dois aller au couvent du Mont de la Salle... Tu connais le chemin ?

C'est avec cette question que Michel Fourniret, dans une petite ville des Ardennes belges, prit contact avec Marie-Ascension le 28 juin 2003. La fillette tenta de lui expliquer le chemin mais l'homme feignit de ne pas comprendre et l'invita à monter dans sa voiture. Elle refusa en lui disant qu'elle n'avait pas le droit de monter en voiture avec quelqu'un qu'elle ne connaissait pas. L'homme la félicita pour sa prudence et la rassura en se présentant comme un père de famille et, en plus un enseignant.

— Tu peux me faire confiance.

Le père de Marie-Ascension était aussi enseignant et lui avait expliqué qu'il faut être serviable... Finalement, elle monta dans la voiture. Personne n'avait vu cette fillette originaire du Burundi monter dans l'auto. Fourniret démarra et le ton changea :

— Je vais te punir, dit-il, et il l'obligea à s'accroupir sous la boîte à gants.

—Monsieur, vous appartenez à la bande de Dutroux ?

—Non, je suis pire que lui.

—Croyez-vous en Dieu ?

—Pourquoi cette question ?

— Parce que si vous croyez en Dieu, vous ne me ferez pas de mal.

Fourniret se tut et la petite se mit à prier à haute voix, ce qui eut le don d'irriter son ravisseur. Il arrêta la voiture, ligota l'enfant et la déposa derrière lui dans la camionnette. Marie-

Ascension arriva à défaire les liens de ses pieds et grignota la bande de cuir qui enserrait ses mains. Elle parvint ainsi à se libérer et trouva le bouton de la porte coulissante. Lorsque Fourniret ralentit à un carrefour, elle ouvrit la porte et se jeta dans le vide. Elle fut sauvée, mais elle se trouvait au beau milieu d'une forêt, au bord d'une route peu fréquentée : un panneau indiquait « sa » ville à 25 km de là...

Quelques instants plus tard, une voiture s'arrêta et prit la fillette qui raconta à la conductrice tout ce qui venait de lui arriver.

— Tout cela n'est pas dû au hasard : je suis certaine que Dieu a entendu ma prière.

Juste devant elles, la camionnette revint : le tueur en série avait fait demi-tour pour récupérer sa victime.

Heureusement, la conductrice maîtrisait bien la conduite, et put échapper à Fourniret après avoir mémorisé le numéro d'immatriculation de son véhicule. Les gendarmes, informés, se rendirent sur les lieux et arrêtaient le criminel.

Il aura fallu un an pour que la Justice se rende compte qu'il s'agissait d'un tueur en série. C'est seulement quand Mme Fourniret apprit que Mme Dutroux avait pris 30 ans pour complicité qu'elle s'est décidée, elle aussi, à parler et qu'elle reconnut avoir assisté à au moins six meurtres...

Le père de Marie-Ascension fut tellement ému et tellement reconnaissant envers Dieu du retour de sa fille qu'il a invité 400 personnes, voisins et amis, pour rendre grâce au Seigneur. La fête eut lieu au couvent du Mont de la Salle, à l'endroit que Marie-Ascension devait indiquer au tueur en série. La Parole de Dieu nous dit dans le Psaume 34, verset 7.

Quand un malheureux crie, l'Eternel entend, Et il le sauve de toutes ses détresses.

Compassion

La Reine Victoria apprit que la femme d'un ouvrier avait perdu son bébé. Ayant elle-même connu la même affliction, elle se sentit poussée à aller exprimer sa sympathie et rendit visite à la jeune maman. Quand elle fut repartie, les voisins lui demandèrent ce que la reine lui avait dit. « Rien ! Elle a mis simplement ses mains sur les miennes, et nous avons pleuré ensemble ! »

Le verset le plus court de la Bible se trouve dans l'Evangile de Jean 11 : 35.

Jésus pleura. A la mort de son ami Lazare, il n'avait plus d'autre chose à faire que de pleurer avant de le ressusciter !

Une autre occasion où Jésus pleura fut lorsqu'il vit Jérusalem, évangile de Luc 19 : 41.

Comme il approchait de la ville, Jésus, en la voyant, pleura sur elle, et dit : Si toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix ! Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux.

Il viendra sur toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront, et te serreront de toutes parts ; ils te détruiront, toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée.

Et effectivement en l'an 70, les Romains ont envahi Jérusalem et détruit le temple, et amené la ville dans un chaos

extraordinaire où l'on ne pouvait plus rien retrouver. Tout a été cassé, brisé, il n'est pas resté pierre sur pierre. A nous de reconnaître la grâce d'avoir été visités par notre Seigneur !

Et le Seigneur dit...

Un homme, que nous appellerons Carlos, s'en retournait chez lui après une dure journée de travail. Il croisa des jeunes gens qui lui mirent un tract dans la main. Y jetant un coup d'œil, il réalisa que cela avait un rapport avec la religion, le déchira en petits morceaux et tout en prononçant des jurons, le jeta au vent. Carlos avait décidé une fois pour toutes qu'il haïssait Dieu, l'Eglise, et tout ce que représentait l'Eglise. Son attitude avait très probablement été influencée par la lecture de littérature communiste.

Tout au long du chemin qui le conduisait chez lui, Carlos maudit l'Eglise et les jeunes gens qui lui avaient donné le tract. Arrivé chez lui, il enleva sa veste et remarqua que quelque chose y était attaché. Il le prit et reconnut le petit morceau de tract qu'il avait déchiré. Il y était écrit : « Et le Seigneur dit... » Carlos lut cette phrase, lança un autre juron, et jeta le morceau de papier au loin. Mais cette phrase s'était enfoncée dans son esprit. « Et le Seigneur dit... ». Tout en soupant, cette phrase résonnait au-dedans de lui. Cette nuit-là, tandis qu'il essayait de se rendormir, elle occupait ses pensées et excitait sa curiosité. En fait, il ne dormit pas bien du tout car il se demandait ce que le Seigneur avait dit, et cela l'avait maintenu éveillé !

Toute la journée suivante, tandis que Carlos faisait son travail, la phrase le hantait : « Et le Seigneur dit... » D'instant en

instant, en dépit de ses dénégations, sa curiosité augmentait. Dès la fin de sa journée de travail, il se fraya rapidement un chemin vers le même coin de rue où le tract lui avait été donné. Il retrouva là les jeunes chrétiens qui, fidèlement, distribuaient de la littérature évangélique et répandaient ainsi le message de l'Évangile.

Carlos se précipita vers l'un des jeunes gens et supplia :

—Oh, s'il vous plaît, dites-moi ce que le Seigneur disait.

Puis il raconta ce qui s'était passé et, à son tour, le jeune homme lui expliqua ce qu'avait dit le Seigneur.

Quel a été le résultat ? Eh bien, à ce même coin de rue, Carlos a été merveilleusement sauvé ! Aujourd'hui, il est pasteur en Afrique du Sud. Son histoire est la vivante illustration de la puissance de la page imprimée !

Dès le matin, sème ta semence, et le soir ne laisse pas reposer tes mains, car tu ne sais point ce qui réussira.

Ecclésiaste 11:1-6.

Douceur

Un soldat incrédule raconte l'expérience que voici :

« Nous avions, dans notre compagnie, un jeune soldat qui était un chrétien convaincu. Un soir, il rentra fatigué, mouillé et crotté de boue. Mais avant de se coucher, comme d'habitude, il s'agenouilla pour prier. Je ramassai alors mes chaussures trempées et boueuses et les lançai violemment contre lui ; mais il continua de prier comme si de rien n'était. Le lendemain matin, je retrouvai, avec surprise, mes chaussures soigneusement cirées

et rangées à la tête de mon lit. C'était sa réponse à ma persécution ! Tant de douceur me bouleversa : le jour même, je donnai moi aussi ma vie à Jésus-Christ. »

Dans ce monde de violence, nous montrons trop souvent les preuves de notre mauvais caractère. Nous nous rendons célèbres parfois, par nos éclats de colère. Jésus, pourtant, a dit :
Heureux les doux, car ils hériteront la terre, Matthieu 5 : 5.

Jésus, sur la croix, est le parfait modèle, ainsi que l'auteur véritable de la douceur. Approchons-nous de Lui, afin qu'il nous enseigne la douceur, comme Il l'a fait pour ce soldat chrétien.

Ce que peut faire un doigt au service de Dieu

Samuel Isaac Schreschewsky, appelé plus tard par ses collègues « frère Sherry » pour simplifier, naquit dans une famille juive en Lituanie. Après avoir fait des études à l'école Talmud-Torah à Zythomyr en Russie, il fréquenta l'université allemande de Breslau ; de là il gagna les Etats-Unis où un chrétien le mit en présence de l'Evangile ; le brillant étudiant israélite accepta Jésus-Christ comme son Sauveur et son Messie, et entendit l'appel pour la mission en Chine. Il connaissait déjà le russe, l'allemand, l'anglais en plus du grec et de l'hébreu. Dès son arrivée en Chine il s'attela à la langue chinoise qu'il possédait bien vite, et comme le besoin urgent d'une traduction de la Bible en langue mandarine se faisait sentir il fut désigné avec six collègues pour entreprendre la traduction du Nouveau Testament ; quant à l'Ancien Testament, il en assumait tout seul la

traduction en mandarin, sa grande connaissance de l'hébreu lui facilitant considérablement la tâche.

Moins de quinze ans après son arrivée en Chine -en 1873-la Bible entière en mandarin fut imprimée en Amérique. Le travail de l'évangélisation proprement dite étant alors en pleine expansion en Chine, il fallut nommer un responsable et le choix de la Société des Missions se porta tout naturellement sur « frère Sherry », charge qu'il cumula pendant plusieurs années avec ses travaux linguistiques, mais dont il demanda à être relevé pour se consacrer plus pleinement à la traduction de la Bible en un dialecte populaire, le « bas-wenli ». Cela ne put lui être accordé et à la suite d'un long surmenage il fut atteint d'une attaque de paralysie qui l'immobilisa complètement pendant 21 ans sur un fauteuil roulant. Il arrivait à peine à bouger légèrement une main et de cette main un doigt seulement pouvait se mouvoir : c'est ce doigt unique qui reçut vocation de continuer la transcription de l'œuvre commencée.

Avec courage, sans jamais se laisser abattre. Sherry révisa sa traduction de l'Ancien Testament en langue mandarine, il traduisit toute la Bible, en « bas-wenli », il compila un système de références dans ces deux langues et commença même un dictionnaire de langue mongole.

Ainsi, un humble Juif inconnu crut au salut et aux promesses de Jésus-Christ et les imprima en langue chinoise avec un seul doigt, afin qu'un quart de l'humanité puisse croire à son Messie. Et nous, que faisons-nous pour notre Roi, avec toutes nos facultés et nos dons ?

Le courrier du cœur

Une lettre d'amour adressée en 1942 par une jeune mariée à son époux, alors embarqué sur un navire de la Royal Navy, a mis cinquante-deux ans pour parvenir à son destinataire.

Sa femme avait posté la lettre le 14 juillet 1942, trois mois après leur mariage. Elle l'avait adressée au HMS Carlisle, le croiseur anglais sur lequel travaillait Walter Manson. Mais la lettre a fait le tour du monde, suivant sans succès la trace du navire d'escorte. Elle a ensuite atterri dans un bureau de poste de la Royal Navy où elle est restée dix ans. Puis elle a été donnée en 1986, par hasard, à un ancien collègue de Walter Manson qui effectuait des recherches historiques. Celui-ci a retrouvé la trace du destinataire et lui a remis la lettre en juillet 1994.

L'ancien marin, alors âgé de soixante-quatorze ans a cependant préféré ne pas l'ouvrir !

Il s'agit d'un bien regrettable retard d'acheminement du courrier, dû à un concours de circonstances unique. Mais ce qui est bien plus désolant, c'est le retard catastrophique dont beaucoup de chrétiens se rendent responsables dans la transmission de la Bible, la lettre d'amour de Dieu adressée à tous les humains. Faisons tout pour qu'elle parvienne à tous.

Comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler ? Romains 10:14.

Mon oncle Attilio

Mon père et ses trois frères formaient une équipe de quatre évangélistes qui prêchaient l'Évangile sur les places et les

marchés. Ils avaient des roulottes automobiles, déjà avant la guerre de 39-45 ; cette équipe des « quatre Frères Arnera », comme on les appelait, avait beaucoup voyagé, en France et à l'étranger. Or, les quatre frères avaient un frère aîné, qui s'appelait Attilio. Mais à l'âge de 8 ou 9 ans, à la suite d'une méningite, son développement intellectuel s'était arrêté. Il s'exprimait avec peine, en bredouillant beaucoup, de sorte qu'il avait en son cœur cette tristesse : « Mes frères prêchent le Seigneur partout, et moi je n'y arriverai jamais ! »

Or, voici ce qui est arrivé quelques années avant sa mort. Un dimanche matin, mon oncle Attilio descendait à pied depuis Vallauris jusqu'à la route de Cannes pour prendre le car et aller au culte. Tandis qu'il attendait, une voiture italienne s'arrêta, un homme en descendit et lui demanda la direction à prendre :

— Je me suis égaré et je cherche ma route.

Mon oncle lui répondit en italien, lui indiqua la route en disant :

— Ici, c'est la route de Vallauris, et là, celle de Cannes.

Et ce voyageur de lui dire :

— Vous connaissez Vallauris ?

— Oui, c'est là où j'habite !

— Est-ce que vous connaissez, à Vallauris, un dénommé Attilio Arnera ?

— Mais Attilio Arnera, c'est moi !

Alors cet inconnu, tout ému, lui tendit les bras et lui dit :

— Il y a 50 ans à peu près, à la bataille de Caporetto, en 1917, j'étais blessé à mort. Vous étiez brancardier, vous m'avez ramassé sur le champ de bataille ; vous m'avez pansé et emmené

à l'ambulance. Vous m'avez aussi parlé de Jésus dès que j'avais repris connaissance, et vous m'avez donné votre Nouveau Testament de poche. Je l'ai lu à l'hôpital. Je me suis donné au Seigneur. Plus tard, après ma rentrée en convalescence, chez moi, nous l'avons lu en famille. Ma famille s'est convertie, et maintenant dans mon village natal, il y a toute une assemblée de croyants qui se réunit pour louer le Seigneur. Et tout cela, grâce à vous !

Imaginez la joie de mon cher oncle Attilio ! Imaginez ces deux hommes pleurant d'émotion au bord de la route... Que les bontés de l'Eternel sont immenses !

Alors, quelques jours après, mon oncle prit le train ; il fit lui-même le tour de ses nombreux neveux et nièces. Quelle fierté, quel bonheur : il voulait raconter lui-même l'honneur que le Seigneur lui avait accordé. Et il nous disait en bégayant :

—Et moi aussi, j'ai évangélisé !

C'était le commencement de sa vie...

Dans mon ministère de pasteur, j'ai eu l'occasion de raconter cette histoire à un groupe de jeunes chrétiens allemands qui visitaient la France, ils m'ont demandé de revenir, le soir et de la raconter à nouveau pour qu'elle soit enregistrée.

— Après, nous la traduirons, m'ont-ils dit. Nous en ferons un traité pour la distribuer en Allemagne...

On m'a demandé de raconter à nouveau l'histoire de mon oncle Attilio. Il est mort quelques années après ; mais le Seigneur lui avait donné cet immense bonheur : lui que la maladie avait rendu incapable de bien parler, lui qu'on considérait un peu comme un simplet. Le Seigneur ne l'avait pas oublié. Et il

pouvait dire avec un immense bonheur la gloire de sa vie : « Moi aussi, j'ai été un évangéliste. »

Le malade et le psychiatre

—*Le patient (chez le psychiatre)* : Docteur, j'ai un problème. Tous les soirs, quand je suis au lit, j'ai l'impression qu'il y a quelqu'un caché dessous. Alors, je me relève pour regarder sous le lit, et, bien sûr, il n'y a personne. Je me recouche, mais au bout d'un moment, je me dis que je n'ai peut-être pas bien regardé. Alors je me relève pour vérifier de nouveau, sans résultat bien entendu. Bref, j'ai beau me dire que c'est idiot, je ressens toujours le besoin de m'assurer que personne n'est caché sous le lit. Docteur, tout ça me pourrit la vie, pouvez-vous faire quelque chose ?

— *Le psychiatre* : Hum, je vois... Obsessionnel compulsif... Comptez quatre ans d'entretiens de psychothérapie, à raison de trois séances par semaine, et je vous guéris de votre obsession.

—*Le patient* : Euh... Combien ça va me coûter, Docteur ?

—*Le psychiatre* : 60 € par séance. Donc, 180 € par semaine, 9 360 € par an et donc 37 440 € au final.

—*Le patient (songeur)* : Euh... je crois que je vais réfléchir...

Six mois plus tard, le psychiatre rencontre le type dans la rue, par hasard.

—*Le psychiatre* : Alors ? Pourquoi n'êtes-vous jamais revenu me voir ?

—*Le patient* : 37 440 € ? Mon livreur de pizza m'a résolu mon problème pour 30 € seulement.

—*Le psychiatre (vexé)* : Votre livreur de pizza ! Vraiment ? Et comment a-t-il fait ?

—*Le patient* : Il m'a conseillé de scier les pieds de mon lit !

Rêve

Un jeune homme entre en rêve dans un magasin. Derrière le comptoir se tient un ange. Le jeune homme lui demande :

—Que vendez-vous ?

L'ange lui répond :

— Tout ce que vous désirez.

Alors, le jeune homme commence à énumérer :

— Si vous vendez tout ce que je désire, alors j'aimerais bien : la fin de la guerre dans le monde, la fin des bidonvilles en Amérique latine, l'intégration dans la société de tous les marginaux, du travail pour tous les chômeurs, plus d'amour et de vie communautaire dans l'Eglise...

L'ange lui coupe la parole :

— Excusez-moi, Monsieur, vous m'avez mal compris, ici nous ne vendons pas de fruits, nous ne vendons que les graines.

Dans l'Evangile de Jean, chapitre 12 : 24, notre vie spirituelle est comparée à une graine ou un grain de blé :

En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie dans ce monde la conservera pour la vie éternelle.

Beaucoup de gens cherchent les fruits sans passer par la mort et nous devons déjà commencer par mourir à nous même, c'est-à-dire renoncer à nos plans et à notre volonté pour chercher le plan

et la volonté de Dieu. Les hommes veulent toujours avoir des fruits mais ils n'acceptent pas d'avoir le rôle de la graine qui doit mourir. Or, nous devons mourir à nous-mêmes exactement comme a fait Jésus, qui a renoncé à faire ses plans pour faire la volonté de son père céleste. L'exemple de Jésus l'a démontré toute sa vie, mais il y a un exemple bien spécifique dans ce passage. Nous retrouvons Jésus en agonie, la crucifixion vient, il est dans le jardin de Gethsémané, Matthieu 26 : 38 – 39.

Il leur dit alors : Mon âme est triste jusqu'à la mort ; restez ici, et veillez avec moi.

Puis, ayant fait quelques pas en avant, il se jeta sur sa face, et pria ainsi : Mon Père, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux.

Et là, nous aurons des fruits...

Ô Dieu ! Si tu existes...

Tambring vivait dans une petite ville belge ; il se disait marxiste et athée. Sa jeune nièce tomba dangereusement malade et sa maman dut aller chercher un médecin.

Elle laissa l'enfant en compagnie de Tambring, chargé de veiller sur la malade. Soudain, la fillette demanda à son oncle de prier pour sa guérison. Très embarrassé, il s'efforça de la calmer. Mais elle se fit plus insistante :

—Oncle, si tu ne pries pas, je mourrai.

Alors Tambring, cet homme fort, tomba au chevet du lit :
—Ô Dieu ! S'écria-t-il, si tu existes, entends-moi et guéris cette enfant.

La petite sourit et s'endormit. Sa respiration se calma, tout son corps s'apaisa. Et quand la mère revint avec le médecin, celui-ci ne put que constater :

—Mais elle est guérie !

Tambring acheta une bible, se convertit à Jésus-Christ et annonça l'Evangile à tous ses anciens amis.

Ô Dieu, je te prie, guéris-la, demanda Moïse à Dieu, en faveur de Myriam, sa sœur qui était devenue lépreuse dans le livre des Nombres chapitre 12 verset 13, et elle fut guérie. Le Seigneur, aujourd'hui encore, peut répondre à la prière en faveur d'un malade. Il est encore plus certain qu'il veut se révéler à ceux qui, comme Tambring, le supplieront de se faire connaître à eux. *Ceux qui me cherchent me trouvent...*

Sur le lit de mort de Philippe Melanchthon

D'abord il serait bon de préciser qui est ce Philippe Melanchthon. En 1518 à l'âge de 22 ans, il se vit offrir le poste de professeur de grec à l'université de Wittenberg, célèbre en Europe puisque six mois plus tôt, un moine augustin du nom de Martin Luther y avait affiché ses 95 thèses contre les indulgences de l'église catholique. Ces indulgences étaient un commerce qui permettait de racheter ses péchés passés et même futurs. Le but de ce « commerce » était de trouver de l'argent pour pouvoir construire la basilique St Pierre du Vatican.

Voici comment Luther définissait leur collaboration : « Je suis né pour combattre les factions du diable et les mettre à terre. C'est pourquoi mes livres sont impétueux et belliqueux. Moi

j'arrache les racines, je coupe les broussailles, je dessèche les marais, je fraie et j'aplanis le chemin. Lui repasse proprement, laboure et plante, sème et arrose avec plaisir selon les dons que Dieu lui a donnés.»

La symbiose qui s'opéra entre le réformateur et l'humaniste, s'avéra rapidement prolifique. Melanchthon put apporter à Luther ses profondes connaissances linguistiques dans les traductions luthériennes de la Bible. Inversement, avec l'aide de Luther, Melanchthon pénétra plus profondément les subtilités théologiques et fut rapidement considéré comme le second de Luther.

Melanchthon étant mourant, on en prévint Luther. Il arriva, se pencha sur le malade et poussa un cri de détresse. Ce cri réveilla Melanchthon de sa stupeur. Regardant fixement Luther, il lui dit : — Luther, est-ce bien vous ? Pourquoi ne me laissez-vous pas partir en paix ?

—Philippe, nous ne pouvons encore nous passer de vous, dit Luther.

Et se jetant à genoux, il se mit à prier, à lutter avec Dieu pendant plus d'une heure, pour la guérison de son ami. Puis il vint auprès du malade, prit sa main :

— Cher Luther, dit Melanchthon, pourquoi ne me laissez-vous pas aller en paix ?

—Non, non, répondit le vaillant réformateur, nous ne pouvons encore nous passer de vous dans ce champ de travail.

Luther alla demander qu'on prépare un potage et pressa le malade de le prendre ; celui-ci répéta :

— Cher Luther, laissez-moi partir pour ma demeure éternelle !

—Non, Philippe, nous ne pouvons vous laisser aller. Buvez cette soupe, sinon, je ne vous laisserai pas tranquille.

Le malade avait à peine pris cette nourriture que la vie lui revint ; il put travailler encore des années. En rentrant chez lui ce soir-là, Luther dit à sa femme :

— A ma prière, Dieu m'a rendu aujourd'hui mon frère Melanchthon.

Le roi et le sage

Le roi Cyrus aimait parler avec un sage qu'il allait consulter. Un jour, qu'il revient d'une campagne contre les Mèdes, le sage lui fit partager sa lassitude devant toutes les guerres qu'il devait mener.

— Je suis fatigué de tous ces combats. Comme je t'envie de pouvoir prendre le temps de la méditation et de la rencontre.

—Une fois que tu auras asservi les Mèdes, que comptes-tu faire ?

—Je veux m'emparer de Babylone pour accroître mon empire.

—Et après Babylone ?

—J'irai jusqu'en Grèce.

—Et après la Grèce ?

—J'irai à Rome.

—Et après Rome ?

—Après... je m'arrêterai, je reviendrai te voir et nous pourrons méditer ensemble.

—Et pourquoi ne commences-tu pas tout de suite ?

Tout cela nous montre la vanité de l'homme qui n'est jamais satisfait malgré toutes les choses qu'il possède.

Pourquoi ? — Parce que l'homme est une créature et non un accident du hasard : Dieu l'a créé pour Lui. Aussi longtemps que l'être humain vit sans référence à son Créateur et que ses pensées n'ont pour centre que lui-même, un homme pécheur, il est en complète discordance avec la destinée que lui a fixée l'auteur de l'univers. Il poursuit le bonheur, mais ne rencontre que la frustration, car à peine a-t-il atteint un de ses buts qu'il en constate la vanité et doit s'en fixer un autre. Il recherche intensément la satisfaction de ses désirs, mais le péché a gâté toute la création et tous les plaisirs qu'il peut y trouver ont un arrière-goût amer. « Oh ! Si vous pouviez écouter aujourd'hui sa voix ! »

Face à cela, le Seigneur Jésus nous a donné sa paix, son bonheur à nous, ses enfants. Dieu ne nous demande pas de poursuivre le bonheur. Il nous l'a donné en Jésus Christ, sa vie, sa paix sont en nous. Ce que Dieu donne, il nous le donne parfaitement et pour toujours. Nous pouvons jouir de ses dons au travers même des plus grandes épreuves, ou des terribles souffrances du martyr.

Comment Dieu répond aux prières

Le chef d'une riche famille, contraint de partir en voyage pour deux mois, avait confié au docteur en médecine Pierre Roger, sa femme, sa belle-sœur et ses trois enfants. Ce médecin des corps était aussi un serviteur de Dieu.

La dernière de cette famille était une fillette de quatre ans, qui faisait la joie de toute la famille. Le père l'avait tout

particulièrement recommandée à son ami. Un mois après le départ du papa, la petite fille fut atteinte d'une double pneumonie. Toutes les sommités médicales furent appelées, mais les jours passaient, toujours plus angoissants. Au bout de deux semaines, l'arrêt fatal fut prononcé. Le docteur épancha ses angoisses devant Dieu. Pendant ses nuits d'insomnie, il ne cessait de crier à Lui : « Vois mon angoisse, mes difficultés ; aie égard au désespoir des parents, aux reproches du père. Au nom de Jésus, guéris cette enfant ! Tu ne refuses rien à ce nom par lequel je t'invoque. »

La pauvre mère était profondément accablée. Le docteur lui proposa de prier près du lit de l'enfant. Sans aucune hésitation, il demanda au Seigneur de faire ce miracle, de rendre cette enfant à ses parents afin que, voyant sa puissance et son amour, ils croient en Lui et lui donnent leur cœur. La mère sanglotait et, comme la nuit était avancée, le docteur la laissa.

Le lendemain, très tôt, il se rendit auprès de l'enfant. Quelle ne fut pas sa surprise de la trouver assise dans son lit, jouant avec sa poupée ! Elle l'accueillit avec un bon sourire et demanda à manger. La fièvre, extrême jusqu'à ce jour, l'avait quittée. « Dieu a fait un miracle », dit le docteur à la maman. Il se retira, le cœur rempli d'actions de grâces, tandis que la maman ne pouvait contenir sa joie.

Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais tu le comprendras bientôt. dit Jésus dans Jean 13 : 7.

Ce qu'il ne faut pas faire

Alors que j'exerçais mon ministère pastoral, certains membres de mon église avaient cédé, sans s'en rendre compte, à la tentation de mettre Dieu à l'épreuve. Un ami qui m'était cher était en train de mourir d'un cancer. Cependant, le bruit s'était mis à courir dans l'église que deux « témoins » indépendants affirmaient chacun que notre frère Luc ne mourrait pas parce que Dieu le leur avait dit. Plusieurs s'étaient alors exclamés : « N'est-ce pas merveilleux ? Dieu va guérir Luc ! »

Trois semaines plus tard, Luc était mort.

Si Dieu est Celui qui avait dit à ces deux personnes que Luc ne mourrait pas, que doit-on en conclure ? Que Dieu est un menteur. Mais Dieu est-il un menteur ? Bien sûr que non ; il est la vérité. Le mensonge vient du père du mensonge : Satan en personne.

Le désir humain et charnel de nos frères de voir notre frère Luc vivant, avait été confondu avec la volonté de Dieu. Cela aurait pu amener la destruction de la confiance en Dieu de l'assemblée.

Dieu n'a aucune obligation envers nous ; Il n'a de comptes à rendre qu'à lui-même. Il est absolument impossible de formuler une prière avec une ingéniosité telle que Dieu soit obligé d'y répondre. Non seulement cela dénature le sens de la prière, mais cela nous met à la place de Dieu. Le juste vivra par la foi en la Parole écrite de Dieu et il n'exigera pas que Dieu fasse ses preuves en réponse à nos caprices ou désirs, aussi nobles soient-ils. C'est nous qui sommes mis à l'épreuve, pas Dieu. Dieu est Dieu et Il est souverain.

Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. Matthieu 4 : 7.

Une meilleure lumière

Nous n'oublierons pas notre visite au professeur de l'université de Göttingen. Voici ce qu'il nous raconta :

« Il y a quelques années, j'étais menacé de perdre la vue à brève échéance ; c'est à peine si j'étais encore capable d'écrire, et la perspective d'être aveugle pour le restant de mes jours me déprimait profondément. Je pensais qu'un voyage me distrairait et je me rendis à Hanovre en compagnie de quelques amis. Nous ne manquâmes pas de visiter la Bibliothèque. Là, simplement pour me rendre compte du degré de vision qui me restait, j'ouvris au hasard un livre oublié sur une table. Il se trouva que c'était une Bible. Eh bien, savez-vous quel fut le premier passage qui me tomba sous les yeux ? »

Le professeur nous tendit une Bible, nous invitant à lire un verset souligné. C'était celui-ci :

Je ferai marcher les aveugles sur un chemin qu'ils ne connaissent pas, Je les conduirai par des sentiers qu'ils ignorent. Je changerai les ténèbres en lumière devant eux et les chemins tortueux en plaine. Voilà ce que je ferai, et je ne les abandonnerai pas [...] Vous aveugles, regardez et voyez ! Esaïe 42: 16-18.

Non sans émotion, le professeur poursuivait son récit :

« Ce passage me transperça. C'était comme une voix venue du ciel s'adressant à moi personnellement. Spirituellement, mes yeux s'ouvrirent, je reçus la vie divine et c'est avec une paix, une joie et une reconnaissance inexprimables que je repris le chemin

de Göttingen. Vous pouvez comprendre le prix qu'a maintenant pour moi cette Parole vivante.

La personne malade, un témoin

Me voici à nouveau, au chevet d'une grande malade. C'est une jeune fille de vingt-deux ans. Ses jours sont comptés, et elle l'a sans doute compris. Avec cette franchise des jeunes, elle me dit :

« Monsieur, je ne suis utile à personne, une inactive, vraiment je ne suis bonne à rien ! »

Je me tus, car derrière les paroles désabusées, je percevais ce que les malades attendent de leur entourage : la sympathie et la consolation certes, mais aussi l'assurance que leur épreuve peut servir à quelque chose. A la place où ils sont, ils veulent servir, prendre leur part du bon combat de la foi. Ils veulent savoir que leur épreuve, longue et peut-être sans espoir humain, ne fait pas d'eux des inactifs, des inutiles.

Que vous dire, chers amis malades, qui parlez comme cette jeune fille, vous qui avez ce même sentiment d'être mis à l'écart ?

Voici ce que j'ai essayé de dire à Odile (c'était son nom) tandis qu'elle écoutait avec cet ardent désir de découvrir le sens de sa vie de malade :

—C'est en apparence que vous êtes mise à l'écart. Oui, vous êtes physiquement à l'écart, condamnée à rester dans votre lit, dans votre chambre. En réalité, conduite par la maladie, sur un autre plan vous continuez à servir Dieu, à prendre part à la vie et au combat de l'Eglise. Mais vous le faites autrement, et peut-être plus intensément, plus profondément que vous ne l'avez fait

jusqu'ici, vous êtes toujours "en service" au poste éminent où l'épreuve vous a placée, sur le front du combat, vous êtes dans un secteur difficile où, pour tenir, pour résister, pour tout surmonter, il vous faut des forces exceptionnelles, une grande grâce de Dieu. Au travers de votre faiblesse, de vos souffrances, vous contribuez, bien plus que vous ne le pensez, aux victoires de l'Évangile.

—Est-ce possible ? Comment cela ?

—Vous servez Dieu, Odile, par votre témoignage, par votre confiance filiale en Celui auquel vous appartenez. Je sais que votre entourage, docteurs, infirmières, et celui qui vous parle en ce moment, reçoivent cette certitude que votre maladie, longue, douloureuse, n'est pas une chute, mais une ascension vers la lumière et vers la vie.

—Comment le savent-ils, puisque je suis incapable de leur parler ?

— Ils le comprennent parce que votre témoignage est donné simplement, sans vaines paroles, par votre patience, votre courage, votre sincérité, parfois même votre sourire qui contient votre espérance intime. Vous ne savez pas, nous ne pouvons pas savoir ce que ce témoignage peut apporter à d'autres vies, la force d'apaisement qu'il peut donner ; il peut être pour plusieurs une révélation, un appel décisif.

J'ai quitté la malade. Elle n'a plus rien dit, mais son silence était plus fort que toutes les paroles, car sur son visage, une lumière brillait. Une de ses amies, fervente catholique, m'a dit, peu après le départ d'Odile : « Ce que j'ai reçu d'elle est plus précieux que tout ce que je reçois par ailleurs... » Amis malades, croyez, oui, croyez bien, que par votre témoignage Dieu parle à

notre cœur, au cœur des autres, et comme dit le prophète Osée : *Il nous ouvre une porte d'espérance.*

Avoir la foi d'un enfant

Jean-Paul et Jema Taboyan sont basés à Valence. Lui est policier, responsable à la fois de « Sport et Foi-Valence » et de « Sport et Foi Sud-Est », au niveau interrégional. Elle est responsable jeunesse au sein des Eglises Evangéliques Arméniennes. Ils ont deux enfants : Mélanie 8 ans, et Matthias 5 ans.

Jema raconte :

Quand notre petit dernier n'avait que dix mois, je sortais d'une période de maladie qui m'avait affaibli. Un jour, en lui donnant son bain, il m'a "glissé" des mains et a plongé sous le mitigeur de la baignoire... Quand je l'ai relevé, son œil était tout rouge et il hurlait ! Très vite, nous l'avons transporté aux urgences. Après de multiples examens, les médecins ont décidé qu'il devait rester en observation. Nous avons alors téléphoné à Mélanie, qui avait trois ans, pour lui annoncer qu'elle devait passer la nuit chez papi et mamie. Elle a alors répondu : « Maman, tu n'as qu'à faire comme Jésus a fait pour Bartimée : tu mets ta main sur son œil et tu pries ! »

Sa réponse m'a émue et en même temps je me disais : si ça pouvait être aussi simple... Le lendemain, on nous a annoncé que Matthias avait un décollement de la rétine et que cela signifiait une perte de la vue !

Vous imaginez notre douleur... Rendez-vous a été pris pour un examen sous anesthésie générale et pour des contrôles quotidiens. On rentrait à la maison quand Mélanie a accouru vers

Matthias, a posé sa main sur son œil et a dit : « Jésus, guéris l'œil de mon frère ! »

Elle a enlevé sa main, mais rien n'avait changé ; son œil était toujours aussi rouge. Vraiment étonnée et déçue, elle nous a dit : « Jésus n'a pas guéri Matthias. »

Nous étions très surpris de voir qu'elle pensait vraiment qu'en enlevant sa main, l'œil allait être de nouveau comme avant. Le lendemain, pour le contrôle, le chirurgien qui suivait Matthias n'était pas là et c'est un interne qui l'examina. Au bout de plusieurs essais, il m'a dit : « Madame, pourquoi avez-vous amené votre fils ? »

Je me suis empressée de tout lui raconter, l'infirmière qui était là la veille lui a remontré le dossier, mais il nous a répondu : « Votre fils n'a rien ! »

L'infirmière s'est mise en colère et est allée chercher le chirurgien, qui était en réunion. En costume cravate, il est venu à son tour examiner l'œil. C'est alors qu'il a reconnu : « En effet, la tache observée la veille a disparu ! Il n'a plus rien ! »

Ce que les hommes jugent impossible, Dieu peut l'accomplir.

Ne pas vouloir être guéri

Savez-vous qu'il y a des gens qui, au fond, ne désirent pas tellement être guéris ?

Quand j'étais petit garçon, nous avions une voisine qui avait accueilli chez elle une infirme toujours confinée au lit. Cette voisine allait à l'usine, mais entre deux, elle soignait sa protégée avec amour. Or, un jour, l'accueillante hôtesse s'aperçut que certains objets avaient changé de place dans son

appartement. Aussi se mit-elle à observer et, décidée d'y voir clair, elle fit semblant d'aller travailler et se cacha... Au bout d'un moment, elle vit que la malade se levait et furetait dans sa chambre. Alors elle se montra, et ce fut le drame !

Cette malade se trouvait fort bien ; dorlotée et choyée comme elle l'était, elle ne désirait pas être guérie. Aussi la rééducation a-t-elle été difficile, on le conçoit !

La question de Jésus au paralytique de Béthesda n'est donc par aussi surprenante qu'on pourrait le croire, car on peut constater que sur le plan moral et spirituel, trop rares sont les gens qui veulent vraiment être guéris. Il faut le reconnaître : souvent on aime son péché, on le caresse, on ne désire pas s'en séparer, même si on en souffre.

Et quand le Seigneur dit : « Lève-toi », on répond : « Attends, pas maintenant. » Aujourd'hui, Dieu vous dit : « Veux-tu être guéri ? Veux-tu être délivré ? Veux-tu être vainqueur ? Dis, le veux-tu ? Alors, lève-toi et compte sur lui. »

Lève-toi, lui dit Jésus, prends ton lit, et marche, Jean 5:8.

Empoisonnés... mais vainqueurs !

—Pouvons-nous manger cette nourriture ?

La petite équipe de missionnaires fatigués à la fin d'une journée de marche et de visites pour distribuer leurs prospectus, venait de rendre grâce pour le repas que quelques villageois avaient déposé devant eux. Les équipiers se regardaient l'un l'autre en hésitant, chacun se posait la même question : « Et si cela avait été

empoisonné ? » Ils se trouvaient dans une région sans église, ni croyant, parmi une ethnie connue pour ses pratiques occultes.

L'atmosphère était lourde, non seulement de la chaleur humide du jour finissant, mais de forces invisibles que l'on sentait proches, menaçantes.

—Jésus a ordonné à ses disciples d'aller témoigner et de manger partout ce qu'on leur présenterait, donc nous pouvons Lui faire confiance !

—Eh bien ! Restaurons-nous, puis nous prions au lieu d'aller dormir !

Le plat se vida rapidement. Suivirent de ferventes prières. Soudain, un villageois s'approcha du groupe pour leur délivrer un message :

—Votre nourriture a été empoisonnée par un grand sorcier. Il a annoncé qu'avant le lever du soleil, vous serez tous morts !

—Nous allons prier toute la nuit ! »

Les requêtes pressantes redoublèrent, implorant l'intervention de Dieu, non juste pour protéger les siens, mais pour qu'il se révèle puissamment à ces gens liés par la peur, l'ignorance et l'esclavage de Satan.

Vers quatre heures du matin, un homme surgit de l'ombre. En proie à une agitation et à une angoisse extrêmes, il se jeta aux pieds des équipiers :

—Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! Je suis le sorcier et je sais que si vous n'êtes pas morts, dans quelques instants quand paraîtront les premiers rayons du soleil, c'est moi qui mourrai. La sorcellerie se

retournera contre moi. Ayez pitié ! Dites-moi, que dois-je faire pour être sauvé ?

Dieu avait répondu et agi puissamment. Aujourd'hui dans cette région se rencontrent des milliers de chrétiens !

La force d'agir

Cette confidence, dirais-je cette confession, je l'ai entendue un jour où je visitais une vieille amie, si lasse, si lasse parfois. Je l'ai écoutée sans l'interrompre. Ayant reçu par son intermédiaire une parole de Dieu, je transcris, avec son autorisation, son expérience, aussi fidèlement que ma mémoire me le permet :

Sept heures... Le réveil sonne. Il faut se lever. Elle soupire. Devant elle s'étend la grisaille du jour pareil à celui d'hier, pareil à celui de demain : la « mise en route » du matin, le déjeuner, le métro, les gros registres aux longues colonnes de chiffres...

Non, elle n'a pas le courage. Une amie lui a bien donné une recette : répéter dix fois, vingt fois : cela va bien, cela va très bien... Décidément, cette méthode Coué ne lui apporte rien. Tant pis, elle se retourne dans son lit, l'effort est pour tout à l'heure ; maintenant elle ne peut que dire son découragement à Dieu...

Et tout à coup lui revient à elle-même, réponse et ordre personnel, le mot du Seigneur à Gédéon : « *Va avec cette force que tu as.* » Je sais, elle est faible cette force, mais elle existe et le Seigneur tout puissant me soutiendra. Il l'a promis. Alors d'un bond elle se lève et va de l'avant.

Désormais, chaque matin, elle reçoit l'ordre qui porte en lui-même la force de l'exécuter :

Et l'Eternel se tourna vers lui, et dit: Va avec cette force que tu as, et délivre Israël de la main de Madian ; n'est-ce pas moi qui t'envoie ? Juges 6 : 14.

Elle offrit ses mains

Mary Verhese, jeune indienne, acheva sa formation médicale en 1951 à la faculté chrétienne de médecine de Vellore ; elle y apprit entre autres la chirurgie orthopédique et la rééducation.

Très intelligente et habile en chirurgie, elle se perfectionna encore dans cette branche. Un jour qu'elle se dirigeait vers la station médicale de la Mission, l'auto heurta une borne, se renversa et dévala un talus.

Mary se brisa le dos au niveau de l'aisselle ; son visage était tailladé, elle souffrait de blessures terribles et de graves lésions ; alors commença la lutte contre la mort ; paralysée, elle ne pouvait mouvoir que sa tête et ses bras.

Quand on lui annonça cela, elle l'accepta sans aucune plainte ; chrétienne, elle se savait dans les bras de Dieu, qui l'avait dirigée jusqu'à ce jour.

Après trois opérations importantes sur la colonne vertébrale elle put se tenir assise sans tomber en avant ou sur le côté et se déplacer avec un fauteuil roulant.

« Je crois que Dieu me conduit vers les lépreux, avait-elle confié à son chirurgien, car maintenant j'ai quelque chose à leur apporter que seule la souffrance m'a appris. »

Avec son fauteuil roulant qu'elle ne quittait plus, elle revint à la clinique où pendant trois ans elle étudia et apprit à opérer les mains déformées des lépreux ; elle était devenue capable de remodeler, par opération, des mains et des pieds paralysés et

déformés ainsi que d'exécuter des opérations plastiques du visage. Assise dans son fauteuil, on peut dire que Mary est maintenant un des meilleurs chirurgiens de la main de toute l'Asie.

Voici ce qu'a écrit le chirurgien chrétien qui l'a suivie dans toutes ces étapes douloureuses. « Ce qui rayonne d'elle c'est la foi et la certitude que, dès le début, Dieu avait un ordre à lui donner, un travail pour lequel Il l'avait préparée », et il ajouta : « Quand je suis assis dans mon bureau je peux voir le petit sentier qui conduit à la clinique des lépreux. Je vois Mary descendre le chemin, guidant adroitement son fauteuil roulant. Je la regarde moins elle que les patients défigurés, estropiés et paralysés qui l'attendent, elle et ses soins. Alors j'aime à observer leurs visages tendus vers elle... Elle a toujours le visage marqué par les cicatrices de son accident, mais comme elle prend le tournant, je peux voir une lumière qui éclaire les visages des patients. Je crois que c'est une lumière céleste qui symbolise en eux une foi naissante, un reflet de la foi du Dr Mary. »

Pas d'accidents avec Dieu.

Le Dr. R. V. Bingham, fondateur de la mission à l'intérieur du Soudan, était un homme dont la foi en Dieu et dans son amour était exercée par une expérience de chaque jour. Il fut un jour très gravement blessé alors qu'il était âgé de 60 ans, au cours d'un accident automobile : fracture du crâne et de plusieurs os.

Quand il revint à lui le lendemain à l'hôpital, il demanda à l'infirmière pourquoi il était là.

—Restez tranquille, lui dit-elle, car vous avez eu un terrible accident.

— Accident ! Accident, s'exclama le Dr Bingham. Il n'y a pas d'accidents dans la vie du chrétien. C'est un incident.

En effet, voici ce que nous déclare l'apôtre Paul dans l'épître aux Romains chapitre 8 versets 37-39.

Mais dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur.

Si je peux toucher son vêtement

La maladie fondit sur moi comme un aigle sur sa proie : empoisonné quelques heures plus tôt par un pesticide, je fus soudain terrassé par des nausées, des vomissements, des crampes abdominales, des maux de tête et une forte fièvre. Le jeune garçon de dix ans débordant de vitalité que j'étais 24 heures plus tôt, se trouvait soudain à l'article de la mort. Impossible de bouger ou simplement d'ouvrir les yeux à la lumière du jour. Appelé en urgence, notre médecin diagnostiqua une hépatite toxique :

—Le pronostic est très réservé, dit-il à mi-voix à mes parents. Si le foie ne tient pas le coup, on ne pourra rien faire. Alors puisque vous préférez ne pas l'hospitaliser, je retire ma responsabilité...

De fait, la maladie continua d'empirer. Un jour, la fièvre grimpa à 41°, et dans un état de faiblesse extrême, je me sentis en train de mourir. Je sombrais dans un état pré comateux et j'eus l'étrange impression que mon esprit se détachait de mon corps. Ouvrant péniblement les yeux, j'aperçus ma mère et mes sœurs sur le seuil de la chambre à coucher. Le visage baigné de larmes, elles se mirent à chanter un vieux cantique dont les paroles allèrent droit à mon cœur :

Si seulement je puis toucher son vêtement,

Le bord suffitCar il guérit entièrement.

Une grande douceur, une grande paix, mais aussi une incroyable puissance se dégageaient de la mélodie et des paroles de ce chant. Malgré ma grande faiblesse, je réalisai que c'était comme si Jésus me disait que ce qu'il avait fait jadis pour une femme malade, il allait le faire pour moi si seulement je pouvais toucher son vêtement, c'est-à-dire avoir une confiance totale en lui.

Je le fis très simplement en plaçant toute ma foi d'enfant en Jésus-Christ. Dès lors, et à la grande surprise de notre médecin, ma santé s'améliora de jour en jour. Je suis tombé malade au début des vacances d'été, ma convalescence s'amorça avant la rentrée des classes. Je restai encore très faible pendant plusieurs mois. Mais je guéris sans aucune séquelle ! Que Jésus-Christ en soit remercié, que son Nom soit loué !

Sachons que *si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute.*

Une déclaration d'amour peut-elle être un piège ?

J'étais parti de Belfort en train, et pour la première fois en tenue militaire. Je me trouvais déjà en Allemagne pour atteindre bientôt Coblenz où l'on m'attendait à la caserne de mon futur bataillon médical. A un arrêt, une belle jeune fille allemande monta dans le train et trouva place dans notre compartiment, où se trouvaient déjà plusieurs militaires. Comme elle parlait bien le français, elle nous précisa qu'elle prenait ce train régulièrement, pour aller à son lieu de travail, quelques gares plus loin.

Sa destination arrivant, elle se leva et, avant de nous quitter, elle serra la main à chacun de nous. En serrant ma main, elle y laissa incognito un petit papier plié plusieurs fois, où elle avait écrit : « Je t'aime de tout mon cœur », accompagné bien sûr de tous les renseignements pour la retrouver.

Mais cette déclaration d'amour, elle ne l'avait pas écrite dans le train, en face de moi, en succombant à quelque charme éventuel de ma part. Cette déclaration piège, était déjà prête d'avance dans son sac à main, pour jeter son grappin, à la bonne occasion, sur l'homme de son choix. Bien sûr. Dieu merci, je n'ai pas donné suite à ses avances, sinon j'aurais peut-être fini, comme ce jeune homme dont parle la Bible :

Elle le séduisit à force de paroles, elle l'entraîna par ses lèvres doucereuses. Il se mit tout à coup à la suivre, comme le bœuf qui va à la boucherie, Proverbes 7 : 21-27.

Elle était mignonne, mais est-ce suffisant ?

Mes circonstances professionnelles faisaient que je rencontrais régulièrement une certaine jeune fille. Elle était mignonne, sérieuse et elle me faisait de si beaux sourires ; mais est-ce suffisant pour un mariage chrétien réussi ? Je n'étais pas insensible à son charme naturel, mais je n'en étais pas tombé amoureux. Par affection et témoignage, je lui offris un abonnement d'un an à un journal chrétien. Grandes furent ma surprise et ma déception, lorsque la rédaction de ce journal m'avertit qu'elle avait refusé la publication. En supposant un mariage éventuel, on imagine facilement les grosses difficultés d'un croyant engagé, à vivre sa foi, tous les jours avec une telle personne !

D'ailleurs pour notre bonheur la Bible dit à ce sujet de se marier seulement dans le Seigneur(1 Corinthiens7 : 39), c'est-à-dire avec une personne qui partage la même foi chrétienne. On peut citer un autre texte qui peut aussi concerner le mariage : 2Corinthiens 6 :14.

Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger.

Non, le Seigneur nous a préparé quelqu'un qu'il connaît, qui marche avec Lui et quelqu'un qui nous aidera à grandir dans notre vie spirituelle. Le but du mariage c'est de nous unir dans l'esprit pour vivre ensemble et servir le Seigneur, le reste vient après.

L'expérience

Le Petit Robert nous propose cette expérience surprenante : plutôt que de répéter sans cesse à l'enfant que le feu brûle, consentons à le laisser un peu se brûler, l'expérience instruit mieux que le conseil.

Pascal a écrit : les jeunes manquent d'expérience, mais on tire avantage non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs.

Personne ne contestera ici l'expérience de l'auteur du livre « S'aimer », animateur du « courrier du cœur », pendant 15 ans sur Radio Sottens à Lausanne. J'ai nommé le pasteur Maurice Ray. Un jour, un homme vint le voir et lui annonça sa décision de divorcer, il affirma que la vie n'était plus possible au foyer. Et l'homme étala devant lui tous les défauts de sa femme. Maurice Ray prit enfin la parole et lui dit :

— Ecoutez Monsieur, plus je vous écoute, plus je suis convaincu d'une chose : la meilleure femme pour vous, c'est... la vôtre. Prenez votre croix et suivez Jésus, il vous aidera à aimer votre femme.

Il avait de l'expérience, le pasteur, bien sûr.

Car j'ai appris à être content dans l'état où je me trouve. Je sais vivre dans l'humiliation, et je sais vivre dans l'abondance. En tout et partout j'ai appris à être rassasié et à avoir faim, à être dans l'abondance et à être dans la disette. Je puis tout par celui qui me fortifie.

Philippiens 4 :11-13.

Ne tuez pas le chien

Des cambrioleurs cherchaient à s'introduire dans la maison d'un homme endormi. Le chien de la maison attaché dans la cour se mit à aboyer. « Impossible de dormir tranquille, », marmonna le maître, en se retournant dans son lit. Mais le chien aboyait de plus belle.

L'homme exaspéré se leva et voulut imposer silence à la bête. Rien à faire, le chien hurlait toujours. Hors de lui, le maître décrocha son fusil, tua le chien et se recoucha. « Maintenant, je vais pouvoir dormir tranquille. »

Vous souriez de l'absurdité de cet homme ? Qui sait si vous ne faites pas comme lui ? Votre conscience vous rappelle que vous êtes un pécheur bien loin d'accomplir la loi de Dieu, et vous imposez silence à votre conscience !

Vous avez peut-être une Bible chez vous, c'est la parole de Dieu qui montre aux hommes le chemin du salut et les avertit aussi du jugement qui sera prononcé à l'encontre de celui qui ne croit pas. Cette Bible, vous n'osez pas la jeter, mais vous vous gardez bien de la lire. Vous imposez silence à la Parole de Dieu ! Vous ne voulez pas entendre la voix de Dieu.

Nous vous en supplions : « Ne tuez pas le chien ! »

La conversion de Jacques

Ruth était une croyante. Jacques était un incrédule. Sourde à toute remontrance, la jeune fille s'obstina dans sa propre volonté

et l'épousa, au mépris de l'enseignement de la Parole de Dieu, 2 Corinthiens 6:14 :

Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger. Il n'est peut-être pas inutile de le rappeler ici.

Le jeune époux ne tarda pas à montrer ses vrais sentiments. Il finit par interdire à sa femme d'aller dans un lieu de culte. Elle répliqua avec vivacité. Il la frappa. Pour la première fois, sur ce visage qui l'avait charmée, elle découvrit une expression cruelle. Elle céda et garda secrète toute l'amertume de son cœur. L'homme le sentit et s'en aigrit. Plus de caresses, plus de douces paroles. Des injures, des blasphèmes et des coups.

Un soir, une voisine vint inviter Ruth à des réunions d'évangélisation. La jeune femme secoua la tête, découragée :

— Inutile, Lucie. Jacques m'a dit qu'il m'assommerait si je retournais à une réunion et je sais qu'il est homme à le faire.

— Vous serez de retour avant qu'il ne rentre du travail. Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez une chrétienne ?

— Je l'étais... Eh bien, j'irai.

Et elle alla. Elle entendit la Parole de Dieu et ce fut pour elle *comme une pluie qui tombe sur un terrain fauché*, Psaumes 72:6.

Lorsque Jacques rentra, le soir, il remarqua que sa femme paraissait plus heureuse que de coutume. Il ne voulut pas la questionner, mais il se promit de surprendre le secret de cette joie.

Le soir suivant, Ruth retourna à la réunion.

— Il est bon, disait-elle à sa voisine, de sentir que j'ai un Ami, un Ami céleste qui ne peut me tromper.

Ruth sortit un peu avant la fin de la réunion. Mais, quand elle approcha de sa demeure, elle vit sur le pas de la porte, son mari qui l'attendait. Il s'effaça pour la laisser entrer et verrouilla la porte.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il d'une voix calme.

— De la réunion.

— Très bien. Tu as eu ton plaisir, tu dois le payer.

— Écoute, Jacques... dit-elle suppliante.

Inutile ! Nous ne décrierons pas la scène de violence qui suivit. Après l'avoir rouée de coups, le tyran la repoussa du pied et sortit.

Le lendemain, aussi invraisemblable que cela paraisse, Ruth retourna à la réunion. Sur le seuil elle rencontra un ami chrétien :

— Pardon, Monsieur, je voudrais que ce soir on prie tout spécialement pour mon mari, Jacques.

— Nous le ferons, Madame.

Ce soir-là, Jacques n'alla pas au cabaret. Il se demandait si sa femme oserait enfreindre son commandement. Il la vit tout à coup qui entra dans la salle de réunion. Il tira de sa poche un large couteau, l'ouvrit, s'avança et se glissa dans le fond de la salle. Il n'écoutait rien : son cœur était plein de ses projets de vengeance. Tout à coup, il entendit ces mots :

Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et moi, je vous donnerai du repos.

Il n'écoutait plus, mais il ne pouvait se défaire de cette parole entendue. Il remarqua un ami debout, au fond de la pièce. Il s'approcha :

— C'est vous qui promettez le repos ? Ou c'est l'autre monsieur ? Demanda Jacques.

— Vous êtes venu ici, ce soir, pour trouver le chemin de la paix ?

— Non, Monsieur, je suis venu pour tuer ma femme -et il montra la lame de son couteau-mais je veux savoir maintenant si ce que j'ai entendu est vrai.

— Oui, nous vous dirons qui donne le repos.

Jacques écoutait le chant du dernier cantique. Le prédicateur se leva :

— Une femme demande que l'on prie instamment ce soir pour son mari, Jacques.

L'homme tressaillit. Une prière s'éleva vers Dieu dans un silence recueilli. La réunion était finie. Quelques amis entourèrent l'homme qui se hâtait vers la porte.

— Attendez, Monsieur, nous désirons vous montrer le chemin du repos.

— Vous ne savez pas qui je suis : il n'y a pas de repos pour moi.

On lui parla de Jésus qui purifie le pécheur par son sacrifice.

— Ce n'est pas pour moi, disait Jacques. Je voulais tuer ma femme. Depuis que je suis enfant, je n'ai prononcé le nom de Dieu que pour jurer ou pour blasphémer. Il ne peut pas me pardonner.

Les heures s'écoulaient dans une lutte sans résultat. Satan retenait sa victime. Mais le Sauveur allait la lui arracher. Peu à peu le doute fit place à la confiance. Jacques tomba sur ses genoux et s'écria convaincu :

— Oui, je crois que Dieu m'aime. Je crois que le Seigneur Jésus est mort pour moi.

Derrière lui, une femme éclata en sanglots, pleurant de joie et bénissant son Dieu. Aux premières heures du matin, tous se retirèrent laissant Jacques implorer le pardon de sa femme après avoir obtenu le pardon de Dieu.

Chose extraordinaire : quand Jacques était entêté, égoïste, cruel, ses compagnons n'y trouvaient rien à redire. Quand ils le virent manifestant les effets d'une conversion réelle, ils se regardèrent les uns les autres, en souriant, comme pour dire : « Il a perdu la raison ! »

La prédication de la croix est une folie pour ceux qui périssent, mais pour nous qui sommes sauvés, elle est une puissance de Dieu, 1 Corinthiens 1 : 18.

Ne faites pas comme moi

Ne pas mettre en garde ceux qui font leurs débuts dans la vie, contre les dangers qui les guettent et qui risquent de gâcher toute leur existence, serait ne pas les aimer, et ce serait même trahir la confiance que les jeunes peuvent avoir en leurs aînés. Mieux qu'une argumentation, voici un fait qui me paraît mériter d'être cité, laissant au lecteur le soin de dégager de ce récit la leçon qu'il comporte.

Il y a quelque temps, entrant en conversation et abordant le sujet religieux avec une jeune femme, plutôt richement habillée et portant croix huguenote, il me fut donné d'entendre les étonnantes paroles suivantes :

— Je ne vous connais pas, mais il me suffit de comprendre que j'ai affaire à un chrétien pour que je vous parle à cœur ouvert : j'ai de l'argent à volonté ; mais je ne suis pas heureuse et je ne le serai jamais, car j'ai perdu la foi chrétienne de mon adolescence, j'ai même perdu l'honneur. En dépit des apparences, je ne suis qu'une épave roulant vers l'abîme, je ne me fais aucune illusion, je suis perdue, car je n'ai plus de volonté ; tous les ressorts sont brisés.

Et tout cela, parce que par deux fois, à l'aube de mes vingt ans et puis un peu plus tard, j'ai dit oui alors que j'aurais dû dire non. Demandée en mariage par un jeune homme que je connaissais peu et qui n'avait pas mes sentiments religieux, j'aurais vite compris que le refus s'imposait si j'en avais fait un sujet de prière mais, quasi orpheline, ayant l'ardent désir de fonder un foyer, je me dis : « ce jeune homme paraît gentil, il ne refusera pas de m'accompagner au temple, il se convertira et tout ira bien. » Et le mariage se fit. Naïve que j'étais, il ne me fallut pas longtemps pour réaliser mon erreur, car non seulement c'était l'incompréhension sur la question religieuse mais aussi sur d'autres points et je fus profondément déçue de n'avoir pas rencontré le compagnon de route rêvé. Deux ans après, devenue maman, je me vis abandonnée et incapable, pour raison de santé, de fournir un travail normal. Désespérée, dans un état d'abattement et de dépression, je ne pouvais être qu'une proie facile pour un tentateur aux aguets. J'aurais dû bondir d'indignation et rejeter ces billets qui m'étaient offerts... au prix de mon honnêteté, mais la misère est mauvaise conseillère et je succombai. Je sais que j'ai tort ; mais vous ne pouvez pas savoir ce que c'est lorsqu'on est incapable de réagir. Je ne sais pourquoi je me suis sentie poussée à vous dire tout cela, à vous que je vois

pour la première et dernière fois, c'est sans doute parce si tout est fini pour moi, je pense aux autres, j'ai la hantise des autres. Je voudrais crier à tous les jeunes que je rencontre : « Voilà ce qui m'est arrivé, ne faites pas comme moi. » Oh ! Si vous avez l'occasion de vous adresser aux jeunes de nos églises, racontez-leur mon histoire afin que cela leur serve de leçon.

Bien sûr, avec le Seigneur, nous sommes encore pour un peu de temps dans le temps de la grâce c'est-à-dire le temps où on peut être pardonné de nos erreurs passées, de nos péchés. Il suffit de Lui demander pardon, reconnaissant notre état de pécheur et croyant que, sur la croix du calvaire, Jésus a payé le prix pour que nos péchés soient pardonnés, effacés et qu'une vie nouvelle de paix, de lumière et de vérité deviennent nôtre. Oui il n'est pas trop tard ! Venons à Lui de tout notre cœur car aujourd'hui encore c'est un jour de grâce !

Abandonné par sa fiancée, il découvre Jésus-Christ

« Dieu, la religion, c'est pour les enfants du catéchisme ou c'est pour les vieilles personnes, mais pas pour les gars de 20 ans. » Voilà ce que j'entendais dire autour de moi et ce que je croyais.

J'avais bien un Dieu dans ma vie, mais pas le Dieu qu'on chante ce soir. Mon Dieu c'était le football. Mais Dieu avait un plan pour moi, et un jour je fus invité à un mariage par un camarade de travail qui me demanda si je pouvais venir pour transporter des invités ; je vis là une bonne occasion de m'amuser et me voilà parti pour la noce mais je n'étais pas à la noce, croyez-moi parce que je ne connaissais personne et c'était bien

triste pour moi ; or il y avait une jeune fille de la noce qui voyant que je ne disais rien et que j'étais triste vint vers moi et commença à me parler par politesse, pour me dérider un peu ; cette jeune fille était chrétienne et depuis l'âge de douze ans elle connaissait Jésus-Christ ; voyant le vide de mon âme elle a eu vraiment à cœur de me parler, puis voyez, on s'est si bien parlé, qu'on a décidé de se revoir.

Cette jeune fille rendait un témoignage vivant de ce que Jésus-Christ était pour elle ; elle m'aimait, mais je sentais qu'elle avait quelqu'un d'autre dans son cœur qui tenait la première place ; c'était Jésus-Christ ; moi je n'avais que la deuxième place et ça me faisait mal... Elle se sentait reprise dans sa conscience parce que dans sa Bible qu'elle lisait tous les jours, qu'elle méditait, et qui était la règle de sa vie, il y avait un verset qui disait : *Tu ne te mettras pas sous un joug étranger !* Elle avait l'impression d'être sous un joug étranger, elle qui servait le Seigneur, et moi qui ne connaissais pas Dieu et qui étais alors un vrai païen.

Un beau jour, se faisant violence, à elle-même et à son amour, elle a décidé de rompre, elle a choisi Dieu, et je me suis retrouvé avec une lettre de remerciements où elle m'expliquait pourquoi elle m'abandonnait... Vous pouvez penser quel choc ce fut pour moi...

Vous savez ce que c'est que les déceptions sentimentales : on broie du noir, on pense à se suicider ! Cependant au fond de l'épreuve, au fond de l'abîme je me suis dit une chose : « Elle m'a quitté pour Dieu ! Eh bien, si ce Dieu existe, je vais m'adresser à Lui, Lui il me la rendra peut-être ! »

Voyez ce petit marché d'enfant : à genoux dans ma chambre, j'ai crié à Dieu, j'ai prié Dieu comme jamais je ne l'avais fait !

« Ô Dieu, si tu existes, entends ma prière et redonne-moi cette fille que tu as placée sur mon chemin et qui t'appartient ! »

Je dois vous dire que c'était très dur ; j'ai mis Dieu à l'épreuve. J'ai acheté une Bible et je l'ai lue. Là, à 22 ans, j'ai découvert Jésus-Christ ; j'ai découvert dans son Evangile qu'il était mort pour nous, qu'il avait donné sa vie pour nous et Il disait :

Tout ce que vous demanderez en Mon nom, je le ferai.

Chaque soir je Le priai. Je priai Dieu : « Si tu veux, redonne-moi cette jeune fille au nom de Jésus-Christ. »

Et Dieu s'est révélé à mon cœur, ma foi s'est édifiée, s'est fortifiée dans la main de Dieu ; chaque jour j'avais d'un pas de plus... Mes parents me disaient : « Pourquoi donc attendre cette jeune fille qui t'a dit : non ? Une de perdue, dix de retrouvées ! »

Mais moi j'étais buté, je savais que si Dieu existait, il me la rendrait... Elle habitait à 200 km de chez moi et pendant 8 mois, nous ne nous sommes pas revus, nous n'avons eu aucun contact ; puis un beau jour, j'ai appris par une personne interposée qu'elle désirait me revoir ! Et en effet nous avons repris contact, on s'est retrouvé... Dieu me l'avait bien rendue ; il avait mis 8 mois mais c'était pour mon bien, car Il s'était révélé à moi.

Depuis ce jour-là, toute ma vie a été transformée. Dieu existe et Il ne m'a jamais déçu. J'ai maintenant 24 ans. Je travaille comme électricien dans les chaînes de montage des usines Peugeot ; j'essaie de rendre témoignage auprès de mes camarades.

—On t'a monté le bonnet ! Me dit-on.

— Non, on ne m’a rien monté du tout ! Je l’ai vécu ; je suis passé par des épreuves et Dieu m’a secouru à chaque moment, à chaque circonstance de ma vie.

La prière : le président Lincoln

Abraham Lincoln fut le 16^{ème} président des Etats-Unis, il exerça deux mandats de suite en 1860 et 1864. Ses débuts dans la vie professionnelle furent catastrophiques. En 1832, il échoua dans sa tentative d’être élu comme procureur. L’année suivante, son entreprise fit faillite, puis son épouse bien aimée décéda brutalement. En 1839, nouvel échec comme candidat à la présidence de l’Illinois, puis défaite pour entrer au Congrès, puis au Sénat, puis échec encore comme vice-président de son parti. En 1858, nouvel échec comme candidat au Sénat. Pourtant aujourd’hui, il est considéré comme le plus grand des présidents des Etats-Unis. Comme quoi, notre réussite ne dépend pas de notre passé, mais, le plus souvent, de nos échecs qui nous apprennent à être toujours prêts à nous relever et à repartir avec autant de détermination.

Quant à nous, nous ne deviendrons un « raté » que le jour où nous nous considérerons incapable de survivre à un échec. L’échec n’est jamais un événement insurmontable, nous pouvons nous relever et essayer à nouveau. Mais écoutez le secret du 16^{ème} président des Etats-Unis et suivez son exemple.

Pendant la terrible guerre civile, pour la libération des esclaves aux Etats-Unis, le président Lincoln fut souvent écrasé par le sentiment de la responsabilité qui pesait sur lui. « J’ai été souvent jeté à genoux, avouait-il, par la conviction absolue que je n’avais pas autre chose à faire. » Au milieu de ses travaux

écrasants, il trouvait toujours moyen de consacrer à son Maître ses premiers instants, comme il le faisait jadis dans la hutte de l'Indiana ou sur son radeau du Mississippi. Le pasteur Adams, de Philadelphie, raconte qu'ayant rendez-vous avec le président à cinq heures du matin, il arriva à la Maison Blanche un peu avant l'instant fixé. Tandis qu'il attendait dans l'antichambre, il fut surpris d'entendre parler dans la pièce voisine, et s'informa auprès du domestique s'il y avait quelqu'un.

— Non, monsieur, le président est seul, mais il lit sa Bible.

— Comment donc, est-ce son habitude journalière ?

— Oui, Monsieur, tous les matins, M. Lincoln emploie l'heure de quatre à cinq à lire la Bible et à prier à haute voix.

Vers le matin, pendant qu'il faisait encore très sombre, il se leva, et sortit pour aller dans un lieu désert, où il pria.

Marc 1 : 3.

La retraite

En plus de son travail accompli la semaine, un artisan était disposé aussi à travailler le samedi quand il le fallait. Quelqu'un lui demanda d'effectuer également des travaux le dimanche. Là, il refusa tout net :

— Moi, le dimanche, je ne travaille que pour le Seigneur.

— Pourquoi ? Interrogea l'autre en plaisantant. Paie-t-il mieux ?

Avec bon sens et une pointe d'humour, il répondit :

— Oh, ce n'est pas tellement la paie, mais c'est la retraite. Il n'y a pas plus sûre que celle-là.

Il voulait parler évidemment de la retraite éternelle : celle que Dieu réserve dans son ciel de gloire à tous ceux qui se confient au Christ et désirent lui être fidèles.

Par ailleurs, mettre à part le repos du dimanche et aller adorer Dieu ce jour-là est l'accomplissement de l'un des dix commandements qu'il adressa jadis à son peuple :

Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier, Exode 20 : 8.

Le roi et le berger

Un roi se perd dans la forêt et rencontre un jeune berger qui le raccompagne jusqu'à son château. En chemin, le berger lui parle de son travail et le roi est très impressionné par sa sagesse. Il l'invite à rester avec lui pour être son conseiller.

Quelques années plus tard, l'ancien berger devient l'intendant du royaume. Cette promotion rapide provoque la jalousie des autres conseillers qui vont voir le roi pour lui dire : ton intendant se retire tous les jours dans une pièce dont lui seul a la clé. Nous pensons qu'il profite de sa position pour te voler et qu'il se constitue un trésor personnel.

Le roi est troublé par cette accusation, et bien qu'il ait confiance en son intendant, le doute s'installe dans son esprit. Il veut en avoir le cœur net, et un soir, accompagné de tous ses conseillers, il fait irruption dans la pièce où s'est retiré son intendant. La pièce est vide, à part une chaise sur laquelle sont pliés les riches habits de l'intendant. Quant à lui, il a revêtu son ancienne tunique de berger et il médite, assis par terre. Il explique au roi qu'il a besoin de ces temps de retrait pour se retrouver en

vérité, afin de réfléchir aux affaires du royaume, se souvenir de son histoire, et méditer sur son avenir.

Si c'est votre livre...

Un soir de bataille, un croyant parcourait le lieu du carnage, cherchant à soulager quelques blessés. Il trouva un soldat qui n'avait plus que quelques instants à vivre.

— Voulez-vous que je vous lise un passage de l'Evangile?
Demanda-t-il.

Pour toute réponse, le mourant lui dit :

— J'ai soif, si vous pouviez me donner un peu d'eau.

Aussitôt, l'homme courut vers un ruisseau et lui rapporta de l'eau. Puis le soldat lui dit :

— Mettez-moi quelque chose sous la tête.

Il prit son manteau et le plaça sous la tête du blessé.

— Maintenant, dit le soldat, si c'est votre livre qui fait des hommes comme vous, ouvrez-le et lisez-le jusqu'à ce que je meure...

Voilà un homme qui a donné à boire à son prochain et à Dieu en même temps. L'important se trouve en ceci, c'est que le vrai chrétien a su créer la soif spirituelle chez celui qu'il secourait.

Les situations ne sont jamais les mêmes, mais une aide, une bonne parole, un sourire sont autant de verres d'eau distribués et, dit la Bible, vous ne perdez pas votre récompense, sans parler de la satisfaction d'avoir été pour votre prochain comme un ange de Dieu et son moyen de salut.

Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus vers moi.

Les justes lui répondront: Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, et t'avons-nous donné à manger ; ou avoir soif, et t'avons-nous donné à boire ? Quand t'avons-nous vu étranger, et t'avons-nous recueilli ; ou nu, et t'avons-nous vêtu ? Quand t'avons-nous vu malade, ou en prison, et sommes-nous allés vers toi ?

Et le roi leur répondra: Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites.

Matthieu 25:35-40.

Félix Mendelssohn et l'organiste

Félix Mendelssohn-Bartholdy, compositeur allemand, était déjà pianiste virtuose à l'âge de 9 ans. A 15 ans, il dirigeait son quatrième opéra !

Plus tard, visitant une cathédrale renommée pour son orgue, il eut la surprise d'entendre, jouée laborieusement, une de ses propres œuvres. S'approchant de l'organiste, mais sans se faire connaître, il demanda l'autorisation d'interpréter un morceau.

—Impossible ! Fut la réponse, je suis le seul autorisé à utiliser cet instrument.

Malgré l'insistance du compositeur, l'homme demeura inflexible.

Mendelssohn se dirigeait, bien déçu, vers la sortie, lorsqu'il eut l'idée de revenir et de renouveler sa demande. Finalement, de

guerre lasse, l'organiste céda. Sous les doigts de l'artiste, l'instrument fit retentir une musique si parfaite que l'homme sursauta :

— Mais qui êtes-vous donc ? S'écria-t-il.

— Je suis Mendelssohn, répondit le maître, remplissant ainsi de confusion celui qui avait si longtemps refusé de céder sa place au virtuose.

Chaque homme est aussi un instrument. Le choix lui est laissé : continuer à jouer sa misérable petite musique ou laisser le grand Maître l'utiliser pour sa gloire. Alors que vous lisez ces mots, Jésus-Christ insiste pour prendre la place qui lui revient. Mais Il ne fera rien sans votre autorisation, car Il ne force personne. Laissez-le faire de votre vie un chef-d'œuvre !

Vainqueur par la foi

Rencontrant tout dernièrement un ancien camarade de guerre de mon père, officier supérieur et ancien déporté, nous avons été très frappés par un incident de sa vie dans les camps de la mort.

Soumis à la rude discipline que l'on sait, il était spécialement surveillé par les Allemands. Ses souffrances furent atroces. En avril 1945, par des rumeurs parvenues jusque dans le camp, il comprit que les troupes américaines n'étaient pas loin et que le moment était venu de faire acte d'autorité. Il se présenta au chef de camp et lui tint le langage suivant : « Les troupes américaines sont à quelques kilomètres. Etant l'officier au grade le plus élevé, je vous fais connaître qu'à partir de cet instant, c'est moi qui suis le chef de camp. Vous êtes donc mon prisonnier et vous allez me

remettre vos armes. Vous donnerez ensuite, sous mon contrôle, des ordres pour que les gardiens soient immédiatement rassemblés dans une baraque. »

A son étonnement, le chef de camp allemand obéit. Les gardiens furent désarmés et soigneusement enfermés, pendant que les déportés ne se tenaient plus de joie. Quand les troupes américaines envoyèrent une patrouille, celle-ci trouva un camp en parfaite discipline et complètement libéré. Elle n'eut qu'à récupérer les prisonniers allemands et faire le nécessaire au point de vue sanitaire.

En écoutant ce camarade, j'ai été frappé de la similitude de sa position et de la nôtre. Beaucoup de croyants sont prisonniers et enfermés dans un réseau d'habitudes, de façons de faire, de peurs, de réticences et, disons le mot, de péchés. Ils ne peuvent se libérer et passent leur temps à soupirer après la liberté des vrais enfants de Dieu.

Or, la nouvelle nous est parvenue que la libération a été réalisée, qu'elle va devenir effective dans quelques heures. Si nous prenions les promesses au pied de la lettre, nous connaîtrions à notre tour le désarmement et la mise en état d'impuissance de notre chair, de notre ennemi et de ses anges.

Ce n'est pas par manque de connaissance que nous péchons, mais bien par manque de confiance. Si nous demandions à Dieu que, par son Saint Esprit, il rende réelle la libération faite par le Christ, il y a vingt siècles, nous serions des VAINQUEURS.

Témoignage lointain

Un jour que mon grand-père, chef du village, siégeait entouré de ses courtisans, un homme vint se prosterner devant lui selon l'usage africain. Propriétaire de nombreux troupeaux, cet homme était connu pour pratiquer le culte des morts. Il était venu avec huit vaches qu'il avait laissées à une vingtaine de mètres derrière lui.

—Je suis venu dans un but précis, dit-il.

—Que représentent ces vaches ? demanda le chef.

—Elles sont à vous.

—Que veux-tu dire par « elles sont à moi » ?

—Eh bien ! Elles sont à vous parce que, lorsque je gardais vos troupeaux, j'ai volé un jour quatre vaches ; maintenant elles sont devenues huit, donc je vous les ramène.

—Qui t'a arrêté ?

—Nul homme, mais Jésus, lui m'a arrêté. Voici vos vaches.

Personne ne sourit ; le silence étant tombé sur l'assemblée, mon grand-père voyait bien que cet homme était en paix avec lui-même et qu'il rayonnait de joie.

—Vous pouvez me jeter en prison ou me donner la bastonnade, mais je suis libéré. J'ai rencontré Jésus et je suis un homme libre.

—Eh ben ! Si Dieu a fait tout cela pour toi, qui suis-je pour te mettre en prison ? Retourne chez toi.

Ayant été mis au courant de cette affaire, je me rendis chez mon grand-père quelques jours plus tard et, dans la conversation, je glissai cette phrase :

—J'ai appris que tu as reçu huit vaches en cadeau !

—C'est exact, répondit-il.

—Alors tu dois être heureux ?

— Pas du tout ! Depuis que cet homme est venu, je ne peux plus dormir. Pour connaître la paix qu'il possède, ce n'est pas huit vaches qu'il me faudrait rendre, mais cent !

Le roi David, dans Psaume 32 : 2-5, nous raconte son état lorsqu'il réalise son péché.

Heureux l'homme à qui l'Eternel n'impute pas d'iniquité, Et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude ! Tant que je me suis tu, mes os se consumaient, Je gémissais toute la journée ; Car nuit et jour ta main s'appesantissait sur moi, Ma vigueur n'était plus que sécheresse, comme celle de l'été. — Je t'ai fait connaître mon péché, je n'ai pas caché mon iniquité ; J'ai dit : J'avouerai mes transgressions à l'Eternel ! Et tu as effacé la peine de mon péché.

Avec les deux rames

Un vieil Ecossais avait une petite embarcation qu'il utilisait pour le transport de passagers.

Un jour, l'un d'entre eux remarqua qu'il avait gravé sur l'une de ses rames « LA FOI » et sur l'autre « LES ŒUVRES ». La curiosité le poussa à demander ce que cela signifiait et le vieillard, qui était un chrétien convaincu, fut tout heureux de saisir cette occasion de témoignage. Il fit marcher seulement la rame « FOI », mais la barque ne fit que tourner en rond, puis il fit marcher seule la rame « ŒUVRES » et la barque tourna dans l'autre sens mais aussi en rond. Il prit les deux rames et la barque s'avança rapidement sur l'eau démontrant que la foi et les œuvres

apportent la sécurité, le progrès et la bénédiction. L'épître de Jacques, 2 :14-26 nous parle de la foi et des œuvres :

Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ? Si un frère ou une sœur sont nus et manquent de la nourriture de chaque jour, et que l'un d'entre vous leur dise : Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez ! et que vous ne leur donniez pas ce qui est nécessaire au corps, à quoi cela sert-il ? Il en est ainsi de la foi : si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même. Mais quelqu'un dira : Toi, tu as la foi ; et moi, j'ai les œuvres. Montre-moi ta foi sans les œuvres, et moi, je te montrerai la foi par mes œuvres. Tu crois qu'il y a un seul Dieu, tu fais bien ; les démons le croient aussi, et ils tremblent.

Veux-tu savoir, ô homme vain, que la foi sans les œuvres est inutile ?

Abraham, notre père, ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel ?

Tu vois que la foi agissait avec ses œuvres, et que par les œuvres la foi fut rendue parfaite.

Ainsi s'accomplit ce que dit l'Écriture : Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice ; et il fut appelé ami de Dieu.

Vous voyez que l'homme est justifié par les œuvres, et non par la foi seulement.

Rahab la prostituée ne fut-elle pas également justifiée par les œuvres, lorsqu'elle reçut les messagers et qu'elle les fit partir par un autre chemin ?

Comme le corps sans âme est mort, de même la foi sans les œuvres est morte.

C'est vraiment le moment d'utiliser ces deux rames : la foi et les œuvres !

Les cailloux de la vie

Un jour, un vieux professeur fut engagé pour donner une formation sur la planification efficace de son temps. Ce cours constituait l'un des cinq ateliers de leur journée de formation. Mais pour ce faire le vieux professeur ne disposait que d'une heure.

Debout, devant ce groupe d'élite (qui était prêt à noter tout ce que l'expert allait enseigner), le vieux professeur les regarda un par un, lentement, puis leur dit : « nous allons réaliser une expérience. » De dessous la table qui le séparait de ses élèves, il sortit un immense pot qu'il posa délicatement, en face de lui. Ensuite, il sortit environ une douzaine de cailloux à peu près gros comme des balles de tennis et les plaça avec précaution, un par un, dans le grand pot.

Lorsque le pot fut rempli jusqu'au bord et qu'il fut impossible d'y ajouter un caillou de plus, il leva lentement les yeux vers ses élèves et leur demanda :

—Est-ce que ce pot est plein ?

Tous répondirent :

—Oui !

Il attendit quelques secondes et ajouta :

— Vraiment ?

Alors, il se pencha de nouveau et sortit de dessous la table un récipient rempli de gravier. Avec minutie, il versa le gravier sur les gros cailloux puis tapota le pot. Les morceaux de gravier

s'infiltrèrent entre les cailloux... jusqu'au fond du pot. Le vieux professeur leva de nouveau les yeux vers son auditoire et redemanda :

—Est-ce que le pot est plein ?

Cette fois, ses brillants élèves commençaient à comprendre son manège. L'un d'eux répondit :

—Probablement pas !

—Bien, répondit le vieux professeur.

Il se pencha à nouveau et cette fois, sortit de dessous la table un seau de sable. Avec attention, il versa le sable dans le pot. Le sable alla remplir les espaces entre les gros cailloux et le gravier. Encore une fois, il demanda :

—Est-ce que ce pot est plein ?

Cette fois, sans hésiter et en chœur, les brillants élèves répondirent :

— Non !

—Bien, répondit le vieux professeur.

Et comme s'y attendaient ses prestigieux élèves, il prit le pichet d'eau qui était sur la table et remplit le pot jusqu'à ras bord. Le vieux professeur leva alors les yeux vers son groupe et demanda :

—Quelle grande vérité nous démontre cette expérience ?

Pas fou, le plus audacieux des élèves, songeant au sujet de ce cours, répondit :

—Cela démontre que même lorsqu'on croit que notre agenda est complètement rempli, si on le veut vraiment, on peut y ajouter plus de rendez-vous, plus de choses à faire.

—Non, répondit le vieux prof. Ce n'est pas cela.

La grande vérité que nous démontre cette expérience est la suivante : si on ne met pas les gros cailloux en premier dans le pot, on ne pourra jamais les faire entrer tous, ensuite.

Il y eut un profond silence, chacun prenant conscience de l'évidence de ces propos. Le vieux professeur leur dit alors : « Quels sont les gros cailloux dans votre vie ? Votre santé physique ou morale ? Votre famille ? Vos amis ? Faire ce que vous aimez ? Apprendre ? Défendre une cause ? Se relaxer ? Prendre du temps ?... »

Ce qu'il faut retenir, c'est l'importance de mettre ses GROS CAILLOUX en premier dans la vie, sinon on risque de ne pas réussir sa vie. Si on donne priorité aux 'peccadilles' (le gravier, le sable), on remplira sa vie de petits riens et on n'aura plus suffisamment de temps précieux à consacrer aux éléments importants de notre vie.

Alors, n'oubliez pas de vous poser à vous-même la question : « Quels sont les GROS CAILLOUX dans ma vie ? »

La Parole de Dieu nous dit dans l'évangile de Matthieu 6 : 33 :

Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu ; et toutes ces choses vous seront données par-dessus.

Les trois médecins

Un roi qui aimait beaucoup trop les liqueurs avait trois médecins attachés à sa personne. Il les consulta tous les trois pour savoir s'il valait mieux en user avant, pendant ou après les repas.

— Avant les repas, lui dit le premier.

Son raisonnement convainquit le monarque.

— Pendant les repas, répondit le second.

La démonstration fut trouvée aussi bonne que celle du premier.

— Après les repas, affirma le troisième.

Ses arguments parurent si solides qu'il fallait bien s'y rendre.

— Je suis satisfait, dit le prince. Vous avez raison tous les trois ! Les preuves que vous m'avez tous données m'ont pleinement persuadé. Aussi, je suivrai vos conseils et désormais je prendrai les liqueurs avant, pendant et après les repas.

Si nous prenons conseil des hommes, nous trouverons toujours auprès d'eux des justifications qui paraîtront excellentes. Elles nous laisseront la liberté de jouir à notre guise. Au contraire, la Parole de Dieu nous avertira clairement des dangers. Saurons-nous l'écouter ?

La loi de l'Eternel est parfaite, elle restaure l'âme ; Le témoignage de l'Eternel est véritable, il rend sage l'ignorant. Les ordonnances de l'Eternel sont droites, elles réjouissent le cœur ; Les commandements de l'Eternel sont purs, ils éclairent les yeux. La crainte de l'Eternel est pure, elle subsiste à toujours ; Les jugements de l'Eternel sont vrais, ils sont tous justes. Ils sont plus

précieux que l'or, que beaucoup d'or fin ; Ils sont plus doux que le miel, que celui qui coule des rayons. Ton serviteur aussi en reçoit instruction ; Pour qui les observe la récompense est grande. Qui connaît ses égarements ? Pardonne-moi ceux que j'ignore. Préserve aussi ton serviteur des orgueilleux ; Qu'ils ne dominent point sur moi ! Alors je serai intègre, innocent de grands péchés. Reçois favorablement les paroles de ma bouche Et les sentiments de mon cœur, O Eternel, mon rocher et mon libérateur ! Psaumes 19 : 8-15.

Le vent avait brisé le vitrail

La cathédrale d'une vieille petite ville était célèbre pour l'un de ses vitraux particulièrement beaux ; on venait de loin pour l'admirer. Quelle ne fut pas la désolation de la population lorsqu'un jour de gros orage accompagné d'un vent violent, le vitrail fut brisé et tomba en miettes sur le sol ! On rassembla ces morceaux dans une caisse que l'on conserva dans la crypte de l'église. Un étranger venu pour contempler le chef-d'œuvre les trouva là ; il se fit raconter l'histoire, et réussit à se faire donner la caissette, car, expliqua-t-on, on ne savait que faire de ces débris.

Les mois passèrent. Un jour, les responsables de la cathédrale reçurent une invitation à visiter l'atelier d'un artiste connu dans l'art du vitrail. Ils furent mis en présence d'un grand tableau caché par un rideau ; quand l'artiste l'eut dévoilé, ils demeurèrent stupéfaits en découvrant un merveilleux vitrail, d'une richesse de teintes exceptionnelles et d'un travail particulièrement fin et soigné. L'artiste leur dit alors :

« Ce vitrail a été fait avec les fragments que vous m’avez donnés, maintenant il est prêt à être remplacé. »

Ne voyons-nous pas souvent nos plans et nos projets détruits par des circonstances en dehors de notre volonté ? Ne nous décourageons pas, remercions-en Dieu au contraire. Il a quelque chose de meilleur en vue pour nous. Il ne nous abandonne jamais et conduit nos pas selon son immense amour. C’est Lui le grand artiste, capable de nous donner des choses encore meilleures pour notre vie. Il nous a tout donné à travers son fils Jésus-Christ afin que nous ayons sa vie, sa paix, sa joie et toutes choses qu’il a préparées d’avance pour notre bien.

Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu.
Romains 8:28.

Mme de Staël, vous avez tout

Madame de Staël est considérée comme une des importatrices du mouvement romantique en France, avec son défenseur et ami François René de Chateaubriand. Fille de Necker, la jeune femme reçut une excellente éducation et grandit au contact des grands noms de la vie intellectuelle française, ce qui fit d'elle une femme curieuse, libre et ambitieuse, animée par l'esprit des Lumières. Femme de lettres et écrivain, vivement opposée à Napoléon Ier, Germaine de Staël passa une grande partie de sa vie en exil, en Suisse notamment, où elle fonda le Groupe de Coppet.

Une jeune fille de famille chrétienne, habitant à la campagne, eut l’occasion de lire les livres « Delphine » et « Corinne » écrits par Mme de Staël. A la suite de sa lecture, sa vie tranquille lui sembla insipide et vide. Elle trouva l’adresse de la romancière et

lui écrivit pour lui proposer de devenir sa secrétaire. Son désir était de pouvoir suivre l'écrivain et de voyager avec elle.

Un rendez-vous fut pris. Au cours de la rencontre, la jeune fille se jeta aux pieds de Mme de Staël en la suppliant de la prendre avec elle. Avec gentillesse et calme, la femme de lettres lui répondit :

« Vous pensez que ma vie est enviable parce que je voyage dans l'Europe entière et que je visite les plus beaux salons, mais rien de tout cela ne peut remplacer un vrai foyer, une vraie famille. Vous avez une vraie famille, moi je voyage parce que je n'en ai pas. Vous avez un bon père, moi je n'en ai plus. Vous avez le calme, la tranquillité, je n'en ai pas du tout. N'enviez pas mon sort, retournez chez vous, appréciez tout votre bonheur à sa juste valeur, il est inestimable. »

La jeune fille repartit chez elle, et les illusions qu'elle s'était faite à la lecture de ces livres disparurent. Dieu s'était servi de l'écrivain pour lui ouvrir les yeux.

Aujourd'hui même, louons Dieu pour les nombreuses bénédictions inestimables qu'Il nous a accordées et qu'Il nous prodigue encore : pardon, paix, provision, famille, frères et sœurs. Ne cherchons pas auprès du monde notre bonheur, la Parole de Dieu nous dit dans Colossiens, 2 :10

Nous avons tout pleinement en Jésus-Christ qui est le chef de toute domination et de toute autorité !

Je ne le lâcherai pas

Une jeune fille prenait soin d'un groupe de garçons au culte des enfants de son église locale qui se tenait à quelque distance de sa maison isolée. Elle s'y rendait par une belle journée de printemps. L'air était pur, tout pénétré du parfum des fleurs... La jeune fille aurait voulu se réjouir de tant de beauté, tandis qu'elle suivait le sentier conduisant à son église ; mais impossible. Elle était triste et découragée en pensant à « ses » enfants.

« C'est assez, disait-elle, je me suis trop fatiguée et en vain pour ces petits étourdis ! Dès aujourd'hui, je vais remettre ma responsabilité au pasteur et le prier de trouver quelqu'un d'autre pour tenir ce groupe difficile. »

Elle parlait encore lorsque, dirigeant par hasard ses yeux sur la rivière qui longeait le sentier, elle aperçut un petit agneau qui venait de perdre l'équilibre et de tomber dans l'eau.

Il aurait été emporté si le berger, voyant le danger que courait la petite bête, ne se fût immédiatement jeté à l'eau pour le sauver. Cependant, le sauvetage ne se fit pas facilement. Le courant était rapide et le berger allait perdre pied, mais il tenait fortement l'agneau et criait : « Je ne le lâcherai pas ! »

Lorsqu'il fut revenu sur le sentier avec l'animal sain et sauf, la jeune fille lui demanda :

— Pourquoi as-tu pris tant de peine pour sauver cet agneau ?

— Ah ! répondit le berger, c'est qu'il faut que j'en rende compte à mon maître !

Ces paroles atteignirent le cœur de notre monitrice.

— Je comprends, dit-elle. Moi aussi, il faut que je lui rende compte de mes chers élèves. A l'œuvre donc ! Et que mon mot d'ordre soit celui du jeune berger : « Je ne le lâcherai pas. »

L'influence d'un cantique

Un soir qu'un bateau à vapeur remontait le fleuve Potomac, sur la côte Est des États-Unis et que les passagers se trouvaient confortablement installés dans les fauteuils du bord, une dame s'adressa à Ira Sankey, l'évangéliste, et le pria de bien vouloir chanter quelque chose.

— Chanter ? répondit-il. Volontiers, mais... je ne chante que des cantiques !

— Qu'importe, chantez-nous donc un cantique, répondit la voyageuse. C'est une soirée qui nous invite à en entendre un, n'est-ce pas, Mesdames et Messieurs ?

Comme tout le monde acquiesçait, Ira Sankey se découvrit, et sa voix se mit à résonner pure, saisissante :

— Jésus, ami de mon âme, je me réfugie en toi...

Le silence le plus profond s'était établi autour de lui. Soudain, accourant de l'autre bout du bateau, un homme l'interrompit :

— Avez-vous servi dans l'armée du Nord ? Lui demanda-t-il.

— Oui, répondit l'évangéliste.

— Dans le régiment...

— Oui, fit encore Sankey, mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Attendez ! N'étiez-vous pas aux avant-postes, la nuit de la pleine lune en mai 1862 ? Cherchez à vous en souvenir...

— Oui, je m'en souviens parfaitement.

—Moi aussi ! S'écria l'homme, car ce fut la nuit de ma vie... et de la vôtre ! Monsieur, écoutez-moi : comme vous, j'ai servi, non pas avec vous, mais avec les Sudistes. Cette nuit-là, j'étais aux avant-postes quand, à la lueur de la lune, j'aperçus à quelque distance un homme debout, un ennemi. Ah ! Jeune homme, pensai-je, toi tu ne m'échapperas pas, et je le couchai en joue. Il était en pleine lumière, la tête baissée, et ne pouvait pas me voir, j'étais agenouillé dans l'ombre. J'avais le doigt sur la détente, lorsque tout à coup il leva la tête et se mit à chanter. Comme tout le monde, j'ai une faiblesse. Monsieur, j'aime la musique, et comme cet ennemi avait une fort belle voix, je me dis : « Laissons-le vivre encore un peu ! » Puis il se mit à chanter plus fort et j'entendis distinctement les paroles :

« Si vous saviez la paix douce et profonde
Que le Sauveur en mon âme apporta !
Pour cette paix, que peut donner le monde ?
Elle jaillit pour vous de Golgotha.
Mon Sauveur vous aime :
Ah ! Cherchez en lui
Votre ami suprême
Votre seul appui ! »

Je fus bouleversé, c'était le cantique préféré de ma mère, et pour moi, ce fut comme si elle était debout à côté de moi, m'empêchant de tirer sur cet ennemi.

Monsieur, ce soir, je viens de reconnaître votre voix, et de revoir toute la scène et ma pauvre maman. Les assistants demeuraient très émus, Sankey encore plus qu'eux tous. Incapable de prononcer une parole, il s'avança et ils s'embrassèrent.

La parabole du fil de fer

Près de ma maison, il y a un arbre. Lorsqu'il était petit, il portait une étiquette avec son nom, fixée par un mince fil de fer.

L'arbre grandit : l'emplacement était bon, le sol bien travaillé. Chacun admirait sa belle croissance. Un jour il tomba malade, s'arrêta de pousser, les feuilles pâlirent. Nous nous demandions ce qu'il avait et nous avons découvert que le fil de fer s'était incrusté dans l'écorce empêchant l'afflux de la sève... Après l'avoir retiré, l'arbre reprit vie.

Que de fils dans la vie des chrétiens, en fer ou peut-être en or ou en argent, ce peuvent être aussi des désirs charnels, nos raisonnements, nos plans ! Ce que la Bible appelle toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Christ ! Nous les connaissons tous et le voisin les découvre avant nous, avant que nous en ressentions les effets néfastes...

Arrière de nous, tous ces « fils de fer » qui arrêtent la vie ! Le chrétien, nous dit la Bible dans le Psaume 1,

Il est comme un arbre planté près d'un courant d'eau, Qui donne son fruit en sa saison, Et dont le feuillage ne se flétrit point : Tout ce qu'il fait lui réussit.

La louange

Le chef d'orchestre Michael Costa faisait un jour répéter son immense chœur composé de plusieurs centaines de voix et son orchestre puissant. L'orgue grondait comme un tonnerre, les instruments, les cuivres, les cymbales résonnaient ; un artiste, dans un coin, jouait du piccolo.

Chers lecteurs vous devez vous demander ce qu'est un piccolo ?

Le piccolo est un instrument de musique à vent, plus précisément un bois appartenant à la famille de la flûte traversière. Il est également appelé "petite flûte".

Beaucoup plus petit que la grande flûte -il fait à peu près la moitié de sa taille- il a à peu près la même étendue, sauf qu'il ne peut jouer ni le do ni le do# grave, et il sonne à l'octave supérieure. C'est l'instrument le plus aigu de l'orchestre symphonique, et son timbre, particulièrement pénétrant, le rend bien audible.

Alors cet homme qui jouait du piccolo se dit en lui-même : « Dans un vacarme pareil, je peux bien m'arrêter de jouer, cela ne fera pas grande différence ! »

Tout à coup, le grand chef jeta ses bras en l'air, tout le monde s'arrêta et dans le silence il s'écria : « Où est le piccolo ? »

Son oreille exercée lui avait révélé la lacune, et l'harmonie avait été rompue parce qu'un seul artiste n'avait pas tenu son rôle.

Si dans vos prières, « la note de la louange » manque, le chœur céleste ne s'en trouve-t-il pas amoindri ? Est-ce que vous attendez toujours, en vain, la réponse à vos prières ? Dieu voudrait pouvoir vous répondre. Il vous attend. « La louange t'attend à Sion. »

Essayez de rendre grâce. LA LOUANGE change les choses.

Vers le milieu de la nuit, Paul et Silas priaient et chantaient les louanges de Dieu, et les prisonniers les entendaient, Actes 16:25.

Il faudrait que je le laisse à la porte

Il y avait dans une faculté de théologie un étudiant de vocation tardive. Colonel à la force aérienne, célibataire, il avait connu pendant des années une vie de débauche. A la suite d'une longue maladie, du témoignage d'une infirmière et de la lecture assidue des Ecritures, il s'était tourné vers le Seigneur, et par la suite, avait quitté sa carrière pour s'engager à plein temps dans le ministère. Etant remarquablement doué pour l'évangélisation personnelle, il saisissait presque chaque jour l'occasion de se rendre à un comptoir de dégustation proche de la faculté. Là, assis sur un tabouret devant une tasse de café, il liait conversation avec ceux qui s'attablaient à ses côtés.

Un jour, un jeune homme l'entendant parler si personnellement de Jésus-Christ fit cette objection assez mal à propos :

— Ah oui, mais il ne vous est pas permis en tant que chrétien d'aller aux Folies Bergères !

Sans hésiter, notre ami (qui avait connu tout cela et bien plus) lui répondit :

— Mon cher, en tant que chrétien, je suis entièrement libre de m'y rendre si je le veux. Cependant, je sais très bien que cet ami intime qu'est pour moi Jésus-Christ ne pourrait jamais m'accompagner dans un tel endroit. Si je venais à m'y rendre, il faudrait que je le laisse à la porte. Or, sa communion et son amitié me sont bien trop précieuses et trop indispensables pour que je les sacrifie à ce prix-là.

Pas d'explications embarrassantes dans cette réponse, pas de cliché pieux ou d'appel au légalisme. L'amour de Christ suffisait entièrement. C'était, d'ailleurs, la seule réponse capable de satisfaire cet interlocuteur.

Nous sommes subjugués par l'amour que Christ nous a témoigné, il nous étreint, nous presse, et nous pousse en avant, 2 Corinthiens 5: 11-21.

L'auditeur invisible

Ce fut à l'âge de 16 ans que Christopher présida ses premières réunions d'évangélisation, dans la chapelle d'un village au sud de l'Angleterre. Pour se préparer, il décida d'aller « aux champs » pour « s'entraîner » à l'exhortation. Son pupitre était un râtelier à foin et son auditoire... une douzaine de vaches ! Il s'inspira du texte : « Repentez-vous et croyez à l'Evangile... » Bien entendu, les vaches ne prêtèrent aucune attention à ses propos (!). Mais, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir, de l'autre côté du râtelier, un homme à genoux implorant le pardon et la paix de Dieu !

« Parlez-moi encore de Jésus-Christ », supplia-t-il, lorsqu'il se vit face à face avec le prédicateur.

Je lui racontai l'histoire de la rédemption, dit Christopher, et ce fut un ivrogne, un bagarreur, un possédé, qui entra ce jour-là dans le repos de Dieu et la vie de bénédiction.

C'était la première âme qu'il gagnait à l'Evangile. Quel mémorable commencement !

Que chacun de vous mette au service des autres le don qu'il a reçu. 1Pierre 4: 1-11.

Regardez les oiseaux du ciel (a)

Ce matin, le ciel était magnifique. J'ai été attiré par un vol d'oiseaux en forme de V. Il s'agissait d'oies sauvages. Lorsque ces oiseaux se déplacent dans le ciel, ils volent toujours en formation serrée, ils semblent ne faire qu'un. Cette forme en fer de lance facilite considérablement leur vol. En volant ainsi en groupe, chaque oiseau a une capacité de vol beaucoup plus importante que s'il était seul. Lorsqu'une oie quitte le groupe, elle est beaucoup plus vite épuisée par la résistance du vent. Lorsqu'un oiseau est fatigué, il se place à l'arrière de la formation et un autre prend sa place à l'avant. Les oiseaux s'encouragent les uns les autres en poussant des cris.

Comme la parole de Dieu nous y encourage, nous pouvons apprendre des oies sauvages. Si nous avons au moins autant de bon sens qu'elles, nous n'essaierions pas de vivre notre foi en solitaire mais nous rejoindrions une communauté pour trouver auprès des autres l'aide, l'amitié, la fraternité nécessaires pour le long voyage de la vie.

N'abandonnons pas notre assemblée, comme c'est la coutume de quelques-uns, Hébreux 10:25.

Continuons notre réflexion sur :

Regardez les oiseaux du ciel (b)

Nous voulons accompagner une dernière fois, les oies sauvages que nous avons vues passer ces jours-ci. Les scientifiques qui s'intéressent au comportement des oiseaux nous apprennent des choses extraordinaires. Il paraît que, si une oie est malade ou blessée et qu'elle doit quitter la formation à cause de cela, une ou deux autres oies la suivent pour lui apporter aide et protection. Elles restent avec l'oie tombée à terre jusqu'à ce que cette dernière soit à nouveau capable de voler ou qu'elle meure. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elles s'élancent pour essayer de rejoindre leur formation ou se joindre à une autre.

En ce début d'automne où les oies migrent, nous aussi nous redémarrons une nouvelle étape : la rentrée. C'est une occasion supplémentaire de prendre exemple sur les oies.

Il y a certainement, dans nos églises, des services qui usent plus que d'autres. Ne serait-ce pas le moment de permettre au frère ou à la sœur qui y peine, de se placer à l'arrière de la formation pour ne plus porter l'entière responsabilité du service et ne plus assumer seul tous les efforts nécessaires à faire avancer le groupe ? Ne pourrions-nous pas prendre à notre tour, notre place à l'avant de la formation ?

Apprenons encore des oies à être plus solidaires les uns des autres. Comme elles, sachons accompagner celui ou celle qui est malade, déprimé ou blessé jusqu'à ce qu'il puisse reprendre sa place.

Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est honoré, tous les membres se réjouissent avec lui, 1 Corinthiens 12 : 26.

Sagesse humaine et sagesse de Dieu

Dans un coin perdu des Indes, un missionnaire fut tout surpris de trouver soixante-dix convertis de l'hindouisme qui demandaient le baptême. Parmi eux, un tout jeune homme d'une quinzaine d'années se tenait à l'écart. Le jugeant vraiment trop jeune il lui dit :

« Ecoute, mon garçon, je crains que tu n'aies pas compris ; un retour en arrière de ta part nuirait au témoignage de l'Evangile ; mais je reviens dans six mois, si je te trouve fidèle je pourrai alors t'accepter. »

Alors on vit tout le groupe se lever spontanément et l'un des convertis s'écria au nom de tous :

« Mais Monsieur, c'est lui qui nous a enseigné tout ce que nous savons de Jésus-Christ. »

C'était l'instrument dont Dieu s'était servi pour faire Son œuvre. L'Evangile n'est pas une question d'âge mais de cœur.

La consécration

A l'issue d'un culte dans une église africaine, on passa le panier pour prélever les offrandes. Il s'agissait d'une sorte de grande corbeille, une calebasse, en forme de plat rond, servant à recueillir le manioc.

Assis sur le dernier banc de l'église, se trouvait un petit garçon qui observait d'un air songeur ce panier qui passait de rang en rang. La tristesse le gagna à la pensée qu'il n'avait rien à offrir au Seigneur.

Entre temps, le panier arriva à son niveau et, à la stupeur des fidèles, il s'assit dans le panier en disant :

« La seule chose que je possède, je la donne au Seigneur ».

Je vous exhorte donc, frères, par les compassions du Dieu vivant, à offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu et qui sera de votre part un culte raisonnable, Romains 12 : 8.

Entrer « pour deux »

Tous les samedis, le père Matthieu promettait à Marguerite, sa femme, de l'accompagner au Temple le lendemain. Mais le dimanche matin, il avait toujours une excuse. Il disait pour finir, « Va seule, mais tu prieras pour deux ». Une nuit, Matthieu fit un rêve. Sa femme et lui venaient de mourir. Ils arrivèrent aux portes du ciel. L'apôtre Pierre les attendait sur le seuil, il prit alors Marguerite par la main et la tira rapidement dans le paradis en disant : « Viens, Marguerite, viens et entre pour deux ». Epouvanté, Matthieu se réveilla et, depuis ce rêve, Marguerite ne va plus seule à l'église évangélique, son mari Matthieu l'accompagne toujours !

Cela vous fait rire mais cela nous parle très sérieusement et nous rappelle une parole de l'Évangile donnée par Jésus, dans Luc 17 : 34,

Je vous le dis, en cette nuit-là, de deux personnes qui seront dans un même lit, l'une sera prise et l'autre laissée ; de deux femmes qui moudront ensemble, l'une sera prise et l'autre laissée. De deux hommes qui seront dans un champ, l'un sera pris et l'autre laissé.

Et vous cher lecteur, allez-vous être pris et vivre avec le Seigneur pour l'éternité ?

Couper complètement le lien

Nous avons eu la joie, dans notre église, de baptiser une dame d'un certain âge, qui manifesta un bel attachement à son Sauveur et Maître.

Son mari incroyant l'amenait au culte, puis revenait la reprendre ensuite. Pendant ce temps, il allait à la ville voisine, dans un bar, jouait aux courses et dépensait beaucoup, beaucoup d'argent. Cette passion pour le jeu le conduisit peu à peu à une situation financière catastrophique, au point qu'il décida de se suicider.

Tandis qu'il allait à son lieu funeste pour mettre fin à ses jours, il rencontra providentiellement un membre engagé de notre église et, fondant en larmes il lui raconta tout. A la suite de ces faits, il commença à accompagner sa femme au culte d'une façon régulière. Puis il manifesta le désir de se faire baptiser. Après un entretien sérieux, il apparut qu'il avait gardé un petit lien « raisonnable » à ses yeux, avec sa passion du jeu.

Il lui fut demandé, par amour pour le Seigneur, de couper complètement ce lien qui l'avait conduit à deux doigts de la mort. Mais il refusa, et nous nous faisons du souci pour lui et son avenir.

Beaucoup de prières montèrent vers le ciel en sa faveur et le Saint-Esprit travailla dans son cœur au point de l'amener seul à un attachement total au Seigneur. Il nous téléphona aussitôt pour nous annoncer cette bonne nouvelle en manifestant beaucoup d'émotions et de larmes de joie concernant sa décision. Après

une petite formation biblique, il fut baptisé et son témoignage bouleversa bien des cœurs, par sa sincérité, sa profondeur et sa consécration.

Par la suite, il prouva son amour pour son Sauveur et son Maître notamment par la distribution systématique de tracts et la vente de littérature chrétienne sur les marchés.

Il prêchait si bien

Prêcher implique être pur dans ses habitudes de vie. Pas de péchés secrets sur ce plan : Dieu les amènerait tôt ou tard à la lumière.

Un fidèle serviteur de Dieu nous raconta la mésaventure de la brigade missionnaire de la Drôme durant le réveil des années 1920-1930.

Un évangéliste très dynamique obtenait de grands succès et beaucoup de conversions. Notre ami qui connaissait le passé peu recommandable de cet homme, avertit les responsables et leur demanda s'ils s'étaient renseignés auprès de ce frère sur la mise en ordre de son passé. La « suspicion » fut vivement critiquée par les responsables. « Oser soupçonner un homme que Dieu a accrédité par tant de fruits ! » Jusqu'au jour où l'évangéliste se trompa d'enveloppe et où son président de synode reçut une lettre destinée... à sa maîtresse. C'est ce qui fait la différence avec un artiste ou même un médecin : leur vie privée n'influe pas sur leur compétence professionnelle.

Spurgeon, parlant d'un pasteur dont la vie ne correspondait pas à ce qu'il prêchait, dit : « Il prêchait si bien et vivait si mal que, lorsqu'il était en chaire, chacun disait qu'il ne devrait jamais

en redescendre, et lorsqu'il était hors de sa chaire, tous déclaraient qu'il ne devrait plus jamais y remonter. »

Comme quoi notre vie parle beaucoup plus que nos paroles. L'apôtre Paul disait dans Philippiens 3 :17.

Soyez tous mes imitateurs, frères, et portez les regards sur ceux qui marchent selon le modèle que vous avez en nous.

Il était fier de dire : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ ».

Tragique solitude

Sur une colline, dans la grande forêt équatoriale, vivaient dix buffles. Ils étaient connus pour leur amour mutuel : chaque jour, ils paissaient ensemble. Il y avait aussi un lion qui rôdait autour de cette colline, à la recherche de sa proie. Il savait qu'il était capable de tuer les buffles un à un, mais il avait peur d'en attaquer un seul pendant qu'ils étaient ensemble, car leurs cornes puissantes lui inspiraient de la terreur. Alors il pensa : « Si seulement un de ces buffles pouvait s'éloigner du troupeau, je pourrais le tuer et je ferais un bon festin. »

Ainsi, pendant plusieurs mois, il épia le troupeau. Il faisait les cent pas dans la forêt en passant près d'eux, mais il ne put jamais surprendre un buffle isolé. Ils s'aimaient les uns les autres et ils allaient, venaient et paissaient ensemble.

Un matin, un des buffles s'éveilla plus tôt que les autres et se mit à paître. Il fit ainsi plusieurs jours de suite. Finalement, un de ses grands frères l'accusa en disant :

— Pourquoi te lèves-tu plus tôt que nous ? Pour paître l'herbe la plus tendre et la plus savoureuse, n'est-ce pas ?

— Mais, les autres frères, vous vous levez si tard ! Fut sa réponse. Que vous importe si je me lève plus tôt ? L'herbe est pareille !

Les autres buffles maintinrent leur point de vue en affirmant que la nourriture de choix était volée par leur frère. Alors ils décidèrent de se séparer, chacun des buffles choisissant pour son pâturage l'une des collines environnantes. Bientôt, les dix buffles se répandirent sur dix collines.

Quand le lion vit cela, il fut très satisfait. « C'est ce que j'attendais depuis longtemps, » dit-il.

Il se mit en route et découvrit un des buffles, isolé. Il le tua et fit un festin royal. Puis il tua les neuf autres les uns après les autres, jusqu'à ce que le troupeau eût disparu.

N'est-ce pas la stratégie de l'ennemi de nos âmes qui veut nous séparer afin de nous décourager, nous isoler pour mieux nous dévorer ?

Ce difficile équilibre

Les églises évangéliques, héritières des différents réveils, ont généralement tendance à accentuer le côté immanent de Dieu, aux dépens de sa transcendance.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Pour faire plus simple, nous ressentons cela dans les cultes par le caractère chaleureux, amical, familial, mais manquant parfois de respect dû au Dieu trois fois saint que nous venons rencontrer.

Une expérience personnelle a été très instructive pour moi. Un jour, j'ai été convoqué chez le préfet du Bas-Rhin. C'était un 27 décembre, donc un lendemain de fête, relativement tôt le matin. J'aurais pu rechigner devant cette obligation : « Il n'aurait pas pu choisir un autre jour ? Ou une heure plus tardive ? Vais-je y aller ? Voyons le temps qu'il fera ! »

Je n'y pensais pas : l'honneur d'être reçu par le premier magistrat du département et la joie d'attendre qu'il me remette le prix d'un concours (un chèque de 3 000€ !) m'ont réveillé bien avant l'heure. Je me suis mis sur mon 31. J'ai enfourché mon scooter, j'ai calculé largement ma marge de sécurité -en cas d'imprévu-pour être sûr d'être à la préfecture à l'heure indiquée.

J'y fus bien à l'avance. Un huissier à grosse chaîne d'argent m'introduisit dans un grand salon aux tapis épais où tout le monde parlait à mi-voix. J'y rencontrai le député, le sénateur et le maire de ma commune qui devait m'accompagner pour la remise du prix. Tout contribuait à inspirer un sentiment de respect pour le haut personnage qui se trouvait dans le bureau voisin. Quand finalement nous avons été introduits dans l'immense salle où le préfet trônait derrière un bureau gigantesque, mon cœur battait plus vite, je me suis approché respectueusement, puis j'ai attendu debout jusqu'à ce qu'on me dise de m'asseoir.

Vous avez fait le parallèle ? Chaque dimanche matin, nous avons l'honneur d'être reçus, non par un préfet, ni même un président de la République, mais par le Roi des rois, le Souverain

universel, qui nous a convoqués, non pour nous faire des reproches, mais pour nous offrir le cadeau de son amour et de ses bénédictions. Comment réagissons-nous ? « Il fait si bon au lit ! Tous les dimanches se lever tôt pour aller au culte, est-ce vraiment nécessaire ? Est-ce que cela fait quelque chose si je viens en retard ? »

Nous avons tant insisté sur la bonté de Dieu, sur la fraternité de Jésus-Christ que nous avons oublié qu'en venant au culte nous venons en présence de Celui devant qui les séraphins se couvrent la face en criant :

*Saint, saint, saint est l'Eternel, le Seigneur des armées célestes !
Toute la terre est pleine de sa gloire !* Esaïe 6:3.

Celui à qui les quatre êtres vivants, symbolisant toute la création, « rendent gloire et honneur et actions de grâces », devant qui les vingt-quatre vieillards, représentant le peuple de Dieu de l'ancienne et de la nouvelle alliance, se prosternent et qu'ils adorent en jetant leurs couronnes à ses pieds, Apocalypse 4:9-10.

Dans le bureau voisin de celui du préfet siégeait le Secrétaire général de la Préfecture qui bénéficiait d'un prestige et d'honneurs semblables à ceux du préfet. Après la cérémonie de remise du prix, je suis entré subrepticement dans ce bureau, passant par-dessus toutes les règles et les étapes du protocole, et je me suis entretenu « à tu et à toi » avec ce grand personnage : c'était mon cousin. Mais dans la cérémonie officielle, je lui témoignais le respect dû à son rang. Parce que Jésus-Christ est devenu notre frère, nous avons un accès direct auprès du Père - qui cependant reste le Souverain ayant droit à tout notre respect, notre vénération et notre honneur.

Plus vite au but ?

Au soir de sa vie, un croyant qui avait fidèlement observé le jour du repos affirmait qu'on accomplissait plus de besogne en six jours de travail, suivis d'une journée de halte, qu'en sept jours d'une activité ininterrompue. C'est certainement vrai, et le témoignage suivant vient démontrer cette affirmation.

Au siècle dernier, un pionnier américain des États du sud s'engagea à la tête d'une caravane dans des régions désertiques en direction de la côte ouest (ceci se passait bien avant la construction de la ligne de chemin de fer reliant l'Atlantique au Pacifique).

Au matin du premier dimanche de ce long voyage, raconte-t-il, je laissais paître les chevaux tandis que le personnel se détendait et qu'en famille nous nous consacrons à la louange et à la lecture de la Bible. Or, une partie de la caravane décida de poursuivre la route, afin d'arriver plus vite au but. Ils levèrent le camp sans nous ce dimanche matin, non sans avoir ironisé sur notre façon d'agir. Je ne pus les rejoindre que le jeudi de la semaine suivante, c'est-à-dire dix jours plus tard seulement. Et parce que notre caravane fit halte trois jours après (donc le troisième dimanche), les autres reprirent l'avantage, mais pour peu de temps. Déjà le mardi nous les avions rattrapés. Dès lors, nous eûmes toujours de l'avance sur eux, l'écart se creusant au fil des jours. Nous arrivâmes au terme de notre voyage deux semaines avant eux. Notre personnel ainsi que les montures étaient en excellent état physique, tandis que nos compagnons de départ avaient perdu des chevaux en cours de route, la plupart des

hommes étaient littéralement exténués après avoir parcouru 4 à 5 000 km dans des conditions difficiles.

Observe le jour du repos, pour le sanctifier, comme l'Eternel, ton Dieu, te l'a ordonné.

Tu travailleras six jours, et tu feras tout ton ouvrage.

Mais le septième jour est le jour du repos de l'Eternel, ton Dieu : tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne, ni aucune de tes bêtes, ni l'étranger qui est dans tes portes, afin que ton serviteur et ta servante se reposent comme toi.

Tu te souviendras que tu as été esclave au pays d'Egypte, et que l'Eternel, ton Dieu, t'en a fait sortir à main forte et à bras étendu : c'est pourquoi l'Eternel, ton Dieu, t'a ordonné d'observer le jour du repos, Deutéronome 5 : 12-15.

Le vin, non plus jamais

« Non, mes amis, aujourd'hui je n'en prendrai pas et désormais je n'en boirai plus, plus jamais ! »

C'était un voyageur de commerce qui parlait ainsi en entrant dans un compartiment de chemin de fer où se trouvaient plusieurs de ses camarades. L'un des jeunes gens lui tendait une bouteille qu'il repoussa :

—Vous saurez que j'ai juré, oui, juré ! La boisson et moi nous en avons fini pour toujours !

Une explosion de rires s'éleva parmi les voyageurs. Ils se moquèrent de lui, le houspillèrent et lui mirent la bouteille sous le nez. Tout fut inutile : le jeune homme demeura ferme. Son expression était devenue si sérieuse que ses camarades cessèrent de le presser.

—Ah ! S'écria pourtant l'un d'eux, pour renoncer si subitement au nectar, tu dois avoir un motif péremptoire. Que t'est-il donc arrivé ? Allons, mon vieux, confesse-toi !

—Je vous le dirai, mes amis. Je sais très bien que vous allez encore vous moquer de moi, mais cela m'est indifférent. Depuis mon mariage, je n'ai jamais passé une journée sans boire et, bien souvent, j'ai bu plus que de raison ; cela, vous le savez tous. J'aime l'alcool et je ne sais pas comment je vais m'en passer à l'avenir. C'est égal, je n'en boirai plus une goutte. Hier, je me suis arrêté chez un client qui, outre son commerce, tient une sorte de « Mont-de-piété ». Tandis que nous parlions de nos affaires, un homme est entré, il n'avait certainement pas trente ans, mais il portait sur son visage les traces de la boisson. Il ne passait sûrement pas une journée sans s'enivrer ; ses vêtements étaient sales. Il portait un petit paquet qu'il ouvrit d'une main tremblante et tendit au prêteur sur gages en disant :

« Donnez-moi deux francs en échange ».

C'était une paire de tous petits souliers d'enfant dont les boutons seuls étaient un peu usés ; évidemment, les petits pieds ne les avaient pas chaussés plus de six fois.

—Où as-tu pris ces souliers ? demanda le prêteur qui paraissait connaître l'homme.

—Chez nous, répondit-il, ma femme les avait achetés pour notre bébé. Donnez-moi l'argent, il me faut boire !

— Rapporte ces souliers à ta femme, l'enfant en a besoin. Tu devrais rougir de ta conduite, déclara le commerçant.

—La petite ne les mettra plus ! Elle est morte. On l'enterre demain.

En disant ces mots, l'homme cacha sa tête dans ses bras, en s'appuyant sur le comptoir et se mit à pleurer, d'abord doucement, comme un enfant, puis en désespéré. A la fin, dominé par la douleur, il s'écria :

— Ô Dieu, fais-moi mourir, mais sauve ma femme, ma Lily !

Il y eut un moment de silence, puis le narrateur reprit :

— Camarades, vous pouvez rire maintenant... Mais moi, j'ai à la maison un petit enfant de deux ans et ma femme s'appelle Lily. Aussi vrai que Dieu me viendra en aide, je ne boirai plus de vin !

Après avoir prononcé ces paroles, le voyageur de commerce quitta sa place et passa dans un autre wagon. Ses amis se regardèrent sans proférer un mot. Nul n'avait plus envie de rire ou de plaisanter. L'un d'eux ouvrit brusquement la fenêtre et lança la bouteille qui s'écrasa sur la voie, personne ne le blâma. Il se passa un certain temps avant que les jeunes gens reprennent leur entrain, mais plusieurs restèrent préoccupés...

Voilà pourquoi cet homme ne voulait plus boire, il a tenu parole. La Parole de Dieu nous met en garde contre l'usage du vin et des boissons alcoolisées, nous trouvons cela dans Proverbes 23: 31-35.

Ne regarde pas le vin qui paraît d'un beau rouge, Qui fait des perles dans la coupe, Et qui coule aisément. Il finit par mordre comme un serpent, Et par piquer comme un basilic. Tes yeux se porteront sur des étrangères, Et ton cœur parlera d'une manière perverse. Tu seras comme un homme couché au milieu de la mer, Comme un homme couché sur le sommet d'un mât: On m'a

frappé, [...] je n'ai point de mal ! [...] On m'a battu, je ne sens rien ! [...] Quand me réveillerai-je ? J'en veux encore !

Depuis combien de temps ?

James Hudson Taylor, l'un des premiers missionnaires à aller en Chine, raconta un jour l'histoire de ce jeune converti chinois qui, rempli de joie et de fougue dans sa foi toute neuve, lui posa cette question :

— Depuis combien de temps connaissez-vous cette merveilleuse nouvelle de L'Evangile, la possibilité de redémarrer une vie nouvelle, d'être pardonné de ses péchés ? Depuis combien de temps connaissez-vous cela dans votre pays ?

— Nous la connaissons depuis très longtemps, répondit-il, depuis des centaines d'années.

— Des centaines d'années ? S'exclama cet ancien responsable bouddhiste. Et vous n'êtes jamais venu nous en parler ! Mon père a cherché la vérité, ajouta-t-il avec tristesse, il a cherché longtemps et il est mort sans la trouver. Oh, pourquoi n'êtes-vous pas venu plutôt ?

Comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler ? Et comment en entendront-ils parler s'il n'y a personne qui prêche ? Romains 10 : 14.

Allez, faites de toutes les nations des disciples, Matthieu 28 : 19.

L'appel, du commencement à la fin

L'évangéliste le plus sincère risque quelquefois de bousculer les personnes en les invitant à la conversion et au salut. Le

colonel Malan ne courait pas ce danger, car il avait pour principe de ne point terminer ses réunions par un appel à la décision. « Quand l'eau vive du Saint-Esprit est là, les âmes viennent y puiser d'elles-mêmes », avait-il coutume de dire. Ce souci de ne pas faire pression sur les auditeurs réussissait admirablement. Avant même que le Colonel ait fini de parler ou même de chanter, les gens, profondément touchés et remués, s'approchaient du banc de la repentance. Pendant une 'mission' à La Chaux-de-Fonds, ils furent plus de soixante à le faire, cent quatre-vingt-dix à Genève, cent quarante à Rorbas, plus de deux cents à Bâle.

Partout où passaient ces messages du ciel, un vent de réveil et de renouveau se levait et faisait sentir ses effets parfois dans tout le village ou la ville.

Il en fut particulièrement ainsi à Rorbas dans le canton de Zurich où un homme sortit du bistrot, traversa la rue, et alla directement se jeter au banc des Pénitents dans la salle de l'Armée du Salut, où le Colonel Malan présidait la réunion.

A une autre occasion où le Colonel avait été invité à tenir des réunions d'évangélisation au temple d'Yverdon, le pasteur, n'étant pas très favorable mais ayant dû céder aux pressions de son conseil presbytéral, vint le jour venu au-devant de la Colonelle, il lui dit d'un air gêné :

— Madame la Colonelle, dans notre temple nous n'avons pas l'habitude des appels à la fin des réunions, ce n'est pas dans nos conceptions, je vous serais donc reconnaissant de ne pas faire d'appel à la fin.

— Vous avez parfaitement raison, lui répondit alors Mme Malan, nous ne ferons pas d'appel à la fin de la réunion, car nos réunions sont un appel du commencement à la fin !

A peine cette réunion mémorable était-elle commencée que l'on vit alors à la stupéfaction générale une dame se lever, s'avancer d'un pas tranquille et décidé jusqu'au pied de la table de communion se mettre, toute émue, à genoux sur la pierre nue, c'était la femme du pasteur... Elle fut bientôt suivie d'une deuxième, c'était la femme du président de la paroisse. Dieu agissait puissamment !

Une tasse de thé

Mme C. était désireuse de trouver le salut. Un évangéliste étant de passage dans sa localité, elle le pria de la visiter car elle désirait le questionner et réclamer son aide.

Tout en lui servant une tasse de thé, elle lui dit comment elle priait avec instance depuis longtemps pour recevoir le salut, mais sans résultat. Pour toute réponse, le serviteur de Dieu s'écria :

— Oh ! Madame, j'ai terriblement soif ; voudriez-vous avoir l'obligeance de m'offrir une tasse de thé ?

Stupéfaction de l'hôtesse, répondant aussitôt :

— Mais, Monsieur, vous êtes servi ? La tasse est là, devant vous. Il vous suffit de la prendre !

L'entretien se poursuivit, la dame revenant sans cesse à ses problèmes, l'évangéliste l'interrompant encore une ou deux fois pour réclamer une tasse de thé, tandis que celle qui lui avait été servie refroidissait devant lui.

Finalement, Mme C. comprit : ce salut qu'elle réclamait à grands cris, il était déjà à sa disposition, il lui suffisait de s'en emparer ! Ce qu'elle fit sans attendre...

Oui, notre salut a été parfaitement accompli par Jésus-Christ à la croix. Il est, depuis lors, offert à tous. Comment le recevoir ? C'est très simple : il suffit de reconnaître son état de péché, son incapacité à « se sauver soi-même », et d'accepter dans la reconnaissance le grand salut que Dieu donne à ceux qui se repentent et croient.

Plus que 2 heures à vivre

Avoir 17 ans, et n'avoir que deux heures à vivre ! Ma vie se présentait bien, quand tout à coup, la mort posa sa main glacée sur mon front, j'allais mourir... Je voulais vivre : le médecin, debout au pied de mon lit, affirmait d'un ton froid la terrible sentence :

« Je ne peux plus rien faire, pas même prendre du sang pour une analyse, et l'hémorragie continue... Appelez d'urgence ceux qui veulent encore le voir ; ce garçon ne vivra pas plus de deux heures. »

Mon esprit tourbillonnait. Deux heures de vie ! C'était donc mon dernier soir sur cette terre ! Je me tournai faiblement dans mon lit... Quand tout à coup la vision d'un cercueil se présenta à moi : quelle nuit épouvantable !

Épouvanté, je me tournai de l'autre côté du lit, quand une énorme Bible se présenta à moi : elle était ouverte et suspendue au-dessus de mon lit. Une voix me parla comme une voix humaine ne m'avait jamais parlé. « Lester, laquelle de ces deux choses veux-tu choisir ce soir ? »

Oh ! Je comprenais bien ce que voulait dire cette voix. Dieu m'avait souvent appelé, mais j'avais toujours dit non. Mais la mort était couchée dans mon lit ; j'entendais les sanglots contenus de mes parents ; le docteur m'avait fait ses adieux ; par une violente toux, je perdais tout mon sang. Quelle serait ma réponse à Dieu ? Je devais prendre une décision : la Bible ou le cercueil.

Ô Dieu, si tu me relèves de cette maladie, je te promets de choisir la Bible et de la garder ouverte, peu importe où tu m'enverras dans ce vaste monde.

La décision était prise, la paix revint en moi. Le lendemain matin, ma famille fut surprise de me voir encore en vie, et encore plus quand je leur dis que j'avais faim ! Les forces revinrent : trois jours après, je me levai, et marchai dans la chambre. Une semaine plus tard, je fis ma première sortie en auto ; trois semaines plus tard, je parlai en public : mon ministère biblique était commencé.

Depuis ce jour-là, je n'ai jamais cessé de proclamer Sa Parole, j'ai eu le privilège d'apporter la Bible dans plus de soixante pays, et partout j'ai raconté l'histoire du jeune homme que Dieu sauva et guérit, alors que je n'avais plus que deux heures à vivre.

J'en prends aujourd'hui à témoin contre vous le ciel et la terre :

J'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie, afin que tu vives, toi et ta postérité,
Deutéronome. 30:19.

Sacrifice ou privilège

Deux riches chrétiens, un homme d'affaires et un avocat, entreprirent ensemble de faire le tour du monde. Un jour qu'ils visitaient la Corée, ils aperçurent, au milieu d'une rizière, trois femmes de différents âges, attelées à une charrue en bois, très ancienne, dirigée par un vieillard.

L'avocat, étonné, prit une photo de cet étrange tableau. — Ce doivent être de pauvres gens, dit-il au missionnaire qui leur servait de guide et d'interprète.

— Effectivement, répondit celui-ci très calmement, c'est la famille de Cho Wang. Quand, l'année dernière, un lieu de culte fut construit, ils auraient vivement voulu apporter leur participation, mais ils n'avaient pas d'argent. Ils vendirent alors leur bœuf et donnèrent toute la somme à l'église. C'est pourquoi, ce printemps, ils tirent eux-mêmes leur charrue.

Les deux voyageurs restèrent un moment pensif puis, ému, l'avocat rompit le silence et dit :

— Ce dut être un réel sacrifice !

— Ils ne le considèrent pas ainsi, répondit le missionnaire, ils s'estiment très privilégiés d'avoir eu un bœuf à vendre.

Le missionnaire appela l'une des femmes, c'était la maman, malgré la fatigue que l'on pouvait voir, elle avait un grand sourire provenant d'une joie profonde. On ressentait que Jésus Christ vivait pleinement en elle. Les touristes n'eurent rien à ajouter mais, de retour chez eux, l'avocat montra la photographie à son pasteur et lui conta l'histoire qui l'avait si profondément impressionné.

— J'ai décidé, dit-il, de doubler mes offrandes à l'église, et je désire que vous me donniez quelques travaux de labour à faire. Je

n'ai jamais donné à Jésus-Christ quoi que ce soit qui me coûte vraiment. J'ai dû faire le tour du monde pour enfin le réaliser.

Je n'offrirai pas à l'Eternel, mon Dieu, des holocaustes qui ne me coûtent rien. 2 Samuel 24:24.

Fidèle dans les petites choses

—Eh bien, ma fille, disait une maîtresse de maison à sa jeune bonne, vous me dites que vous venez de vous convertir. Qu'est-ce que ça signifie ?

—Cela veut dire que je crois que le Seigneur Jésus est mort et ressuscité, pour moi. Il m'a sauvée et je lui ai donné ma vie.

—Mais qu'est-ce que cela peut bien me faire ?

—Il faut que je vous le dise franchement, Madame. Avant, quand je balayais le couloir, jamais je n'ôtai le paillason ; je passais le balai tout autour, seulement. Mais depuis que je suis convertie, je l'ôte à chaque fois et je balaie soigneusement par-dessous. Jésus a recommandé à ses disciples d'être fidèles dans les petites choses pour l'être aussi dans les plus grandes (Luc 16:10).

Sommes-nous dans le domaine de notre travail comme dans tous les autres domaines de notre vie, une preuve vivante que Jésus-Christ a transformé notre cœur ?

Celui qui est injuste dans les moindres choses l'est aussi dans les grandes.

Alors, chaque jour à travers notre travail, à travers toutes les situations de notre vie nous avons l'occasion d'être une preuve

vivante que Jésus-Christ a transformé notre cœur et notre manière de faire les choses.

L'obéissance indispensable à notre salut

Au cours d'un vol d'essai, un pilote fut frappé de cécité temporaire. Par un message radio, il en avertit immédiatement le contrôleur aérien. Un de ses confrères, dépêché auprès du contrôleur pour assister le pilote en difficulté lui dit : « Suivez mes ordres à la lettre. »

Pour familiariser le pilote aveugle à cette nouvelle situation, son collègue lui fit survoler plusieurs fois la piste pour présentation finale en vue de l'atterrissage. Tous les moyens de sécurité ayant été mis en place à proximité de la piste, le guidage final commença. « Maintenant, descendez sur la finale, bien ! Accentuez la descente, virez légèrement à gauche, bien ! Maintenez le cap. Réduisez la vitesse, sortez les volets, le train, très bien ! »

Ainsi continua le guidage depuis le sol, de "cet avion aveugle", pendant quelques minutes qui paraissaient interminables. A l'approche de la piste pour l'atterrissage, le pilote continua à guider son collègue.

« On approche du sol, nous sommes à 5 mètres, réduisez les gaz et augmentez légèrement l'assiette, très bien ! »

Le pilote exécuta un atterrissage parfait et fut sauvé ; peu après il retrouvait la vue.

Tout ce que Dieu nous demande c'est une obéissance à 100 %.

Abraham obéit [...] il partit [...] sans savoir où il allait, Hébreux 11:1-12.

La nuit du destin

En 1991, pendant le ramadan, un jeune musulman de l'île Kalimantan en Indonésie (ex Bornéo) eut un rêve qui le perturba. Il rêva qu'il était assis sur une chaise, et ses bras y étaient attachés par des cordes. Un homme, qu'il reconnut comme étant Jésus, vint vers lui. Jésus toucha les cordes et elles tombèrent de ses bras. Jésus lui dit :

- Cherche la potence.
- Quelle potence ? demanda-t-il

Mais Jésus répéta simplement :

- Cherche la potence.

Le jeune homme se réveilla de son rêve, se demandant quelle pouvait en être la signification, mais au bout de quelques jours, il l'oublia, et sa vie continua.

Deux ans plus tard, durant le ramadan en 1993, il eut un autre rêve. Cette fois, Jésus vint vers lui en lui disant :

- Je t'avais dit de chercher la potence. Pourquoi n'as-tu pas fait ce que j'ai dit ?

Le jeune homme répondit :

- Où est la potence, et comment puis-je la trouver ?

Jésus lui indiqua une colline très éloignée et dit :

- Va, cherche la potence.

Dans son rêve, il courut dans la direction que Jésus lui avait indiquée. Il lui sembla parcourir des kilomètres au milieu des

épines et de la jungle épaisse. Epuisé, il finit par arriver à une clairière, et là, devant lui, une croix était dressée. C'était la potence que Jésus lui avait demandé de chercher !

Le jour suivant, le jeune homme alla voir le chef de la mosquée et lui raconta ses étranges rêves. Il demanda à l'imam s'il connaissait la signification de la croix. L'imam répondit :

— Cherche la vérité.

— Le Jésus des chrétiens est-il la vérité ? demanda-t-il.

Mais l'imam répéta simplement :

— Cherche la vérité.

La nuit suivante, le jeune homme rêva à nouveau, et cette fois, il vit un cimetière chrétien -parce que devant toutes les tombes, il y avait une croix. Alors qu'il regardait les tombes, celles-ci s'ouvrirent tout à coup, et ceux qui étaient enterrés s'élevèrent vers le ciel où Jésus les attendait. Il cria à Jésus qu'il n'était pas prêt parce qu'il n'avait pas encore la croix ! Il se réveilla de son rêve très perturbé. Il connaissait une petite église près de son village et alla y trouver le pasteur. Le jeune homme demanda si le pasteur pouvait l'aider à comprendre ses rêves. Le pasteur lui donna une Bible et l'ouvrit à Jean 14:6.

Jésus lui dit : Je suis le chemin, la vérité et la vie.

Ce jeune homme commença à venir à l'église durant plusieurs semaines avant de donner enfin sa vie au Seigneur Jésus.

« Le chemin, répondit Jésus, c'est moi (parce que) *Je suis la vérité et la vie. Personne ne parviendra jusqu'au Père sans passer par moi* ».

Obéir sans comprendre

Un roi oriental désirait un serviteur fidèle et digne de sa confiance personnelle. Voici ce qu'il fit pour le découvrir :

« Faites publier, dit-il à son secrétaire, que je voudrais un homme pour un seul jour de travail ».

L'avis parut étrange. Un seul jour de travail ! Deux hommes se présentèrent. Le roi les engagea pour une certaine somme et leur expliqua le travail à faire.

« Voici, dit-il, un panier et deux seaux. Approchons-nous de ce puits. Il s'agit d'y puiser de l'eau et de la verser dans ce panier. » Puis il ajouta en s'éloignant : « Je viendrai ce soir me rendre compte du travail accompli ».

Le maître parti, les deux hommes se mirent à la besogne. Après avoir puisé et versé quelques seaux, l'un des ouvriers dit à l'autre :

—Allons-nous continuer jusqu'au soir un travail pareil ? A vouloir remplir ce panier percé, nous avons l'air de deux fous.

—Il m'importe peu d'être mal jugé. Nous faisons ce qu'on nous a commandé de faire. Faisons-le sans vouloir à tout prix deviner les motifs du patron.

—Tu ne voudrais pas, reprit le premier, non, tu ne voudrais pas que je passe mon temps à une occupation aussi ridicule que celle-ci. Le roi s'est moqué de nous. Je me sens tout honteux. Nous serions pour le reste de nos jours la risée publique, si quelqu'un nous voyait !

Alors, laissant là son seau, il s'en alla. L'autre continua de vider ses seaux d'eau dans le panier toujours vide...

Or, il finit, le soir, par découvrir le sable du fond du puits. Mais qu'aperçut-il là, étincelant entre quelques pierres communes ? Un joyau d'un prix fabuleux.

—Ah, je comprends, dit-il alors, pourquoi je devais verser l'eau dans le panier. Celui-ci devait retenir cette pierre rare, dans le cas où je l'aurais tirée du puits avant qu'il ne soit vide.

Le roi se présenta peu de temps après.

—Je te félicite, lui dit-il, de ton obéissance parfaite. Tu as été fidèle dans l'œuvre étrange que je t'avais donnée à faire. Et quoiqu'elle ait été incompréhensible pour toi, tu as su faire la volonté de ton roi. Dès aujourd'hui, tu as ma confiance, et tu te tiendras toujours à la droite de ton Seigneur, car c'est là la vraie place du serviteur fidèle.

Etienne et le canard

Il était une fois un prince qui vivait seul dans un magnifique château. Il décida un jour d'adopter un garçon de huit ans. Ce fils adoptif s'appelait Etienne.

Un matin, le prince mis sa main derrière le dos d'Etienne et le conduisit sur la terrasse de son château.

Il lui fit découvrir un parc magnifique et un immense bassin dans lequel s'ébattaient de beaux canards. Il pourrait désormais jouer avec tous les animaux qui vivaient dans ce parc. La seule chose que le prince lui recommanda fut de prendre soin des canards qui lui étaient si chers.

Un jour où Etienne jouait avec son arc, il tua l'un des canards en manquant sa cible. Etienne comprit son erreur et tout en pleurs décida d'enterrer le canard sans rien dire à personne. Pris de

remords, Etienne ne pouvait plus dormir, revoyant ce pauvre canard qui l'appelait dans ses rêves.

Le cuisinier qui avait tout vu l'obligea à devenir son esclave en lui faisant faire les plus sales corvées. Etienne décida alors de tout avouer au prince en lui demandant pardon. Le bon prince qui aimait le Seigneur Jésus lui dit alors, qu'il savait tout et lui pardonna en lui expliquant que Dieu qui voit tout, connaissait son péché et avait envoyé son Fils, Jésus-Christ pour que ses fautes puissent être pardonnées -car quiconque croit en Lui reçoit par son nom le pardon des péchés. Etienne se confia en Jésus et se mit à genoux pour lui demander pardon. Voici ce que nous dit Jean dans sa première épître, chapitre 1 verset 9 :

Si nous avouons nos fautes, nous pouvons nous fier à Dieu. Il nous pardonnera nos péchés.

Le pardon

Une jeune fille, accompagnée de sa mère âgée, passait quelques semaines de vacances en Autriche. Pour payer les frais de l'hôtel, elle devait donner des leçons de piano. Hélas, le petit nombre de ses élèves ne lui permettait plus de trouver les sommes nécessaires.

Pour avoir plus de leçons, elle avait pensé donner un récital de piano. Un salon de l'hôtel étant mis à disposition, elle prépara une affiche sur laquelle elle inscrivit les morceaux qu'elle se proposait de jouer. Craignant que peu de personnes ne fussent attirées par le nom d'une modeste inconnue, elle le fit suivre de cette mention : « Elève de Liszt ». En fait ce n'était pas vrai. Elle avait écrit ces mots en espérant ainsi attirer plus de monde.

Or, le grand compositeur, à cette époque au sommet de sa renommée, descendit à l'hôtel le jour même où devait avoir lieu le récital. Il lut l'affiche.

Bouleversée à la pensée que son mensonge allait être découvert, la jeune fille, confuse et en larmes, avoua sa faute à l'artiste. Celui-ci sans s'émouvoir, répondit avec une grande bonté :

— J'aimerais beaucoup, mademoiselle, vous entendre jouer un des morceaux de votre programme.

Émue et tremblante, mais encouragée par le ton bienveillant du grand compositeur, la jeune fille se mit au piano. De temps en temps, Liszt lui donnait un conseil, corrigeait la position de ses mains, lui disait comment faire pour donner plus d'émotion à son morceau. Lorsqu'elle eut terminé :

— Eh bien, mademoiselle, vous pouvez, sans aucune hésitation, écrire que vous êtes élève de Liszt. Et vous pourrez ajouter sur votre affiche que le dernier morceau sera joué par Liszt lui-même.

Quelle leçon de délicatesse et d'humilité nous donne ce grand musicien ! La supériorité des maîtres écrase souvent ceux qui demandent, ils ne savent ni rassurer, ni consoler, ni encourager.

Mais un vrai maître est celui qui sait se mettre au niveau de son élève. C'est un acte d'amour que de se mettre au niveau des petits, de pardonner leurs erreurs. Ici le grand musicien nous a donné une vraie leçon.

Il a manifesté envers cette petite un vrai cœur de père, qui ne condamne pas, qui, non seulement, pardonne mais qui aide le

plus faible à rester sur le chemin. Il a su s'humilier pour se mettre au niveau de cette petite jeune fille.

Dieu agit ainsi avec nous. Il se met à notre niveau, Il nous pardonne nos bêtises, et Il nous apprend à marcher droitement et l'erreur ou le péché devient un tremplin pour la victoire. Liszt a non seulement corrigé la petite jeune fille, mais l'a aussi aidée en jouant le dernier morceau.

Dieu, non seulement corrige nos bêtises, mais Il prend le relai et joue le dernier morceau ; celui de la victoire que nous chanterons avec lui pour l'éternité dans son ciel de gloire !

Et j'entendis la voix d'anges nombreux autour du trône, des animaux et des anciens. Leur nombre était myriades de myriades et milliers de milliers. Ils proclamaient d'une voix forte : Il est digne, l'agneau immolé, de recevoir puissance, richesse, sagesse, force, honneur, gloire et louange. Et toute créature au ciel, sur terre, sous terre et sur mer, tous les êtres qui s'y trouvent, je les entendis proclamer : A celui qui siège sur le trône et à l'agneau, louange, honneur, gloire et pouvoir pour les siècles des siècles, Apocalypse 5 : 11-13.

Le pardon se trouve auprès de Toi, afin qu'on te craigne, Psaumes 130.

Le grand Luther découragé

Martin Luther, le grand théologien du XVI^e siècle, est passé par des moments de combats redoutables, au sein desquels il se sentait abattu et défait, tant l'adversité était grande.

Un jour son épouse se présenta devant lui revêtue de vêtements de deuil, ce qui ne manqua pas de l'interpeller.

— Qui est mort ? demanda Luther

— Dieu, lui répondit elle

— Dieu ! s'exclama Luther horrifié. Mais comment peux-tu dire une pareille chose ?

Elle lui répondit :

— Je dis seulement ce que tu es en train de vivre.

Luther prit effectivement conscience qu'il était en train de gérer son existence comme si Dieu n'était plus le Vivant qui voulait prendre un tendre soin de son serviteur. Cette prise de conscience transforma son regard sur sa sombre situation et il retrouva les forces nécessaires pour continuer la lutte dans une tout autre perspective.

Notre parcours de croyant peut également être caractérisé par des vallées profondes, ténébreuses, au sein desquelles notre aveuglement est devenu à ce point profond, que nous ne prenons même plus conscience que le Dieu avec lequel nous avons pu faire alliance est réellement présent avec nous dans toutes nos luttes, prêt à nous secourir. Accueillons-le de nouveau comme celui qu'il est vraiment !

Tu as changé mon deuil en allégresse.

Tu as délié mon sac et tu m'as ceint de joie, Psaumes 30 : 11.

La petite fille ne perdit pas espoir

Je me souviens de l'histoire d'un jeune soldat qui avait été jugé par une cour martiale et condamné à mort. Le cœur du père et le cœur de la mère furent brisés par cette nouvelle. Ils avaient une petite fille. Elle connaissait le président Lincoln de nom et de réputation et elle se dit :

« Si le président savait combien mon père et ma mère aiment leur fils, il ne laisserait pas fusiller mon frère ! »

Elle supplia son père d'aller à la capitale pour tâcher d'obtenir la grâce du condamné. Mais, désespéré, le père lui répondit :

« Ce n'est pas possible, la loi doit suivre son cours. On a déjà refusé plusieurs grâces, et le président a déclaré qu'il n'interviendrait plus, que les sentences des cours martiales seraient désormais exécutées. »

Le père et la mère ne croyaient pas que leur fils pût être gracié. Mais la petite fille ne perdit pas espoir ; elle prit le train qui la conduisit de son village à la capitale. Quand elle arriva au palais, les soldats voulurent l'empêcher de passer, mais elle raconta la lamentable histoire, et on lui ouvrit le passage. Le secrétaire particulier du président refusa de l'introduire auprès de celui-ci, mais la petite commença son récit et le cœur du secrétaire fut touché ; il l'introduisit devant le président. Quand elle entra dans le cabinet de Lincoln, il y avait là des sénateurs, des généraux, des gouverneurs, des hommes politiques, tous occupés des grandes affaires du moment, l'enfant n'osait avancer, mais le président la vit, debout près de la porte.

« Que veux-tu ? », lui demanda-t-il, et l'enfant raconta son histoire, dans son langage simple. Il était père, et des larmes coulèrent bientôt sur les joues du grand homme. Il expédia un télégramme pour faire venir le condamné. Quand il fut arrivé, le président le gracia, lui donna trente jours de congé et l'envoya

chez lui avec la petite fille pour réjouir le cœur du père et de la mère.

Comme le brigand, crucifié en même temps que Jésus, osait lui dire :

Souviens-toi de moi... » Et Jésus répondit aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ! Luc 23: 39-43.

C'est Dieu qui est le maître de toute chose

Quand Elsa se fit piquer par un scorpion, ce fut pour nous l'occasion d'expérimenter la grâce du Seigneur. Cela arriva à cinq heures de l'après-midi et je réalisai immédiatement que nous n'aurions pas le temps de nous rendre à l'hôpital voisin, distant de plus de 100 km. Nous arriverions trop tard pour administrer une piqûre antipoison à notre chère Elsa.

Il ne me fallut qu'un instant aussi pour me rappeler ma propre douleur lorsque je fus piqué, l'an dernier, également par un scorpion. Une douleur insupportable, à tel point que je m'étais brûlé au premier degré, en trempant ma main dans de l'eau bouillante pour tenter de soulager la douleur. Aussi ma décision fut-elle rapide et résignée : « Rentrons et prions. » Et là, en quelques mots seulement nous avons demandé au Seigneur de guérir Elsa, notre petite fille. J'en avais les larmes aux yeux et la gorge sèche. Vous pouvez imaginer notre reconnaissance lorsque progressivement toute douleur a cessé.

Nous avons un peu mieux compris qu'il fallait nous reposer sur le Seigneur ; et pourtant, la leçon n'était pas complète. Le soir même, je me persuadai que tout était de ma faute, que j'avais laissé dans la cour un tas de bricoles où les scorpions aiment bien

se cacher et où les enfants aiment bien jouer. Alors, je décidai de tout nettoyer. Je finis très tard, fatigué et sans avoir rien trouvé ! Le lendemain matin au réveil, Rémi trouva un scorpion pris au piège dans une casserole laissée ouverte sur le réchaud ! C'était comme si Dieu me disait : tu vois, ce n'était pas la peine de remuer toute la maison ! C'est Moi qui suis le Maître de toutes choses. Par la suite, nous avons encore trouvé d'autres scorpions, mais nous avons, chaque fois, été protégés.

Beaucoup de douleurs sont la part du méchant, Mais celui qui se confie en l'Eternel est environné de sa protection.

Psaumes 32:10.

Choisir de pardonner

Elodie est secrétaire, elle a 25 ans et vit en région parisienne. C'est une jeune femme heureuse et épanouie. Il n'en a pas toujours été ainsi.

À l'âge de 3 ans, son frère a commencé à abuser d'elle. Pendant plus de trois ans, Elodie pleurait souvent, parfois toute la journée. Elle refusait d'aller aux toilettes. Elle se barricadait dans sa chambre ; elle dormait parfois avec un couteau de cuisine sous son oreiller (à 4 ans !). Elle a gardé ce secret pendant 18 ans. Dix-huit longues années de haine et de rancune ! Elle en voulait à mort à ses parents et à son frère.

Un jour, Elodie a tout raconté à Martine, une amie du travail qui l'a écoutée d'une oreille attentive et compatissante. Là Martine lui a appris à s'aimer et à se respecter. Elle lui a parlé d'un homme qui l'avait pardonnée alors qu'elle ne le connaissait pas. Que cet homme avait donné sa vie pour elle.

Un soir, alors qu'elles discutaient autour d'une tasse de café, Martine lui dit : « Si tu veux vraiment t'en sortir Elodie, je ne vois qu'une solution : Pardonne ! » Elodie explose : « Jamais tu entends ! Jamais je ne leur pardonnerai ! »

Mais la pensée avait été semée dans son esprit. Les semaines suivantes, Elodie réfléchit aux paroles de Martine. Pardonne, pardonne, pardonne. Ce mot revenait constamment à son esprit. Enfin, un dimanche après-midi, Elodie choisit de pardonner de tout son cœur se rappelant ce que Christ avait fait pour elle alors qu'elle n'avait jamais rien fait pour Lui. Puis elle téléphona à ses parents et à son frère.

Que pensez-vous cher lecteur ? Depuis ce jour-là, elle ne souffre plus. Tout a changé. Elodie éprouve de nouveau de l'affection pour ses parents et pour son frère. Elle revit. Que dis-je ? Elle vit. Enfin !

Si l'un a sujet de se plaindre de l'autre, pardonnez-vous réciproquement. De même que Christ vous a pardonné, pardonnez-vous aussi, Colossiens 3:14.

Ce qui doit changer

Contrairement à ce que beaucoup pensent, les principaux problèmes de l'homme ne sont ni politiques, ni économiques, ni sociaux, ni écologiques. Ce sont des problèmes moraux.

Imaginez un moment le monde sans égoïsme et sans mensonge, chacun mettant en pratique les enseignements de Christ, aimant son prochain comme lui-même, faisant à autrui ce qu'il voudrait qu'on lui fasse.

Soyez en sûrs, tous les conflits mondiaux et personnels seraient réglés. L'harmonie et le bonheur régneraient dans les familles, Ce serait la fin des guerres, donc la paix entre les nations, la fin des conflits sociaux. Les gouvernements et les gouvernés se comprendraient et feraient tous leurs efforts pour créer une société juste où le bien-être de l'autre serait plus important que le sien.

Ce qui doit changer d'abord, ce ne sont pas les conditions de vie de l'homme, c'est l'homme lui-même.

Le cœur de l'homme doit être renouvelé. Pas le cœur de mon voisin, de mon employeur, de ma femme de mon mari ou de mes enfants mais mon propre cœur.

C'est une illusion de croire que l'homme peut se réformer fondamentalement. De par sa nature, l'homme est pécheur, et de ce fait incapable de s'améliorer.

Dieu ne répare pas ce que l'homme a détruit, mais Il lui offre une nature nouvelle : la vie même de Jésus-Christ. Comment cela peut-il se faire ? Par la foi en Lui, le Sauveur mort sur la Croix pour expier nos péchés, ressuscité pour notre justification.

Si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut voir le royaume de Dieu, Jean 3 : 5.

Le cœur est tortueux par-dessus tout, et il est méchant : qui peut le connaître ? Moi, l'Eternel, j'éprouve le cœur, je sonde les reins, Jérémie 17 : 9-10.

Le sang de Jésus-Christ nous purifie

Luther était malade. Pendant une nuit de fièvre, il crut voir Satan en personne entrer dans sa chambre et se poster au pied de son lit. Il avait en mains un rouleau de papier d'une grandeur prodigieuse qu'il se mit à dérouler avec un sourire de maligne satisfaction sur ses lèvres. Le malade, fixant sur le papier ses yeux étonnés, fut consterné en y lisant l'énumération des péchés de sa jeunesse et de son âge mûr, fautes cachées et fautes manifestées, négligences et transgressions. Tout y était inscrit en caractères aussi noirs que les péchés eux-mêmes l'avaient été et aussi distincts qu'ils devaient l'être, si Dieu les mettait devant la clarté de sa face. Il sentit son cœur défaillir : ce cœur brave et intrépide qui ne faiblissait jamais devant aucun homme s'agita ; cet œil courageux qui regardait en face des princes et des empereurs se troubla en se fixant sur le terrible rouleau. Ses iniquités avaient surpassé sa tête, elles étaient comme un pesant fardeau.

Soudain, une pensée consolante traversa son esprit. Se dressant sur son séant et étendant les bras vers le funeste rouleau, il s'écria avec force : « Tu as oublié une chose, tout cela est vrai, trop vrai mais tu as oublié une chose : le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché ! » À peine l'eut-il dit que Satan disparut avec son lugubre rouleau.

En Jésus-Christ nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés, selon la richesse de sa grâce, Ephésiens 1:7.

Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées ; voici : (toutes choses) sont devenues nouvelles. 2 Corinthiens 5:17.

Deux Bibles pour une conversion

Lorsque Caroline et son petit ami (devenu depuis son mari) se sont convertis, ils menaient une existence complètement désorganisée et commençaient à sombrer dans la drogue. L'Évangile changea vraiment tout pour eux, au grand émerveillement de leurs parents, amis et connaissances.

Le papa de Caroline, espagnol vivant en France, se réjouissait de la transformation et en remerciait le Seigneur. Mais en même temps il se sentait un peu dérangé dans sa foi bien traditionnelle. Et lorsque Caroline s'efforçait de lui rendre témoignage, il acceptait mal d'apprendre quoi que ce soit de la part de sa propre fille. Ne sachant plus comment s'adresser à lui, Caroline lui offrit simplement pour Noël deux Bibles : l'une en français, l'autre en espagnol, toutes deux en langage courant et lui recommanda de commencer par le Nouveau Testament.

Lorsqu'au bout de quelques semaines, par affection pour sa fille, également par curiosité, M. Ramirez ouvrit enfin la Bible, il mit son point d'honneur à commencer par la première page. À la lecture de la Genèse, il se posait bien des questions « mais, dit-il, au fur et à mesure que je lisais, les questions semblaient se résoudre d'elles-mêmes. » Il dévora l'Exode, passa sans difficulté le cap du Lévitique et enchaîna un livre après l'autre avec un intérêt grandissant.

Il en était aux prophètes lorsque les vacances le ramenèrent pour un mois dans son Espagne natale. C'est alors que le miracle se produisit. Voici comment il le raconte lui-même :

« Je me revois arpentant les plages d’Espagne. Les larmes me montaient aux yeux tandis que résonnaient dans ma tête ces paroles d’Esaïe :

Ce peuple n’est proche de moi qu’en paroles, c’est du bout des lèvres qu’il m’honore, mais de cœur, il est loin de moi.

Quand j’avais lu ce passage, je m’étais indigné contre le peuple juif qui rejetait le Sauveur. Mais à ce moment-là, je me suis senti repris moi-même et, tout en pleurant, je me suis mis à prier comme jamais je ne l’avais fait. Seigneur, c’est exactement mon portrait. J’ai toujours été chrétien, mais ne je pratiquais que du bout des lèvres. Pardon ! Pardon ! Pardon !

Puis je me suis souvenu aussi de cette autre promesse de Dieu qui parle de jeter dans la mer tous les péchés de ceux qui reviennent à lui et j’ai ajouté :Seigneur, la mer est là, à mes pieds. S’il te plaît, prends mes péchés, fais-en un baluchon et jette-le bien loin. Que mon passé soit oublié. »

Peu de temps après, Mme Ramirez fut également saisipar le Seigneur et c’est sans fausse honte désormais qu’ils se réjouissent avec leur fille des merveilles du Seigneur.

Heureux celui à qui la transgression est remise, à qui le péché est pardonné, Psaumes 32.

Voir Dieu

L’empereur Trajan demandait un jour à un célèbre docteur juif, Rabbi Josué :

—Où est ton Dieu ?
— Il est partout, répondit le Juif.
— Pourrais-tu me le montrer ? reprit l'empereur.
— Mon Dieu ne peut être vu : nul œil mortel ne pourrait soutenir l'éclat de sa gloire.

Et en prononçant ces mots, le visage du Juif brillait d'une fierté sans pareille.

—Eh, bien, dit Rabbi Josué, si je ne puis vous faire voir mon Dieu, je puis au moins vous montrer un de ses ambassadeurs.

Trajan fit signe qu'il consentait à le voir. Rabbi Josué l'invita à sortir. Il était midi et le soleil brillait de tout son éclat.

—Levez les yeux et regardez, dit le Juif, en désignant le soleil, voici l'un des ambassadeurs de mon Dieu.

— Je ne puis le regarder, dit l'empereur, sa lumière est trop éblouissante.

— Vous ne pouvez regarder en face l'une des créations de Dieu, et vous prétendez voir le Créateur !

L'Éternel dit : Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre. Exode 33:20.

Repos et abandon

Je traitais le sujet de la joie lorsqu'un homme s'approcha de moi :

—Il est facile pour vous de prêcher la joie, mais lorsqu'on est dans le trou noir, eh bien ! On y reste. Si vous étiez à ma place...

— Expliquez-vous, lui dis-je.

— Il y a deux ans de cela, je revenais de mon travail, sifflotant sur ma bicyclette, heureux d'aller retrouver les miens pour le dîner. Je grimpe au deuxième étage, j'introduis la clé dans la serrure, j'ouvre la porte et reste cloué sur place. Mon appartement était entièrement vidé de mes meubles et personne dans la pièce. Ma femme était partie, emmenant mon fils et tout le mobilier avec ! Rien n'aurait pu me laisser supposer ce malheur. Voicimaintenant deux ans que je suis sans nouvelle des miens et j'ignore où ils sont. Alors, la joie ! Vous m'avez compris.

— Votre douleur est grande et je la respecte. Ce n'est pas moi qui vous reprocherai de pleurer. Je me garde même de vous demander de changer votre tristesse en joie. C'est impossible. Et d'ailleurs, vous en êtes déjà convaincu.

— J'aime vous l'entendre dire.

— Mon cher ami, vous avez besoin d'un cadeau du ciel. Dieu connaît votre épreuve et considère votre souffrance avec une immense compassion. Pourquoi ne vous accorderait-il pas maintenant Son secours, Sa paix et Sa joie malgré cette douloureuse séparation ? Non pas une joie exubérante de mauvais aloi mais une paix sereine, un vrai don du ciel qui vous redonnerait courage et goût à la vie ?

Ne vous inquiétez de rien ; mais en toute chose faites connaître vos besoins à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces.

Et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ, Philippiens 4:6-7.

Le vêtement de Dieu

Un grand seigneur incrédule entendait souvent parler d'un de ses paysans fort pauvre mais qui était réputé pour sa grande connaissance de la Bible et pour la sagesse avec laquelle il répondait à toutes sortes de questions.

Le rencontrant un jour, le prince l'accosta :

—Eh bien ! L'ami, j'entends dire que tu connais la Bible d'un bout à l'autre et je voudrais bien apprendre une chose de toi : combien faudrait-il à Dieu de mètres d'étoffe pour se vêtir, puisque les prophètes déclarent qu'il remplit les cieux et la terre ?

Le fermier réfléchit un instant, chapeau bas, puis respectueusement :

—Je crois Excellence, que quatre mètres suffiraient ; cinq en tout cas feraient l'affaire ! »

— Comment ? Que dis-tu ? s'écrie le prince surpris. Tu ne me feras pas croire que tu as vu cela dans la Bible ? »

—Pardonnez-moi Excellence, mais ça y est. Connaissez-vous cette parole de Jésus :

Ce que vous faites à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même ? Matthieu 25:40.

Et le roi leur répondra : en vérité, je vous le déclare, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait !

Enchanté de cette réponse, le prince ordonna que, chaque année, il fût pris sur sa caisse particulière de quoi faire un habit neuf à ce paysan chrétien.

Je suis Jésus que tu persécutes, Actes 9:5.

Par une révélation de Dieu

Un pasteur anglais, au cours d'une prédication, précise tout à coup ceci : il y a ici un jeune homme qui a trompé quelqu'un de 3 livres et 18 shillings, il ne retrouvera la paix avec Dieu qu'après avoir restitué cette somme. Quelques jours plus tard, le jeune homme se présente chez le pasteur et lui dit :

— Vous me connaissez ?

— Non !, répond le pasteur.

— Pourtant, dans votre sermon dimanche, vous avez décrit exactement ma faute.

— Je ne sais rien de vous, précise le pasteur, mais c'est Dieu qui m'a fait connaître votre situation.

Souvent en tant que prédicateur nous sommes agressés par des personnes qui, à la fin du culte nous disent : « Mais vous avez raconté ma vie ce matin ! Qui vous en avait parlé avant ? » Je leur réponds :

— Personne, c'est le Saint Esprit qui fait ces choses et nous ne pouvons pas nous y opposer. Remerciez Dieu de vous aimer tellement qu'Il a voulu vous parler ce matin, c'est une preuve de son amour pour vous !

À l'un est donnée par l'Esprit une parole de connaissance,
1Corinthiens12:8.

Aller où Dieu nous veut

Lorsque j'eus vingt ans, je fis une merveilleuse expérience. J'avais passé, à douze ans, quelques jours à Strasbourg chez un couple d'un certain âge : ces personnes avaient montré une grande gentillesse à mon égard et j'avais gardé d'eux un excellent souvenir. Puis je les perdis de vue pendant plusieurs

années. À mon retour à Strasbourg, je décidai d'aller les voir à l'occasion. Un jour, en marchant dans la rue, je reçus soudain intérieurement l'ordre d'aller au numéro 14 de la rue du Rempart. C'est là qu'habitait le couple. Dans mon esprit, je répondis que je voulais bien y aller mais un autre jour, car je devais alors m'occuper d'affaires plus urgentes, et je continuai ma route. L'ordre devint finalement si insistant, que je m'en retournai et courus en toute hâte au lieu indiqué. Après avoir sonné plusieurs fois, j'entendis dans l'appartement quelqu'un se traîner péniblement vers la porte : c'était la vieille dame. En m'ouvrant, elle me dévisagea et dit :

— Je ne vous connais pas.

Quand je me fis connaître, elle s'écria :

—Comment ? C'est toi ? Tu es envoyé comme un ange du ciel car nous sommes dans une grande détresse. Nous avons crié à Dieu qu'il nous envoie quelqu'un et il t'a envoyé.

Elle me conduisit alors au lit de son mari qui était gravement malade ; elle aussi était malade et ne parvenait plus à se soigner ni à soigner son mari. Or, ils avaient une fille qui était infirmière à Paris : je devais envoyer un télégramme afin qu'elle vienne tout de suite aider ses parents. Après avoir fait le nécessaire, je partis.

Quelques jours plus tard, je dus à nouveau obéir à une contrainte intérieure et, lorsque j'arrivai, ce fut juste à temps pour prier avec le vieil homme mourant. C'était la première fois que je devais prier avec un agonisant. Cet homme put quitter ce monde dans la confiance et dans la paix.

Un ange du Seigneur, s'adressant à Philippe, lui dit : Lève-toi, et va du côté du midi, Actes 8:26.

Le serpent

Un certain soir, fatigué à l'excès, je me couchai et m'endormis profondément, raconte un fonctionnaire anglais en Inde, mais mon sommeil fut troublé par une impression douloureuse. Il me semblait qu'un poids énorme et froid comme de la glace, pressait ma poitrine au point de me suffoquer.

Je me réveillai en sursaut et j'allais sauter du lit lorsque, tout à coup, à la faible clarté d'une lumière dans la nuit, j'aperçus se déroulant sur mon lit, un énorme serpent aux yeux ardents, qui sortait et rentrait sa langue en faisant entendre des sifflements sinistres. Le rapide et brusque mouvement que j'avais fait l'avait éveillé et irrité. Le feu de ses yeux et les mouvements convulsifs de sa langue manifestaient sa rage. À une sorte de gonflement en forme de casque, qui se produisait sur sa tête, je compris qu'il s'agissait du plus redoutable des serpents, le cobra venimeux.

Je restai immobile et le serpent se calma, rentra sa langue, cessa son sifflement, tandis que ses yeux perdaient leur feu ; son casque aussi s'affaiblissait. Une sueur froide me couvrit le corps. Au moindre mouvement de ma part, le serpent me mordrait et il n'existait pas de remède qui sauve de son venin. Réduit à l'immobilité d'un mort, il ne me restait qu'à attendre le jour, espérant alors que ce terrible reptile me laisserait pour se réfugier en quelque obscure retraite.

Le serpent s'endormit. Quant à moi, je souffrais horriblement ; cette absolue immobilité était rendue insupportable par le poids

du serpent qui me suffoquait et par l'odeur exécrable qu'il exhalait. Ainsi se passa une heure -elle me parut interminable- et je me demandais comment je sortirais de cette situation angoissante, lorsqu'un hindou entra doucement, tenant entre les dents un poignard. Son corps nu était couvert d'huile, de la tête aux pieds. Il s'approcha de mon coffre, l'examina, il vint ensuite près de mon lit ; la couverture qui le recouvrait excita sa cupidité.

Dans son avidité à s'en emparer, il la saisit des deux mains, sans voir le reptile, qui aussitôt s'élança sur lui et le mordit à la joue. D'un coup de poignard, l'hindou lui trancha la tête, puis comprit sans peine qu'il s'agissait d'un cobra et qu'il était perdu. Dans une résignation muette, il se laissa tomber à terre et attendit la mort.

À mes cris, les gens de la maison accoururent et se jetèrent sur le voleur, qui ne se défendait pas, déjà sous l'effet du venin ; quelques instants plus tard, il était mort.
Dieu m'avait délivré. Son œil avait été sur moi.

David dit encore : L'Eternel, qui m'a délivré de la griffe du lion et de la patte de l'ours, me délivrera aussi de la main de ce Philistin. Et Saül dit à David : Va, et que l'Eternel soit avec toi !
1Samuel.17:37.

On ne se moque pas de Dieu

Un vieux paysan des Cévennes, M. Vigne, à qui le Seigneur avait accordé le don de guérison et de puissance du Saint-Esprit, vit un jour venir chez lui, quatre jeunes gens portant sur une civière, un de leurs camarades. Leur but était de « singer » le

miracle -décrit dans l'évangile de Marc 2- du paralytique porté par quatre hommes et de jouer un tour à l'homme de Dieu.

Mais celui-ci, inspiré par l'Esprit, demanda au soi-disant malade :

—Est-ce vrai que vous êtes paralysé ?

— Oui, Monsieur, répondit-il, voulant jouer son rôle fidèlement.

—Eh ! Bien, soyez paralysé, répondit le serviteur de Dieu.

Instantanément, le jeune moqueur sentit ses membres se raidir : il était frappé de paralysie ! Par ce miracle (de jugement ?), le Seigneur donna à comprendre à ces impies qu'on ne se moque pas de Dieu !

Puisse ce « fait-divers » authentique donner à réfléchir à ceux qui osent blasphémer le Dieu Tout-Puissant.

Ne vous y trompez pas : on ne se moque pas de Dieu, Galates 6: 7.

En mémoire de lui

En 1943, un matin d'été à Auschwitz, à l'appel des détenus, il manque dix hommes. Les représailles sont impitoyables : dix prisonniers, pris au hasard, seront fusillés sous les yeux de leurs camarades.

L'un deux, bouleversé, s'écrie :

— Oh ! Ma femme, mes enfants ! Laissez-moi l'espoir de les revoir un jour !

Silence. Un homme sort du rang. Il s'avance vers le commandant et déclare :

—« Je veux mourir à sa place. Moi, je n'ai pas de famille ». C'est un prêtre du nom de Kolbe. Le commandant accepte.

Après la libération, le rescapé n'a pas oublié celui à qui il devait la vie. Il est retourné au camp pour fixer contre le mur des fusillés une plaque à la mémoire du prêtre Kolbe et de son acte héroïque.

Évoquons un sacrifice combien plus grand : celui que la Bible appelle :

L'offrande du corps de Jésus-Christ, faite une fois pour toutes, Hébreux 10 : 10.

Il imposait à notre Sauveur une souffrance que, ni le héros de notre récit, ni aucun homme ne pouvaient connaître : l'abandon de Dieu. Christ s'est substitué à nous pour subir à notre place la terrible condamnation que méritaient nos péchés.

Du sacrifice de Jésus-Christ, il existe même un mémorial, institué par lui-même : le pain et le vin qui, d'une manière silencieuse, rappellent aux chrétiens la mort du Seigneur. Lui-même les invite, pendant le temps de son absence, à perpétuer ce souvenir :

Faites ceci en mémoire de moi, Luc 22:19.

Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père, Jean 10: 18.

Il aurait pu la dépanner

Cette histoire authentique a été vécue telle quelle, voici quelques années.

Une dame était assise dans sa voiture, garée le long du trottoir, quand une jeune femme dont la voiture était devant la sienne vint vers elle pour lui demander si elle n'avait pas un

marteau à lui prêter. Comme sa réponse était négative, elle s'adressa à un autre automobiliste qui lui en tendit un.

Alors, sans perdre une minute, elle brisa la vitre d'une portière avant de sa voiture et, après être allée rendre le marteau à son propriétaire, elle put enfin se saisir de ses clés. Puis, elle les agita en direction des conducteurs qu'elle avait sollicités, avec un air de triomphe. Enfin, elle se mit à son volant et démarra. Une fois qu'elle fut partie, le propriétaire du marteau s'exclama à qui voulait l'entendre :—Si seulement elle m'avait expliqué ce qu'elle voulait, j'aurais pu la dépanner ; je suis serrurier.

Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu, Luc19:10.

La conversion d'un enfant

J'ai eu le privilège d'avoir des parents chrétiens pratiquants ; mais on ne naît pas chrétien, on le devient seulement par la repentance et la foi personnelle en Jésus-Christ, le Sauveur. Je me rappelle très bien que je me trouvais face à un choix capital : accepter ou ne pas accepter mon Sauveur. Recevoir ou ne pas recevoir le Christ vivant, dans ma vie. Mais un jour béni, vers mes 13 ans, poussé par la grâce divine, simplement mais très sérieusement, j'ai écrit une petite lettre à ma chère maman. Je ne me souviens plus des détails mais je me rappelle bien le point central, que je résume ainsi :

« Maintenant, je crois que Jésus-Christ est mon Seigneur et mon Maître et je l'accepte dans ma vie. »

Aujourd'hui encore je ne doute pas que ce fut le point de départ d'une vie nouvelle ; d'autant plus que le Christ désormais

en moi commença à me transformer et les changements étaient visibles à la maison et à l'école. Non seulement la conversion d'un enfant est possible mais l'enfant est, par son humilité, sa confiance et sa foi, un exemple à suivre selon le Seigneur lui-même, qui a dit :

Si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez pas comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux,
Matthieu 18 : 3.

Conversion

Ce fut la logique qui amena Charles Studd (1862-1931), le fondateur de la Croisade Évangélique Mondiale, à accepter le salut.

Un prédicateur, invité pour le week-end par son père, cherchait à lui parler.

Comme j'allais sortir pour jouer au cricket, il réussit à mettre le grappin sur moi, alors que je ne m'y attendais pas et me demanda si j'étais chrétien. Je pensai que pour me débarrasser de lui, le mieux était de lui répondre le plus exactement possible, et je lui avouai :

— Je ne peux pas dire que je sois ce que vous appelez un chrétien. Je crois en Jésus-Christ depuis que je suis haut comme ça. Et naturellement, je crois à l'Église.

Mais il était collant comme la glue, et reprit :
— Écoute ce verset :

Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.

— Tu crois bien à la mort de Jésus-Christ ?

— Oui.

— Tu crois que c'est pour toi qu'il est mort ?

— Oui.

— Et crois-tu aussi à la fin du verset: « afin d'avoir la vie éternelle » ?

— Cela non, dis-je, je ne le crois pas.

— Alors, voyons, n'es-tu pas illogique, de croire une moitié de verset et de ne pas croire l'autre ?

Je dus en convenir ! Il insista :

— Tu veux rester aussi illogique toute ta vie ?

— Ah ! bien non, pas toujours ...

— Voudrais-tu devenir tout de suite conséquent avec toi-même ?

Je me sentais au pied du mur, et je commençais à craindre d'avoir honte de moi-même si je ne me décidais pas à prendre plus sérieusement les choses. Et après mon acquiescement, il dit :

— Ne te rends-tu pas compte que la vie éternelle est une grâce ? Et quand quelqu'un te donne un cadeau à Noël, qu'est-ce que tu fais ?

Je répondis que je le prenais en disant merci.

— Alors, dit-il, pour ce don-là, ne veux-tu pas dire « merci » à Dieu ?

Ce « merci », oui, je le prononçai devant Dieu à genoux. Et à l'heure même et dans cette salle, la joie et la paix entrèrent dans

mon cœur. J'appris alors ce que c'était que « naître de nouveau ». La Bible, jusqu'alors si aride, devint tout pour moi.

Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle, Jean 3 :16.

Le titre de propriété

C'était en Chine. Une pauvre veuve se trouvait dans une cour de justice de campagne. Et cette vieille femme, au visage tout ridé, aux habits en haillons, se défendait contre des voisins rusés qui prétendaient que le meilleur de son terrain leur appartenait. La lutte était serrée et le moment arrivait où les adversaires obtiendraient injustement gain de cause.

Alors, la veuve se mit à chercher quelque chose dans ses habits. Vous savez sans doute que les Chinois cachent ce qu'ils ont de plus précieux sous leurs vêtements, à même le corps. Elle chercha un moment, trouva enfin, puis sortit triomphalement un petit papier tout sale : c'était l'acte de propriété établi à son nom. Dès que le juge vit ce chiffon, toute la situation fut renversée ; les Chinois ont un grand respect de « ce qui est écrit ». Cet acte authentique confondait les usurpateurs. Et la veuve retourna dans sa propriété sauvegardée grâce au titre qu'elle avait par bonheur si bien conservé et dont ses adversaires ignoraient l'existence.

Quand l'adversaire des âmes, le diable, destructeur, prince des ténèbres, menteur et père du mensonge, voleur, vient pour « dérober, égorger et détruire », comme Jésus-Christ nous en avertit (Jean10 :10), pouvez-vous montrer l'acte écrit prouvant

que vous êtes rachetés, hors de son pouvoir mortel ? Pouvez-vous présenter le titre de propriété établissant que vous êtes enfant de Dieu ? C'est un acte éternel, un document précis mis à votre disposition.

Il importe que vous le possédiez et que, ayant cru au nom du Fils de Dieu, votre Sauveur, vous receviez le nom d'enfant de Dieu (Jean 1: 12).

Ainsi vous pourrez opposer ce texte de la Parole de Dieu -ou d'autres- à celui qui voudrait usurper votre propriété, celle du salut éternel de votre âme, acquise à si grand prix par le sang expiatoire du Seigneur Jésus-Christ.

Je vous ai écrit ces choses, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu, 1 Jean 5 : 13.

La grâce divine

Un jour, j'ai fait une expérience dans le TGV (Train à grande vitesse) qui m'a aidée à toucher du doigt la réalité de la grâce de Dieu. J'avais une réservation pour un train en fin d'après-midi mais je suis arrivé à la gare plus tôt que prévu. Je suis donc monté à bord d'un train en début d'après-midi, sans avoir la réservation correspondante. Le train était bondé et je m'étais installé sur un strapontin dans le couloir d'une voiture de deuxième classe. Après le départ, le contrôleur est venu vérifier mon billet : je lui ai expliqué mon histoire et il m'a, à ma grande consternation, invité à le suivre. Je crois qu'en le suivant, j'ai prononcé intérieurement ce que j'ai cru être ma dernière prière

ici-bas ! À ma stupéfaction, il m'a conduit dans une voiture de première classe et m'a souhaité un :« Bon voyage » !

Je me suis retrouvé assis avec des personnes en règle pour avoir acquitté le prix d'un billet de première classe alors que je n'avais qu'un billet de seconde classe, sans la réservation correspondante !

Pour ainsi dire, la grâce, c'est d'être invité à voyager en première classe, alors qu'on ne le mérite pas. J'ai quand même une définition plus théologique de la grâce, basée sur 2Corinthiens 8:9.

La grâce, c'est le ciel (Dieu) qui a donné le meilleur (son Fils Jésus) pour racheter ce que la terre avait de pire (nous, les pécheurs) et avec cela en faire l'Église !

Car vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, qui pour vous s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin que, par sa pauvreté vous fussiez enrichis.

Je meurs pour toi

Deux frères habitaient ensemble dans une ville d'Orient. L'aîné, homme sérieux, travailleur et croyant, se préservait des souillures du monde. Le cadet, léger et dissipé, se livrait du matin au soir à une vie de débauche et de dissipation. L'aîné avait souvent, mais en vain, exhorté son frère à changer de vie.

Un soir, vers minuit, des coups violents retentirent à la porte d'entrée. Le chrétien se hâta d'ouvrir et se trouva en présence de son frère, pâle, tremblant, les vêtements en désordre et souillés de sang.

—Sauve-moi, cache-moi. J'ai tué un homme et je suis poursuivi.

L'amour est ingénieux. Le frère aîné demanda à son cadet d'ôter ses vêtements qui révélaient sa culpabilité, puis il se revêtit de ces derniers et poussa son frère dans la chambre voisine. Peu de temps après, on entendit les pas précipités des agents de police.

—C'est toi qui as fait le coup ! Inutile de le questionner davantage, reprit le second agent. Regarde ses vêtements, ils répondent pour lui !

Ils lui mirent les menottes et l'emmenèrent. Il fut jeté en prison et l'on procéda sur le champ à son interrogatoire. Aux questions qu'on lui posait, le prévenu se bornait à répondre :

—Je dois payer ce crime de ma vie et le plus tôt sera le mieux.

Le procès fut rapidement conduit et l'assassin présumé, condamné à mort.

Avant de mourir, le noble jeune homme demanda du papier et de l'encre. C'était une lettre à faire porter à son frère après l'exécution. La lettre contenait ces mots : « Demain, revêtu de tes habits, je mourrai pour toi. Mais toi, en souvenir de moi et couvert de mes vêtements, tu devras vivre à l'avenir une vie saine et juste. »

« Je meurs pour toi. » Ces quelques mots bouleversèrent jusqu'au fond de l'âme le cœur du coupable qui s'avoua vaincu.

Il se précipita chez le juge. Le directeur de la prison (qui n'avait point oublié le regard si sérieux du frère aîné), après avoir écouté ses aveux, déclara qu'il n'avait pas le droit de le faire emprisonner. Son frère était mort pour lui. La liberté et la vie lui étaient assurées.

À partir de ce jour, le frère cadet mena une vie nouvelle. On ne le reconnut plus tant il était transformé. C'est en vain que ses camarades de plaisir vinrent le solliciter.

—Avec les vêtements que je porte, je ne puis vous accompagner.

Lecteur, ton Sauveur a donné sa vie pour toi afin que, revêtu de sa justice, tu sois irréprochable et pur, irrépréhensible au milieu d'une génération perverse et corrompue.

Il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux,
2Corinthiens 5:15.

Il s'aperçut que l'eau le portait !

Un visiteur se promenait sur un endroit escarpé du rivage de la mer Morte, quand il perdit l'équilibre et glissa dans l'eau. Il ne savait pas nager et, pour ne pas s'enfoncer et se noyer, il se mit à se débattre dans tous les sens et de toutes ses forces. Mais il finit par s'épuiser et vit qu'il n'y avait rien à faire. C'est alors qu'il s'aperçut que l'eau le portait : en effet, les minéraux et le sel contenus dans la mer lui confèrent une densité telle, qu'en restant calme, sans bouger, il découvrit qu'il flottait.

Spirituellement, il en est de même pour nous ; cessons de gesticuler et de nous débattre dans de stériles efforts et abandonnons-nous avec confiance en Dieu qui nous aime et qui soutient toutes choses.

Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ?
Jean 11 :40.

Mort pour moi

Dans l'histoire sanglante de la Terreur, un incident brille d'un éclat incomparable. Le jeune Thibaud, on ne sait sous quelle accusation, avait été arrêté, jugé et condamné à mort. Dans ces temps troublés, la justice était expéditive. La veille de l'exécution, le père, par une faveur très rare, obtint l'autorisation de visiter le jeune homme, qu'il trouva au bord du désespoir. Il fit de son mieux pour le consoler, et le jeune Thibaud finit par s'endormir, tandis que le père, oublié là par le gardien, passait la nuit à ses côtés.

Bien avant l'aube, la clé grinça dans la serrure, l'appel du gardien retentit « Thibaud ! » Et le père, qui avait répondu « Présent ! » fut emmené vers le lieu du supplice. Quelques minutes plus tard, le couperet de la guillotine faisait rouler sa tête aux pieds du bourreau.

Quand le jeune Thibaud s'éveilla, tout étonné de trouver la porte de sa cellule ouverte, il se rendit au bureau où on lui signifia qu'il était libre, puisque le nommé « Thibaud » avait été exécuté au petit jour.

Comme l'amour de ce père, se sacrifiant pour son enfant, nous touche ! Cher lecteur, l'amour de Jésus, mourant à votre place sur la croix, ne vous toucherait-il pas ? L'apôtre dit :

Il s'est livré lui-même pour moi.

Nous étions perdus, loin de Dieu, mais Christ a pris sur Lui tout le poids de notre jugement, et désormais nos sommes libres, graciés, sauvés. Le croyez-vous ?

Il s'est livré lui-même à la mort, il a été mis au nombre des malfaiteurs, Esaïe 53 : 1-12.

La grâce

On se souvient de la vague de froid sibérien qui déferla sur la vallée du Rhône dans les premières semaines de janvier 1940 ; on ne reconnaissait plus l'Ardèche, tant la température était inaccoutumée ! Bientôt cependant le blizzard et la neige firent place à une lourde et tiède humidité : le sec Vivarais ruisselait maintenant de pluie et collait de boue ; le brouillard d'Angleterre nous ensevelissait vivants. J'eus à sortir un soir, à grand péril, tant le brouillard opaque rendait la circulation dangereuse pour les automobilistes. Il fallait longer le Rhône ; traverser un bourg et pénétrer dans le parc de l'hôpital municipal par une allée carrossable, laquelle était surélevée par rapport aux pelouses marécageuses.

Je manquai le virage, glissai sur le talus herbeux et m'embourbai. Que faire ? Le réservoir d'essence avait pris une telle inclinaison que le carburant n'alimentait plus le moteur. J'essayai de pousser la voiture : impossible ! J'allai chercher au bourg un bidon d'essence : le moteur tournait maintenant, mais en vain ; car les roues patinaient et la voiture s'embourbait de plus en plus. Il me fallut alors chercher le garagiste lui-même qui, malgré le brouillard et la nuit, consentit à venir dépanner la voiture avec chaîne, corde et auto. Ce fut peine perdue ! Après

une heure de manœuvres inutiles, l'homme plia sa corde et alla se coucher. Quant à moi, j'en fus à me demander ce qu'il convenait de faire ! Faire quelque chose ? Mais il n'y avait plus rien à faire ! On dit que la nuit porte conseil. Soit ! Je décidai de rentrer chez moi par mes propres moyens. La voiture fut laissée là et, bientôt, je m'abandonnai au sommeil. On verrait bien demain !

À sept heures, le lendemain matin, coup de téléphone ! C'était l'hôpital municipal :

—Allô, allô ! Monsieur le pasteur ?

— Oui.

— Votre voiture est dépannée.

— Mais qui a fait cela ?

—Au petit jour, le camion de la voirie est allé la chercher.

Tout heureux, je partis pour prendre livraison de mon bien et récompenser l'auteur du dépannage. Comme je sortais mon portefeuille :

—Non, dit le chauffeur, laissez cela.

— Mais, combien vous dois-je ?

— Rien du tout, c'est gratuit !

Parabole ! Vivant loin de Dieu, nous connaissons nous aussi la congélation sibérienne de notre vie profonde qui, bientôt, se dissout dans le brouillard le plus terne, la tristesse la plus morne et la boue du péché. Tous nos feux s'éteignent : toutes nos lumières ne suffisent plus à éviter l'accident. Alors, ça y est : nous voilà embourbés dans une situation impossible, totalement immobilisés dans la nuit ! Que faire ? D'abord, nous mettons tout en œuvre pour nous sortir de là selon nos propres forces : nous

poussons au maximum toutes les ressources du moteur de notre volonté.

Souvent aussi, nous faisons appel aux possibilités (également humaines) d'autrui. Mais hélas, nous faisons l'amère expérience que nous n'avons pas à lutter seulement « contre la chair et le sang », comme dit l'apôtre Paul, mais bien contre des puissances surhumaines qui agissent obscurément en nous et nous enchaînent. Que faire alors ?

Nous remettre nous-mêmes, après avoir abandonné la lutte, dans les bras de Dieu en confessant notre misère. Alors, nous voyons intervenir la plus grande puissance qui soit ; elle agit à notre insu et nous dépanne gratuitement, oui, gratuitement. Nous voyons aussi le souffle de Dieu chasser toutes les brumes et nous n'avons plus qu'à prendre livraison du pardon et de la délivrance, ce qui nous permet de marcher librement dans le soleil matinal de la bonté de Dieu. Qu'est-ce que la grâce ?

C'est le coup de téléphone qui te réveille un matin dans ton ennui et t'annonce un dépannage efficace et gratuit. Tu n'as plus, dès lors, qu'à prendre livraison du miracle ; Jésus-Christ t'a délivré. Seulement, n'attends pas de voir pour croire. Je n'étais pas là pour examiner comment les choses se sont passées dans le parc de l'hôpital au moment où l'on a retiré ma voiture du bourbier ; il a fallu que je tienne pour vrai le message téléphonique et que je me mette en route ; alors seulement, j'ai constaté la délivrance. Toi, de même, reçois le message du Libérateur et pars, dans la louange et dans la foi ; tu verras qu'il dit vrai.

C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu, Ephésiens 2:8.

La burette d'huile

On raconte l'histoire d'un homme à cheveux blancs qui, où qu'il aille, portait toujours avec lui une petite burette d'huile. S'il passait par une porte quelconque dont les gonds grinçaient, il en mettait quelques gouttes. Si l'on avait de la peine à ouvrir un portail de fer, il huilait la serrure. Et c'est ainsi qu'il avançait dans son voyage terrestre, mettant partout un peu de douceur et facilitant la vie à ceux qui venaient après lui.

Dans ce monde, bien des vies grincent... et c'est avec beaucoup de peine qu'elles avancent, jour après jour. Il semble que tout y aille de travers. Oh, elles ont besoin de quelques gouttes de joie, de bonté, de douceur. Avez-vous toujours avec vous votre burette d'huile ? Dès le matin, vous apprêtez-vous à en verser un peu dans la vie de la personne avec laquelle vous vivez ? Un seul acte d'amour peut adoucir pour elle la journée entière : l'huile de l'encouragement, pour un cœur lassé, peut-être...

Nous touchons certaines vies une fois seulement dans notre voyage ici-bas, et puis notre route s'éloigne de la leur, pour ne plus jamais les rencontrer. Que de vies ont été encouragées, bénies, sauvées d'une catastrophe même, par quelques gouttes d'huile de l'amour : une parole douce, un sourire, une poignée de main, aplanissant ainsi le chemin pour l'arrivée du Sauveur dans des cœurs endurcis et fermés.

Un mot aimable est comme un rayon de soleil sur un cœur triste.

*Par amour fraternel, soyez pleins d'affection les uns pour les autres ; par honneur, usez de prévenances réciproques,*Romains 12:9.

Sauvé sans mentir

Les circonstances spéciales que créait l'occupation posaient bien des problèmes et en particulier celui de la conduite chrétienne. Le soir, en famille, nous envisagions les différentes situations qui pouvaient se présenter et cherchions quelle attitude nous aurions à prendre pour rester fidèles à l'enseignement biblique. La question qui préoccupait tout spécialement mes sœurs était ce qu'elles auraient à répondre au cas où des soldats allemands se présenteraient pour demander s'il y avait des jeunes gens dans la maison. Devraient-elles dire la vérité ou devraient-elles mentir pour sauver nos vies ? Nous n'étions pas toujours d'accord sur la réponse à donner. Maman était assise à côté de nous et attendait patiemment que nous ayons fini de discuter, puis elle ajoutait son opinion, qui ne variait jamais :

—La franchise est la meilleure des méthodes. Si vous êtes scrupuleusement honnêtes, vous êtes sûrs que le Seigneur est de votre côté. Ne croyez-vous pas, mes enfants, que c'est toujours la meilleure chose ?

Un jour, ma petite sœur était fort occupée à nettoyer les chambres au premier. Elle ouvrit la fenêtre pour secouer son torchon et aperçut tout à coup un groupe de soldats autour de notre maison tandis que d'autres, plus loin, allaient d'une porte à l'autre de chaque habitation.

—Pierre ! S'écria-t-elle en descendant l'escalier tout excitée, vite, cache-toi ! Les Allemands arrivent. Dépêche-toi, va à la cuisine !

Sous le plancher de notre petite cuisine, nous avions pratiqué un certain coin en prévision d'un danger imminent. Louise souleva les planches et m'aida à me faufiler dans ma cachette, puis arrangea de nouveau rapidement les planches, qu'elle recouvrit d'un long et épais tapis et remit la table avec sa nappe. Je me retirai le plus possible de l'ouverture et me tapis dans un coin ; ma tête était juste au-dessous de la table de la cuisine.

Clomp, clomp, clomp... Le bruit lourd des bottes ferrées des soldats résonnait sur le plancher au-dessus de moi. Je pensais que même si l'on ne disait rien, les battements de mon cœur étaient si violents qu'ils trahiraient ma présence. Une voix mâle demanda à ma sœur :

—Y a-t-il des jeunes gens ici ?

Nous y voilà : C'était la question sur laquelle nous n'étions jamais d'accord. Il y eut un instant de silence. Que répondrait-elle ? La vérité m'enverrait en prison et un « non » serait un mensonge. « Seigneur, donne-lui Ta sagesse ! », priai-je en moi-même.

—Oui, monsieur, j'entendis une voix enfantine et claire répondre. Il y en a un sous la table ! Puis Louise se mit à éclater de rire.

Le soldat souleva la nappe et regarda sous la table. Rien. Alors, tandis que Louise prenait un véritable fou rire, le soldat se retirait, tout confus qu'une folle petite fille se soit jouée de lui.

Recommande ton sort à l'Éternel, mets en Lui ta confiance et il agira, Psaumes 37:5.

Une lutte et non un jeu

Il y a quelques années, on pouvait voir dans un cirque un serpent de dix mètres de long s'enrouler autour du corps de son dompteur. Cet homme avait eu ce serpent tout petit ; il l'avait apprivoisé et dressé et tous les soirs depuis vingt ans, il jouait avec son élève qui lui obéissait de point en point, au grand émerveillement des spectateurs. Lorsque, sur un signe, le serpent l'entourait de ses anneaux et le dominait de la tête, c'était un tonnerre d'applaudissements ! Lentement alors, le serpent se détachait et regagnait son gîte.

Mais un soir, on entendit un craquement épouvantable, suivi d'un cri perçant : le dompteur venait d'être écrasé par le reptile. Pendant vingt ans, il avait joué avec le serpent, maintenant, le serpent se jouait de lui.

Il n'en est pas autrement de ceux qui jouent avec le péché. Longtemps il paraît inoffensif : un jour vient où il sort vainqueur de ce que l'on pensait n'être qu'un jeu, mais qui ne doit jamais cesser d'être une lutte.

Joueras-tu avec lui comme avec un oiseau ? Job 41:1-9.

Conscience du Peau-Rouge

« Oui, je sais ce que c'est que la conscience », disait un Peau-Rouge. « C'est une petite chose en forme de triangle au-dedans

d'ici ; ça s'arrête quand je fais bien, mais quand je fais mal, ça tourne et les coins me font mal. Si je continue à mal faire, les coins s'usent et ça ne me fait plus mal. »

Dieu a doté chaque être humain d'une conscience, cette connaissance intérieure que chacun a de ce qui est bien et de ce qui est mal et qui le pousse à porter un jugement de valeur sur ses propres actes.

Nous sommes malheureusement dans un temps où la conscience est comme étouffée. Souvent on ne veut plus l'écouter.

La langue, poison mortel

Un chrétien âgé visitait un jeune homme qui était en prison pour avoir volé son patron. Le visiteur dit au prisonnier :

—Il me semble que je vous ai déjà vu ?

—Certes, il y a dix ans, et vous êtes, en grande partie, responsable de ma présence ici !

—Comment ? Ce n'est pas possible ! Je ne me rappelle pas vous avoir fait le moindre mal !

—Oh, sans mauvaise intention, certes ! Mais une fois, mon père et moi avions assisté à une réunion d'évangélisation où nous vous avions rencontré. Or le message m'avait fort impressionné. J'étais sous une profonde conviction de péché. J'étais bien résolu à aller dès le lendemain trouver l'évangéliste et à lui ouvrir mon cœur. Mais je vous ai entendu ridiculiser le prédicateur, vous moquer de sa prononciation et de ses fautes de français. Et alors mes bonnes résolutions me quittèrent. Je n'allai point voir l'évangéliste, je ne voulus même pas retourner l'entendre.

Depuis ce jour, je n'ai plus pensé à mon salut. J'ai suivi de mauvaises compagnies qui m'ont amené ici.

Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs,
1Corinthiens 15:32-34.

Comment ai-je succombé à la tentation ?

Après plusieurs mois d'instruction concernant les diverses fonctions d'infirmier militaire, les cours se terminaient par un grand examen général où les meilleurs étaient récompensés en se voyant attribuer des grades militaires. Le jour des épreuves, nous étions tous dans le même endroit, avec un seul chef surveillant militaire. Il nous posait les questions et nous devions répondre par écrit. Mais quelque chose d'inattendu et d'anormal se produisit sous mes yeux.

Beaucoup de mes camarades se mirent à tricher ; ils sortaient de leurs sacs cahiers et livres et répondaient ainsi aux questions posées, sans que notre surveillant ne réagisse.

J'étais outré ; j'avais bien révisé mes cours, mais concernant une question posée, il y avait un petit détail qui m'échappait. Devant cette marée de tricherie, je me laissai entraîner pour répondre à ce détail et, ouvrant quelques secondes mon cahier, je volai le détail dont j'avais besoin. C'était si peu par rapport aux autres. Mais peu ou beaucoup, j'avais triché moi aussi et ce n'était pas du tout dans mes habitudes.

Alors, ma conscience, qui n'était pas « élastique » (Dieu merci), me tourmenta avec raison, jusqu'à ce que j'aie trouvé notre chef, pour lui avouer ma faute. Sa surprise (et son

étonnement) fut telle qu'il en resta un moment muet comme une carpe, tandis que le repentant retrouvait la paix qui vaut plus que tout. L'apôtre Paul ne disait-il pas lui-même :

Ce qui fait notre gloire, c'est ce témoignage de notre conscience, 2Corinthiens 1:12.

Celui qui cache ses transgressions ne prospère point, mais celui qui les évoque et les délaisse obtient miséricorde, Proverbes 28:9-13.

Soyez vigilants

Dans un passé relativement récent, on voyait encore de grands attroupements de chevaux sauvages dans les prairies de l'Ouest américain et parfois, tandis qu'ils passaient, des loups se rassemblaient dans le lointain.

Détectant la présence des loups par leur sens aigu de l'odorat, les chevaux sauvages étaient immédiatement alertés et alarmés, et leur vivacité de mouvements leur permettait de mettre une distance salutaire entre eux et leurs ennemis.

Mais ceux-ci trouvèrent une façon ingénieuse d'attaquer : deux ou trois des plus vieux loups, dans une indifférence apparente, s'approchaient nonchalamment, puis se retiraient de même en folâtrant et faisant des cabrioles.

Devant cette amitié apparente, les chevaux en arrivaient à relâcher leur vigilance. C'est alors qu'avec une précision sans faille, les loups fondaient sur leurs victimes insouciantes, dans une scène de carnage et de mort...

Soyez sur vos gardes, Marc 13:9.

Un mal irréparable

Un homme pieux s'en allait mourir, lorsqu'il vit son voisin Jean entrer dans sa chambre d'un air triste et humilié et lui dire :
—Je viens d'apprendre à l'instant que tu es bien mal et je ne puis te laisser partir ainsi. Il y a quelque chose qui me tourmente ; tu sais ce que c'est : je me suis toujours laissé aller à dire des méchancetés contre toi. Je ne le faisais pas dans une mauvaise intention mais j'y prenais un malin plaisir, parce que tu étais chrétien ; je sais que tu en as souffert et que même cela t'a fait du tort. Maintenant, je le regrette de tout mon cœur. Peux-tu me pardonner ?

Le malade l'écouta avec émotion et répondit :
—Oui, Jean, je te pardonne volontiers. Il est vrai que bien des fois tu m'as profondément blessé et que tu m'as fait manquer des occasions de travail ; mais c'est passé maintenant. Je suis heureux que tu aies reconnu ton tort et, encore une fois, tout est pardonné. J'ai cependant un désir à t'exprimer.
—Lequel ? dit Jean. Je suis prêt à tout !
—Alors, je désire que tu prennes mon oreiller de plume et que tu ailles le vider du haut du clocher de l'église.

Les assistants se regardèrent avec étonnement, et la femme du mourant lui demanda si c'était bien cela qu'il voulait dire. Il fit un signe de tête si sérieux qu'il n'y avait pas à s'y méprendre.

Aussi Jean alla-t-il s'acquitter de sa singulière commission ; il monta sur le clocher du village, secoua soigneusement l'oreiller et vit les innombrables petites plumes emportées par le vent se répandre de tous côtés. Puis il rapporta le sac vide au moribond.

—Bien, lui dit celui-ci ; maintenant, encore quelque chose et je serai content ! Prends cette taie et va ramasser toutes les plumes qui y étaient jusqu'à ce qu'elle soit remplie.

Jean regarda le mourant d'un air interrogateur. Mais, au bout d'un instant, il comprit et baissa les yeux. Puis, tristement, il regarda de nouveau son ami, qui lui dit encore :

—Tu vois, Jean : c'est la même chose avec la médisance :

Les paroles sont vite prononcées et elles se répandent au loin. Et puis, quand on veut réparer le mal qu'on a fait, ce n'est plus possible, c'est trop tard ! Je pars sans aucune amertume contre toi, puisque tu regrettes de t'être laissé aller, mais le tort que tu m'as fait n'est plus réparable. Que Dieu te garde à l'avenir ! Et maintenant, adieu !

Je crains à mon arrivée [...] de trouver des médisances, des calomnies, 2Corinthiens12:20.

Portable

Aujourd'hui, la mode est au téléphone portable. Tout le monde se balade avec son portable. Ainsi, on peut être en contact avec ses correspondants à tout instant. Privilège ? Chaîne ? Entrave à la liberté ? Les avis sont partagés !

Mon propos n'est pas d'apporter une réponse et de trancher dans le vif de cette importante question, mais simplement d'introduire un fait divers qui, d'après ce qu'on m'a raconté, se serait passé quelque part en Afrique.

Au volant de sa voiture, une femme se fait arrêter par la police pour un contrôle de routine. Elle sort de son véhicule, pose

son téléphone portable sur le siège à côté du sien et se dirige vers le chef de poste, laissant le deuxième policier à côté de sa voiture. Les formalités accomplies, avant de reprendre sa place au volant, elle s'aperçoit que son portable a disparu.

—Monsieur le policier, j'ai laissé mon portable dans la voiture sur le siège et il a disparu. Avez-vous vu quelqu'un dans les parages ? L'avez-vous pris vous-même pour le mettre en lieu sûr et éviter qu'on ne me le vole?

—Non, madame, répondit le policier. Je n'ai vu personne et je n'ai pas touché à votre téléphone.

—Mais enfin, il n'y avait que vous ici ! Les téléphones n'ont pas de jambes pour se sauver...

—Vous voulez m'accuser ! Vous me prenez pour un voleur, réplique le policier en commençant à s'échauffer.

Juste à ce moment-là arrive une autre voiture. Au volant, un homme qui connaît bien la dame.

Apprenant les détails de l'incident, il a une idée lumineuse : il sort son propre portable de sa poche avec lequel il fait le numéro du portable de la dame.

Surprise : la poche du policier se met à sonner !

Je ne connais pas la suite : je la laisse à votre imagination. Une chose est certaine : il est préférable d'avoir une existence droite, correcte et transparente pour éviter la honte, l'humiliation et le mépris. De quoi me souvenir de cette parole :

Il n'y a rien de caché qui ne se découvre un jour.

Et cette autre interpellation :

Ton péché te trouvera.

Ce sont vos péchés qui vous cachent sa face, Esaïe 59:2.

La fleur rare

Un botaniste amateur consacrait sa fortune et ses talents à la culture des orchidées. Ses serres étaient pleines de plantes étranges et précieuses, provenant des pays les plus éloignés et sur lesquelles il veillait avec un soin jaloux.

Il voulait mieux encore : créer une fleur nouvelle, magnifique, étonnante de forme et de couleurs. Mais ni ses efforts persévérants ni sa science n'avaient abouti.

Un soir où il devait s'absenter, il appela le gardien de ses trésors pour lui recommander d'user d'une vigilance particulière et d'avoir soin de fermer portes et fenêtres car un orage menaçait dans le lointain. Le gardien promit et le maître s'en alla, confiant. Or, le gardien fut infidèle à sa parole. L'orage survint, le vent souffla en tempête, s'engouffra dans les serres aux fenêtres mal closes, en arracha les vitres par où pénétrèrent des trombes d'eau et d'énormes grêlons.

Le désastre fut affreux. Dans les serres brisées, inondées, les orchidées gisaient, lamentables, mélangées à des débris de verre.

À son retour, le maître furieux, désespéré de ce malheur, se montra inconsolable.

Cependant, il finit par rassembler tant bien que mal les restes mutilés de ses collections et tenta de reconstituer ses serres.

Une année, deux années s'écoulèrent. Quelques orchidées se mirent à fleurir, péniblement, pauvrement. Où était leur gloire d'autrefois ?

Mais, ô surprise ! Un jour, on vit poindre le bouton d'une fleur inconnue qui, bientôt, s'ouvrit toute grande, merveilleuse, inédite. C'était la fleur tant cherchée, tant rêvée : sa création était due à l'orage dévastateur !

Cette découverte consola le botaniste de son long chagrin et, pour rappeler l'origine de la fleur rare, il l'appela : « l'orchidée-ouragan ».

Lorsque nos plans sont brisés, nos efforts anéantis, notre santé compromise, rappelons-nous que ces heures de détresse et d'obscurité peuvent faire éclore la fleur rare, le bonheur vainement cherché et que nous n'espérons plus, la joie d'essence supérieure qui absorbe peines et amertumes.

Émergeant de ses misères, un poète donnait ce sage conseil : « Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore, cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé ; aime et tu renaîtras, fais-toi fleur pour éclore. »

Il rendra son désert semblable à un Éden, Esaïe 51:3.

L'enfant handicapé

Alfred, un jeune garçon, devenait peu à peu mentalement malade. On disait de lui que, malheureusement, il devenait idiot, c'est-à-dire de plus en plus dépourvu d'intelligence et de bon sens. C'était très dur pour ses parents et lui-même s'en rendait compte. Un jour, son père l'entendit prier. Alfred disait : —Seigneur, Tu sais pourquoi Tu m'as donné cela ; mais je veux me confier en Toi jusqu'au bout.

Savez-vous ce qu'est devenu Alfred ? Un médecin spécialiste très renommé (quelle bonne nouvelle !)

Il m'a oint pour amener une bonne nouvelle aux pauvres, Luc 4:18

Ceux qui se confient en l'Éternel Sont comme la montagne de Sion, qui ne chancelle pas, Elle subsiste à toujours, Psaumes 125:1.

Un cœur plein d'amertume

Une dame d'un certain âge avait non seulement le cœur brisé mais déjà infecté, plein d'amertume, dévoré même par la jalousie. Elle ne pouvait plus sortir de ce cercle infernal. Elle prit rendez-vous avec le docteur Tournier de Genève. Je le cite :

« Je me mets tout simplement à lui parler de Jésus-Christ, du pardon, de la sérénité qu'on trouve dans l'abandon. Elle me regarde avec un étonnement grandissant. Bientôt, elle se met à pleurer et puis à prier pour apporter tous ses mauvais sentiments à Dieu et lui demander de la libérer. Elle me quitte, toute douce et souriante. J'étais encore plus ému qu'elle... »

Tant que je me suis tu, mes os se consumaient, Je gémissais toute la journée ;

Car nuit et jour ta main pesait sur moi, Ma vigueur n'était plus que sécheresse, comme celle de l'été. (Pause.)

Je t'ai fait connaître mon péché, Je n'ai pas couvert ma faute ; J'ai dit : Je confesserai mes transgressions à l'Éternel ! Et toi, tu as enlevé la faute de mon péché, Psaumes 32 : 3-5.

Si nous avouons nos fautes, nous pouvons nous fier à Dieu : il nous purifiera, 1Jean 1:9.

Dieu voit au-delà de l'horizon

Quelle est notre attitude à l'égard du mal ? Comment réagissons-nous au mal qui nous est fait ?

Le mal est une réalité quotidienne dans nos pensées, nos paroles et nos actes. Voici une conséquence inattendue d'un acte perpétré contre Brengle, un officier de l'Armée du Salut qui avait tenu une réunion d'évangélisation.

Un homme ivre lui lança une tuile qui l'atteignit en pleine tête. Gravement blessé, il fut longtemps entre la vie et la mort. Dix-huit mois après l'incident, il était encore en incapacité de travail.

Pendant cette période, il écrivit des articles qui furent assemblés par la suite dans le livre *Vers la sainteté*. Cet ouvrage eut un rayonnement insoupçonné. Il connut plusieurs rééditions et fut traduit en plusieurs langues.

La femme de l'officier de l'Armée du Salut prit la tuile jetée contre son mari et écrivit dessus :

Vous avez voulu faire du mal, Dieu a voulu en faire du bien !

En présentant son ouvrage, il souriait et disait : « Remerciez Dieu aussi pour cette tuile. Si elle n'avait pas été lancée, ce livre n'aurait jamais paru. »

La détresse pousse les uns à prier, les autres à jurer.

Heureux ceux qui supportent l'épreuve !

Pour les matérialistes, de telles paroles sont incompréhensibles ; ce ne sont que des dictons dénués de sens. Les chrétiens, eux, comptent sur l'intervention de Dieu dans les situations les plus incroyables. Le Dieu vivant a la puissance de redresser ce qui est courbé, de faire jaillir la bénédiction des situations les plus tragiques et négatives. En général, nous ne nous en apercevons qu'après coup. Lorsque le malheur, la

tristesse et la maladie viennent frapper à notre porte, nous sommes découragés. Nous nous cabrons et nous nous révoltons.

Ce n'est que par la foi que nous pouvons affirmer : Dieu a voulu en faire sortir du bien.

Je vivrai et je raconterai les œuvres de l'Éternel,

Psaumes 118:17.

Parabole : la tapisserie

Cette tapisserie encore en chantier, c'est ma vie ; tendue sur un cadre rigide, ses fils de chaîne solidement amarrés, elle s'élabore au jour le jour.

L'artisan travaille sans relâche et son modèle est, dit-on, de toute beauté. Pourtant, il échappe à mon regard, défie ma curiosité. Pire encore, je ne distingue pas, dans l'enchevêtrement des fils et dans la diversité des couleurs, de ligne directrice ni d'indice sûr qui me permette d'anticiper l'œuvre achevée : des brins de laine pendent çà et là, des nœuds jaillissent, disgracieux, certains motifs paraissent s'interrompre. En outre, pourquoi avoir mis cette teinte sombre, juste à cet endroit ?

Et puis, non ! Qui suis-je pour contester ? N'ai-je pas décidé, une fois pour toutes, de remettre la trame de ma vie au souverain Tisserand et de lui faire confiance ? Comment ai-je pu oublier : ce qui heurte mon regard et paraît décevoir mon attente, ce n'est que l'ENVERS de l'ouvrage. De l'autre côté, l'Artiste, dans son chantier de lumière, sait à quoi il travaille et il veillera à me conformer au Modèle.

L'argile dit-elle à celui qui la façonne : que fais-tu ? Esaïe 45:9.

Jésus sait comment je me sens

Jésus prend nos faiblesses au sérieux. Luther traduit :
« Le Saint-Esprit vient au secours de notre faiblesse. » Le Saint-Esprit s'intéresse à nos faiblesses et s'en occupe.

Voyez Joni Eareckson. C'était une jolie athlète, heureuse de vivre. Un livre et un film retracent sa vie. Sa tête heurta un rocher lors d'un plongeon dans un lac et ce qui entraîna, pour elle, une paralysie totale de la nuque aux pieds. D'un seul coup, elle était devenue infirme. Elle voulut mettre fin à ses jours car l'existence était devenue un enfer pour elle.

Après trois années de vie douloureuse et sans espoir, elle vécut un émouvant retour à Christ. Cindy, sa meilleure amie, était à son chevet et cherchait désespérément une parole qui l'encouragerait. Tout à coup, la lumière se fit dans son esprit :
« Joni, Jésus sait comment tu te sens. Tu n'es pas la seule à être paralysée. Lui aussi a été paralysé
-Il a été cloué sur la croix. Les coups ont endommagé sa colonne vertébrale. Comme il aurait aimé pouvoir bouger ! Pourtant, c'était impossible. Joni, il sait comment tu te sens. »

Ces mots touchèrent le cœur de la jeune fille infirme. Christ avait fait l'expérience de la paralysie dans son propre corps. Le Fils de Dieu connaissait la détresse et la paralysie, parce qu'il les avait vécues. Nous disons sans cesse que Jésus est mort pour nos péchés. C'est l'essentiel et c'est juste.

Mais il est aussi allé à la croix et a pris sur lui nos faiblesses, nos douleurs, nos blessures morales.

Ne sommes-nous pas convaincus que le chapitre Esaïe 53 du prophète Ésaïe annonce le sacrifice du Christ à la croix ? Et que dit le verset Esaïe 53:4 ?

En vérité, il a pris sur lui les maladies qui nous étaient destinées et il a porté les douleurs que nous avons méritées.

Une voix venue du ciel

L'évangéliste Spurgeon, invité à prêcher au « Palais de cristal » de Londres, voulut s'assurer que sa voix serait assez forte pour cette immense salle. Il décida d'y faire un essai et s'y rendit la veille avec un ami qui s'assit au dernier rang. Du haut de l'estrade, Spurgeon prononça à voix forte cette citation de l'Écriture :

Cette parole est certaine et entièrement digne d'être reçue, que le Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, 1 Timothée 1 : 15.

Il répéta le même verset, cette fois sans forcer la voix. L'ami lui fit signe que l'acoustique était bonne et il rentra chez lui rassuré.

Vingt-cinq ans plus tard, un homme très malade demandait à voir un pasteur. Ce fut Spurgeon.

—Etes-vous prêt à affronter la mort ? demanda l'évangéliste.

— Oui, Dieu merci répondit le mourant.

— Racontez-moi comment vous avez trouvé le salut de votre âme ?

— D'une manière extraordinaire : en tant que plombier, j'eus une réparation à faire, il y a vingt-cinq ans, sous la coupole du palais de cristal. En ce temps-là, je vivais sans Dieu. Tout à coup, j'entendis à deux reprises une voix comme venant du ciel :

Cette parole est certaine que le Christ-Jésus est venu dans le monde pour sauver des pécheurs. Ces mots atteignirent ma conscience et mon cœur avec une force telle que le jour même, je me tournai vers le Seigneur Jésus.

Ainsi sera ma parole qui sort de ma bouche : elle ne reviendra pas à moi sans effet, mais accomplira ce pour quoi je l'ai envoyée, Esaïe 55 : 11.

Que vos enfants soient fiers de vous !

Les parents sont la fierté de leurs enfants, Proverbes 17 : 6.

Vous qui êtes parents, rappelez-vous que votre intégrité (ou votre manque d'intégrité) aura des conséquences irrémédiables non seulement sur votre vie mais aussi sur la vie de vos enfants.

Il y a bien des années, grandissait en Allemagne un jeune garçon juif qui admirait beaucoup son père. Ce dernier avait bâti la vie de sa famille autour de sa religion et de sa foi. Chaque semaine, il les emmenait tous à la synagogue. Lorsque le garçon eut dix ans, la famille fut forcée de déménager et d'aller vivre dans une autre ville, dépourvue de synagogue. Tous les gens importants de la ville allaient à l'église Luthérienne, la seule église de cette ville. Soudain, le père du garçon déclara qu'ils allaient tous devenir Luthériens, ajoutant que ce serait excellent « pour leurs affaires ». Le garçon en fut profondément marqué. Il

en voulut à son père et plus tard décida de quitter l'Allemagne pour continuer ses études en Angleterre. Il se mit à passer ses journées au British Museum, réfléchissant et formulant ses idées dans un livre où il décrivait un nouvel ordre social et imaginait un nouveau concept politique qui allait entraîner plus tard misère et souffrances pour des millions d'êtres humains. Sa philosophie allait devenir la base de réflexion de la moitié des gouvernements de notre planète. Ce garçon s'appelait Karl Marx, le père du communisme. L'histoire de notre époque a été affectée à jamais par un père qui « vendit » ses principes pour un bénéfice temporaire.

Vous qui êtes parents, vivez une vie intègre devant vos enfants et vous n'aurez rien à craindre ! Faites que votre vie soit un livre ouvert dans lequel vos enfants pourront lire sans arrière-pensée. Etablissez un système de valeurs capables de régir chaque aspect de votre vie. Bien sûr, vous êtes humains tous les deux, père et mère et parfois, vous vous débattrez dans des situations qui exigent que vous fassiez un choix entre ce que vous voulez faire et ce que vous devez faire. Mais marchez avec Dieu, la main dans la main, défendez votre intégrité coûte que coûte et vous découvrirez que vous êtes capables, chaque fois, de faire le bon choix !

La puissance d'un livre

La Bible, aujourd'hui traduite complètement ou partiellement en près de 2000 langues, est répandue chaque année dans le monde à des dizaines de millions d'exemplaires.

Et partout où ce livre passe, il produit des effets extraordinaires : c'est qu'il est le livre de Dieu. La Bible nous fait

connaître les pensées de Dieu, la sagesse de Dieu, l'amour de Dieu ; elle nous pénètre, façonne notre cœur et notre esprit et nous amène à vivre conformément à Sa volonté.

Avez-vous jamais entendu quelqu'un vous dire : « J'étais un pauvre ivrogne, la honte de ma famille et une plaie pour la société, mais je me suis mis à étudier les mathématiques, la botanique ou un livre de morale et depuis ce moment, j'ai complètement changé » ? Eh bien ! Nous pourrions trouver, non pas une ni dix, ni cent mais des milliers de personnes qui vous diraient : « J'étais malheureux, sans paix, sans espoir, jusqu'au jour où j'ai connu la merveilleuse puissance de ce livre. Il a changé ma vie, j'ai été délivré de mes vices et la paix est entrée dans mon cœur et dans mon foyer ». C'est là un miracle que la Bible accomplit journellement.

Pensons-nous vraiment que les progrès de la civilisation vont nous procurer un livre produisant les mêmes résultats ? Continuons plutôt à lire la Bible avec persévérance, humilité et prière.

Jésus a dit : *Sondez les Ecritures*, Jean 5 : 39.

Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point, Marc 13 : 31.

La parole du Seigneur demeure éternellement, 1 Pierre 1 : 25.

C'était aussi pour elle

Betty, ouvrant la porte du salon, y trouva un ami de son père qui venait leur rendre visite. Il était occupé à lire sa Bible. Elle allait le laisser seul, mais il la retint :

— Betty, j'aimerais bien te poser une question : est-ce que Jésus est ton Sauveur ?

La jeune fille hésita :

— Je voudrais pouvoir le dire, répondit-elle avec un soupir.

L'ami ouvrit sa bible au chapitre 53 d'Ésaïe.

— Veux-tu, s'il te plaît, lire cette page à haute voix, en remplaçant les mots nous et nos par je, ma, mes ?

D'une petite voix émue, Betty commença :

— *Cependant, ce sont mes souffrances qu'il a portées, C'est de mes douleurs qu'il s'est chargé. Et je l'ai considéré comme puni, Frappé de Dieu, et humilié.*

Elle avait de la peine à continuer :

— *Mais il était blessé pour mes péchés, Brisé pour mes iniquités ; Le châtement qui me donne la paix est tombé sur lui, Et c'est par ses meurtrissures que je suis guérie.*

Elle se tut un instant, puis s'écria toute bouleversée :

— Est-ce que c'est vrai ? Alors, je suis sauvée.

C'était tout-à-coup comme si le sacrifice de Christ n'avait eu lieu que pour elle seule. Ils se mirent à genoux pour remercier Jésus qui avait accompli cette œuvre et Dieu qui l'avait acceptée.
Le Fils de Dieu m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi,
Galates 2 : 20.

Le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi, je suis le premier, 1 Timothée 1 : 15.

La puissance de la croix

Pendant longtemps, les missionnaires moraves envoyés au Groenland avaient évangélisé les Esquimaux sans constater une seule conversion.

Enfin, en 1738, un groupe d'Esquimaux vint à passer près de la cabane de quatre missionnaires, et, poussés par la curiosité, quelques-uns y pénétrèrent. Les quatre amis étaient précisément occupés à traduire les évangiles, ce qui intrigua beaucoup les visiteurs. Alors, un des missionnaires eut l'idée de lire à haute voix le récit de la « Passion du Christ ». Il supplia ensuite ses auditeurs de se tourner vers Jésus, dont le sang avait été versé pour le rachat de leurs âmes.

Quelques-uns des visiteurs s'esquivèrent, mais l'un d'eux, nommé Kajarnak, dit avec émotion : « Expliquez-moi cela encore une fois. Moi aussi, je voudrais être sauvé ! » Les larmes aux yeux, les missionnaires recommencèrent à parler des souffrances et de la mort du Sauveur.

En 1739, Kajarnak se fit baptiser avec sa famille, malgré les menaces de mort des membres de sa tribu. En dépit de tout, il demeura ferme, et sa conversion finit par ébranler ses compatriotes. De tous côtés arrivaient maintenant des Esquimaux pour entendre parler du Christ crucifié. Et c'est la prédication de la croix qui a toujours fait sur eux l'impression la plus profonde. Malgré les efforts des sorciers, le nombre des convertis s'accrut, au point de former toute une assemblée autour du poste missionnaire.

Car l'amour de Christ nous presse, 2 Corinthiens 5 : 14.

Nous prêchons Christ crucifié [...] mais puissance de Dieu et sagesse de Dieu, 1 Corinthiens 1 : 23-24.

Conversion d'un tueur à gages

Un missionnaire chrétien en Colombie était très actif. Il évangélisait et son activité portait beaucoup de fruits. Cela déplut. Ses opposants décidèrent d'engager un tueur à gages pour l'exécuter.

Cinq fois, il essaya d'assassiner l'homme de Dieu. Mais à chaque fois, il échouait. « Je n'ai jamais vu ça, dit-il. Cinq échecs, c'est incroyable. Moi qui ne rate jamais mes coups. Ils sont protégés par Dieu. J'ai intérêt à me méfier ».

Finalement il prévint ses commanditaires qu'il arrêterait ce travail. Il leur rendit l'argent.

Aujourd'hui il sert le Seigneur. Comme Saul de Tarse, sur le chemin de Damas, il a été arrêté en chemin par le Seigneur Jésus dont il persécutait les serviteurs (Actes 9 : 4). Il s'est tourné vers Dieu pour avoir la vie éternelle. Maintenant, ceux qu'il persécutait sont devenus ses frères, et il répand avec eux la bonne nouvelle du salut.

Et vous ? Vous ne persécutez pas les chrétiens ; vous les respectez même, et peut-être même, vous les admirez. Cela ne vous sauve pas. Vous êtes même certainement baptisé ? Peut-être même que vous allez à l'église tous les dimanches ? Cela ne vous sauve pas davantage.

Dieu veut vous rencontrer personnellement. Il a donné son Fils unique sur la Croix. Quand Jésus est mort, le rideau du

Temple s'est déchiré parce que Dieu veut que rien ne le sépare de la relation avec les hommes. Mais pour cela, il vous faut reconnaître votre besoin de Lui : confessez vos péchés, reconnaissez votre besoin de Lui et croyez à l'efficacité absolue du sacrifice de Christ pour vous mettre à l'abri du jugement de Dieu et vous permettre de vivre une vie pure sur cette terre et une vie éternelle dans la félicité.

Moi qui auparavant étais un blasphémateur, un persécuteur, un homme violent. Mais j'ai obtenu miséricorde, parce que j'agissais par ignorance, 1 Timothée 1 : 13

Celui qui autrefois nous persécutait, annonce maintenant la foi qu'il détruisait jadis, Galates 1 : 23.

Utiliser la puissance de Dieu

Le célèbre compositeur Franz Joseph Haydn était interrogé par un éminent musicien intrigué de savoir comment il pouvait retrouver si rapidement sa force intérieure après une période d'efforts intenses. Il répondit : « Quand je me sens fatigué après avoir créé une composition, je me retire pour prier. Ce simple remède ne m'a jamais fait défaut ».

Les croyants qui parlent à Dieu quand ils ont besoin de se ressourcer, se branchent sur la réserve de toute force : le Tout-Puissant lui-même.

Christ nous a donné le plus bel exemple de la façon de résister par la prière aux pressions de la vie. L'Evangile de Marc nous apprend qu'après une épuisante journée où il avait enseigné, guéri, chassé des démons, Jésus ne dort que très peu. Avant le

lever du soleil, il se retira dans un endroit à l'écart pour s'adresser à son Père et renouveler sa vigueur spirituelle. Si le Fils de Dieu trouvait nécessaire de préparer son cœur au début d'une autre fatigante journée, combien plus, avons-nous besoin, nous autres, faibles humains, de prendre le temps de prier avant d'affronter nos responsabilités !

Celui qui se rend compte des complexités et des exigences de la vie ne devrait jamais rien entreprendre sans demander au Seigneur de la diriger. Nous pouvons avoir confiance que *Ceux qui se confient en l'Eternel renouvelleront leurs forces*, Esaïe 40 : 31.

S'étant levé sur le matin, longtemps avant le jour, il sortit et s'en alla dans un lieu désert, où il pria, Marc 1 : 35.

Le prix du refus

Dialogue entre deux étudiants :

— Si tu savais combien je suis heureux depuis que j'appartiens au Seigneur !

— Oui, je le vois bien et je voudrais être comme toi ; mais je suis arrêté par la pensée de tout ce qu'il me faudrait laisser pour me convertir. Il en coûte de se donner à Dieu !

— C'est vrai ce que tu dis. Mais, j'ai deux choses à te répondre : d'abord que le Seigneur n'est jamais notre débiteur. Selon sa promesse, il donne le centuple de ce qu'on peut abandonner pour Lui. Ensuite, considère ce qu'il en coûte de rester loin de Lui. Fais le compte, et n'attends pas pour te décider.

On raconte qu'un vaisseau, « The Royal Charter », a coulé le 26 octobre 1859 avec 450 personnes à bord. C'était une nuit d'affreuse tempête. Le capitaine avait envoyé des signaux de détresse. Un transport de troupes était en vue.

— Pour quel prix nous remorquerez-vous ? demanda le capitaine. Nous avons une voie d'eau.

Le transporteur répondit par un prix, mais le capitaine refusa en disant :

— Je courrai ma chance.

Moins de deux heures après, c'était l'épouvantable tragédie, en vue même de la côte.

Ne soyez pas aussi fou que le capitaine du Royal Charter, et si Jésus vous demande, de devenir votre pilote, de lui abandonner votre vie acceptez sans hésiter.

Je vous le dis en vérité, il n'est personne qui, ayant quitté, à cause de la Bonne Nouvelle, sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou sa mère, ou son père, ou ses enfants, ou ses terres, ne reçoive au centuple dans ce siècle-ci [...] la vie éternelle, Marc 10 : 29-30.

Aucune exception

Gravement accidenté, un certain Jean Lorrain se trouvait à l'hôpital. L'aumônier qui lui rendit visite l'interrogea sur ses convictions chrétiennes. Jean expliqua qu'il ne craignait pas la mort puisqu'il n'avait jamais fait tort à personne. Le visiteur l'écouta sans le contredire puis lui proposa de lire avec lui

quelques passages de la Bible. Pas d'objection et l'aumônier lut lentement :

— *Il n'y a point de juste, non pas même un seul...* et il ajouta : excepté Jean Lorrain.

Il n'y a personne qui ait de l'intelligence, il n'y a personne qui recherche Dieu... excepté Jean Lorrain.

Ils se sont tous égarés, ils se sont tous ensemble rendus inutiles... excepté Jean Lorrain.

Il n'y a pas de différence, car tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu... excepté...

— Arrêtez, arrêtez, supplia le malade d'un ton angoissé.

— J'essaie seulement de mettre ensemble ce que Dieu dit et ce que vous dites, répliqua le visiteur. Dieu déclare :

Tous sont coupables. Vous dites que vous n'avez jamais rien fait de mal. Il ajouta quelques mots d'adieu et quitta la chambre.

Quelques jours après, l'aumônier revint et fut étonné de voir un visage heureux. Jean l'attendait avec impatience. Il avait réalisé quelle était sa véritable situation vis-à-vis de Dieu et avait accepté le salut que Jésus donne.

Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler à la repentance des justes, mais des pécheurs, Luc 5 : 31-32.

La cause du naufrage

Un navire s'était échoué sur une côte rocheuse. Le pilote avait cru se diriger vers le port, mais son bateau n'avait cessé de se déposer sur des récifs où il avait fini par se briser. L'armateur

voulut rejeter la responsabilité du naufrage sur le personnel de bord. Mais, il fut prouvé que le pilote était très habile, le capitaine au-dessus de tout soupçon de négligence ou d'incompétence. Le reste de l'équipage était pareillement sans reproche.

A la fin, on découvrit qu'un passager, voulant introduire en contrebande un certain nombre d'objets d'acier, en avait caché dans sa cabine un poids considérable. La boussole se trouvait précisément au-dessus de cette cabine. L'attraction de l'acier avait fait dévier l'aiguille aimantée et la direction du navire s'en était trouvée faussée, d'où sa perte.

Il en est ainsi des péchés cachés dans nos cœurs. Ils causeront infailliblement le naufrage de notre vie si nous ne laissons pas la Parole de Dieu dans sa pureté, avec son autorité reconnue sans partage, prendre possession de nos cœurs.

Dieu ne veut pas d'un cœur partagé. Il n'admet pas davantage que l'on frelate sa Parole en laissant les pensées humaines s'y mêler et prétendre l'influencer. Laissons-nous guider par la boussole divine. Ne supportons pas qu'elle voisine dans notre esprit avec les idées de l'homme qui, inmanquablement, fausseraient la direction qu'elle veut nous donner.

Fortifiez donc vos mains languissantes et vos genoux affaiblis ; et suivez avec vos pieds des voies droites, afin que ce qui est boiteux ne dévie pas, mais plutôt se raffermisse, Hébreux 12 : 12-13.

Incroyable !

Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits; car je vous dis que leurs anges dans les cieux voient continuellement la face de mon Père qui est dans les cieux, Matthieu 18 : 10.

Est-ce que dans ce passage Jésus parle des anges gardiens ?

En tout cas, dans l'histoire que je vais vous raconter, on peut sérieusement croire en leur existence. Que ce soit directement ou à travers ses anges, la main de Dieu est définitivement sur ces "petits".

Je crois que les personnes les plus réticentes ne pourront que s'étonner de ce miracle que je vais vous raconter. Je l'ai lu dans un journal, et j'étais abasourdi.

C'était le jour de la fête des mères. Arnault Vial, un jeune père de famille devait emmener ses enfants à la Clinique Saint Charles, au centre de Vatan. C'est là où travaillait Eve, leur maman, infirmière au bloc opératoire, qui travaillait beaucoup mais qui savait accorder du temps à sa famille. Et le jour de la fête des mères était une vraie fête. Les enfants et Arnault venaient la rejoindre et lui apportaient des cadeaux. Ils allaient tous manger au Mc Do et passaient des moments très joyeux. Eve retourna ensuite à son travail avec plaisir, tandis qu'Arnault et ses enfants rentraient à la maison, la tête pleine de rires ainsi que des plaisanteries échangées lors du déjeuner. C'est peut-être pour cela qu'Arnault avait été, une fois encore, particulièrement distrait. Vous allez vite comprendre pourquoi :

Il avait acheté un joli cadeau pour son Eve : un collier en or avec une plaque gravée : « à la meilleure des mamans » et bien sûr les traditionnelles roses.

Après le déjeuner, Arnault et les enfants étaient retournés à la voiture garée dans le parking de la clinique. Andrew riait encore des histoires qu'Eve avait racontées sur le chien du directeur qui s'était perdu dans les couloirs de la clinique et qui allait visiter tous les malades alors que le directeur, tout essoufflé lui courait derrière. Donc Andrew, tout en riant, posa Théo, son bébé de trois mois dans le porte-bébé sur le toit de la voiture pour installer Chloé sa fille de 20 mois dans l'autre siège bébé à l'intérieur de la voiture. Andrew était tellement concentré sur Chloé et sur le « chien du directeur » qu'il en avait oublié Théo. Il s'installa au volant et il sortit doucement du parking. Il emprunta l'avenue Jean-Jaurès, une des artères les plus animées de la ville puis il prit la direction de l'autoroute. Malgré la très grande circulation, personne n'avait remarqué le bébé sur le toit. Il prit la bretelle d'accès de l'autoroute, toujours avec le bébé sur le toit de la voiture. Il prit de la vitesse et atteignit les 110 km heure. Subitement, il entendit un grincement sur le toit et effrayé, il comprit : Théo était sur le toit !

Voici ce qu'il raconta : « j'ai regardé derrière et j'ai vu que le porte-bébé avec Théo n'était pas à côté de Chloé et, dans le rétroviseur, j'ai vu le porte-bébé glisser du toit et atterrir au beau milieu de l'autoroute sur la voie opposée. J'étais tétanisé et horrifié. Mille pensées se sont bousculées dans ma tête. » C'est à ce moment qu'un certain Jean Masson, un antiquaire, a vu l'incident. Il le décrit ainsi : « J'ai vu quelque chose voler, j'ai cru que c'était un enfant qui jetait sa poupée ou sa peluche par la fenêtre. Puis j'ai entendu la poupée crier, et j'ai compris que

c'était un bébé. Le porte-bébé a atterri sur la voie, il a rebondi mais le bébé n'est pas tombé ! Il était solidement attaché. J'ai freiné brutalement. J'ai couru et j'ai vu un porte-bébé avec un bébé indemne bien attaché au siège. Le bébé d'ailleurs semblait à peine surpris. Peut-être croyait-il que c'était un nouveau jeu. J'ai pris le petit Théo dans mes bras et je l'ai ramené à Arnault qui était pétrifié. »

C'est vrai que Dieu est intervenu miraculeusement. Cette situation aurait pu être dramatique. Et non seulement le petit Théo aurait pu disparaître d'une façon tragique mais en outre, je crois qu'Andrew ne se serait jamais pardonné sa « distraction » et sans doute que sa femme ne se serait jamais remise de ce drame.

En tout cas, cet événement a servi à manifester la gloire de Dieu et a permis au fabricant de doubler ses ventes grâce à la publicité faite sur la solidité de son matériel ! Il est vrai que Dieu est avec nous tous qui sommes distraits. Toutefois, faites attention, vérifiez que vous avez tous vos bébés à l'arrière de la voiture quand vous démarrez.

John Newton

Quelques années avant que John Newton décède, un ami prenait le petit-déjeuner avec lui. Ils avaient coutume de lire la bible après le repas. Comme Newton avait la vue de plus en plus faible, son ami faisait la lecture, puis Newton faisait un bref commentaire. Ce jour-là, le récit concernait 1 Corinthiens 15 : 10. Après le passage

Par sa grâce je suis ce que je suis, Newton resta silencieux quelques minutes. Puis il dit : « Je ne suis pas ce que je devrais être. Je suis tellement imparfait et provocant ! Je ne suis pas ce que je désire être, bien que je sois conscient du mal et que je désire ce qui est bon. Je ne suis pas ce que j'espère être, et bientôt je serai mort et avec moi, tous mes péchés. Bien que je ne sois pas ce que je devrais être, ni ce que je désire être, ni même ce que j'espère être, je peux dire en vérité que je ne suis pas ce que j'étais avant : un esclave du péché et de Satan. Je suis de tout cœur en accord avec les paroles de l'écriture et je reconnais que *je suis ce que je suis par la grâce de Dieu !* »

Dieu m'a parlé

Il y a encore peu d'années, en Union Soviétique, rares étaient les croyants qui possédaient une Bible. Les fidèles d'une église avaient prié à ce sujet. Un jour, un visiteur qui venait de l'Ouest arriva dans cette ville et remit une Bible au pasteur. Le dimanche suivant, quelle joie parmi ces croyants et quels remerciements à Dieu quand leur pasteur leur montra sa Bible ! Ils pouvaient enfin entendre lire la Parole de Dieu. Mais à la sortie du culte, nouvelle surprise : le pasteur distribua à chacun une page de cette Bible tant attendue. Il voulait partager son trésor pour que chacun puisse y trouver quelque chose de personnel.

Quelques jours plus tard, le pasteur rencontra un paroissien qui le salua avec un large sourire :

— Je suis très content de la page du prophète Jérémie que vous m'avez donnée, s'écrie-t-il.

— Vous l'avez trouvée encourageante ? demanda le pasteur ? Pourtant Jérémie n'a pas eu une vie facile. Il a été arrêté, battu, jeté dans une fosse et probablement tué en exil.

— Justement, cette page m'a fait du bien, parce qu'elle commence ainsi : *"La parole de l'Eternel vint à Jérémie lorsqu'il était encore enfermé dans la cour de la prison..."* (Jérémie 33, 1). Puisque Dieu en des temps si sombres s'est adressé à son prophète éprouvé, il peut également me parler, et c'est ce qui m'a fait tant de bien.

Le garagiste

On raconte l'histoire d'un garagiste aux Etats-Unis, dont la belle voiture est tombée en panne sur un grand boulevard.

Homme de métier, il descend de l'auto et en soulève le capot afin de trouver la cause de la panne.

Après une demi-heure de vains efforts, il constate la présence d'un homme à côté de lui, homme qui lui offre ses services.

Le garagiste repousse l'offre et continue à "tripoter"... mais rien ne marche... puis désespéré, il abandonne le moteur défaillant entre les mains de l'étranger.

Celui-ci touche quelques vis et modifie certains fils... subitement le moteur récalcitrant ronronne !

Stupéfait, le mécanicien de métier demande à l'homme si bien disposé :

— Mais mon cher ami, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Henry Ford, répond-t-il, c'est moi qui l'ai conçue.

Combien de fois nous « tripotons » dans nos cœurs en panne au lieu de laisser Dieu prendre la situation en main !

Sache que l'Éternel est Dieu, c'est Lui qui nous a fait, Josué 24 : 17.

Cessez donc de vouloir faire des réparations de fortune dans vos vies mais laissez Dieu agir. Il veut faire toutes choses nouvelles en vous dans la mesure où vous vous confiez en Lui...

Mets ta confiance en Lui et Il agira. Psaumes 37: 5.

Témoignage dans l'étang

Dans un petit village de Russie, neuf croyants désiraient se faire baptiser. Cela devait se faire en secret. Il y avait un étang près d'une fabrique. L'eau n'était pas trop propre, mais pour les candidats au baptême, c'était sans importance. Il restait cependant un problème : le gardien de nuit.

— Oh ! Nous pouvons prendre le risque, dit l'un d'eux. Le gardien est âgé, il ne voit que des ombres.

Sur le coup de minuit, les croyants apparurent en robe blanche immaculée. Au point du jour, ils avaient tous disparu en silence et regagné leur foyer.

Et le gardien de nuit ? Avait-il remarqué quelque chose ?

Le lendemain matin, il se tenait devant la porte du directeur, les genoux tremblants. Quand le chef du personnel arriva, il demanda aussitôt à lui parler. Les yeux exorbités, les cheveux en bataille, il bégaya : « Cher-camarade... p-plus jamais... Je démissionne... neuf anges... cette nuit il y avait neuf anges dans l'étang ».

Notre vie ne tient qu'à un fil

Je me souviens de cette année où je suis passé par une opération extrêmement pénible. Après avoir récupéré de cette situation, je suis allé avec mon scooter 3 roues, voir mon chirurgien pour m'entendre dire « Pasteur vous êtes réparé pour au moins 20 ans ! »

Soudainement, sur la route du retour, j'ai senti ma moto se soulever de terre, décoller à 75 km/heure et j'ai vu que j'allais retrouver le Seigneur et je lui dis : « Seigneur, j'arrive... »

Puis je suis redescendu sur ma moto qui glissait sur le sol pendant au moins 30 mètres, puis enfin tout s'est arrêté. Un silence pesant m'environnait. Je commençai à bouger une main, puis l'autre et tout le reste de mon corps était actif. « Merci Seigneur, tu n'as pas voulu que ce soit maintenant, tu as un autre plan, tu veux que je travaille encore pour toi ! »

Mon pied était enflé par plusieurs fractures, ma lèvre pendait et saignait abondamment. Un automobiliste ayant assisté à la scène s'arrêta et m'aida à relever l'engin de plus de 250 kg. Je suis remonté sur celui-ci et je suis rentré chez moi, heureux d'avoir à faire encore beaucoup de choses pour mon Seigneur. Oui, la vie peut s'arrêter tellement rapidement...

Cela me rappelle qu'un de mes amis pasteurs nous avait quittés un jour dans une situation bien particulière.

Lors d'un enterrement dit laïc, où les personnes étaient très opposées à l'évangile, ce dernier avait senti l'urgence de prêcher l'évangile de tout son cœur avec zèle, persuadant les plus sceptiques de donner leur vie au Seigneur Jésus-Christ. « Notre temps est compté », disait-il !

Il les exhortait en disant « Venez à Jésus, vous ne savez pas quand il viendra nous chercher et s'il venait aujourd'hui vous reprendre... Seriez-vous prêts ? Nous ne savons ni le jour ni l'heure, le plus important n'est pas quand, le plus important est de pouvoir dire 'Je suis prêt' : Etes-vous prêts mes amis? »

Puis après avoir terminé cet appel pressant, il alla s'asseoir sur sa chaise et là il bascula en arrière et mourut, sa famille tenta en vain de le ranimer mais son âme était déjà auprès de son Seigneur ; il ne restait que son enveloppe terrestre dans ce lieu de culte. Il avait rejoint Dieu et ce passage des écritures est venu à mon cœur :

C'est bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître, Matthieu 25 : 23

L'aumône de trois écus

Au sortir de Milan, des pauvres abordèrent Saint Germain pour le prier de leur faire une aumône. Il demanda à son diacre qui l'accompagnait, s'il lui restait quelque argent.

- Trois écus, répondit le diacre.
- Donne-les à ces pauvres gens, lui dit Germain.
- Et de quoi vivrons-nous ? Reprit le diacre.
- Dieu aura soin lui-même de nourrir ceux qui se seront rendus pauvres pour son amour. Ainsi, donne aux pauvres ce que tu as.
- Le diacre n'obéit qu'en partie et réserva un écu.

Peu de jour après, un seigneur du pays qui était très malade, l'envoya prier de venir le voir. Bien qu'il eût pour cela à se

détourner de son chemin, l'homme de Dieu n'hésita pas. Il alla trouver le châtelain, demeura trois jours avec lui et obtint sa guérison.

Le chevalier, plein de reconnaissance, l'obligea à recevoir 200 écus pour la dépense de son voyage. Germain les mit entre les mains de son diacre, et lui dit : « Si tu avais donné les trois écus, comme je te l'avais commandé, ce seigneur aurait donné 300 écus au lieu de 200 ».

Le diacre qui croyait s'être bien caché, vit par-là que Dieu avait fait connaître à Saint Germain la faute qu'il avait commise.

Vaincre le mal ?

Un jeune homme arriva dans un village et entra dans une auberge. Une servante était occupée à laver le linge, cherchant à enlever une tache sur une serviette, en frottant et frottant encore. Comme la tache résistait, la servante redoubla d'énergie. Elle fit si bien que la tache disparut mais à la place de la tache apparut un énorme trou.

Le jeune homme comprit. Il ne faut pas vaincre le mal par le mal.

En sortant du village, il arriva dans un champ de blé. Un veau s'y était aventuré. Des hommes à cheval le chassaient, mais le veau effrayé, foulait encore davantage les blés. Alors la fermière s'approcha. Elle dit aux hommes : « Sortez des blés ! ». Puis elle se mit à appeler « Trupsi, trupsi, bourenotchka, trupsi. » Le veau s'arrêta dans sa course, leva la tête et courut vers la fermière. Les moujiks avaient obtenu satisfaction.

Le voyageur comprit. Il ne faut pas vaincre le mal par le mal,
mais surmonter le mal par le bien.

FIN

Remerciements

Merci d'abord au Seigneur Jésus qui m'a sauvé et sans qui je ne suis rien !

A Sonia mon épouse, fidèle à mes côtés depuis plus de 38 ans :
Merci pour ton soutien, tes conseils, ta sagesse, tes prières, ton dévouement et ta patience. Sans toi, je n'aurais jamais pu aller jusqu'au bout. Merci pour toutes ces années de bonheur partagé. Tu as toujours été mon plus beau cadeau.

A l'Eglise du Seigneur, qui à travers les ministères m'a permis de vivre une vie harmonieuse avec le Seigneur !

Merci, au Ministère Apostolique du frère Michel HARDY (www.reseautmi.org/fr/) qui a donné sa vie pour moi et qui m'a attendu alors que j'étais pris par mes folies et mes passions.

Merci aux frères et sœurs de l'Eglise de Chaville (www.eglisedechaville.org/) qui ont toujours été auprès de moi dans mes moments difficiles.

Merci pour leur patience et leur courage qui sont venus à bout de mes fautes d'orthographe et autres.

Merci à mes parents qui ont toujours été un grand encouragement pour moi !

Je tiens à remercier pour leurs conseils et leur autorisation d'utiliser certaines de leurs œuvres :

Le pasteur Lucien Clerc pour son livre Reflets de vérités

La Bonne Semence (26000 Valence)

Alice Gray pour ses livres Histoires qui touchent le cœur

Olivier Le Febvre pour son travail créatif (www.compasseo.com)

Kevin Quesse pour le montage audio (www.canalframe.fr).

Bérengère SERIES, Afsaneh BARBIER, Laurie Françoise LE FEBVRE, Anne Laure SERY, Charlotte CELESTIN et Nicole NOIZE, pour les corrections et relecture.

Merci à tous ceux qui par leur amour, leurs prières et leurs encouragements, me soutiennent dans l'annonce de l'Évangile !

Distributions et contact :

Jean-Louis GAILLARD
22 rue Sadi Carnot
92000 NANTERRE France
Tel : +33(0)1 47 21 12 60

Pour toute commande de CD, DVD ou de livres

Cliquez sur :

www.365histoires.com

www.jlgaillard.com

